LA TABLE RONDE

JUILLET 1951

SOMMAIRE

ADIEU A ALAIN

Des milliers de vies s'éteignent et s'allument chaque jour, sans que ces deuils et ces joies soient autre chose qu'un peu plus d'ombre ou de lumière dans le cercle étroit du foyer. Mais parfois, en dehors des êtres aimés dont la perte nous atteint au cœur et jalonne notre chemin de stèles funéraires, une mort nous laisse le sentiment que quelque chose d'irremplaçable vient de disparaître et que nous serons désormais plus pauvres qu'avant et plus seuls.

Jadis, Alain, dans la petite classe verte d'Henri IV dont la fenêtre s'ouvrait sur la muraille nue du Panthéon, cimetière de grands hommes, en commentant le *Phédon*, nous avait montré cette crainte de la mort chez ceux qui vont survivre. Socrate n'a pas peur, il obéira à la sentence injuste en méprisant ceux qui l'ont prononcée, mais en respectant la loi ; et il veut apprendre à jouer de la lyre dans sa prison, *pour savoir* — répond-il au geôlier qui s'étonne — *jouer de la lyre avant de mourir*. Mais, autour de lui, les disciples sont comme des hommes qui vont partager la ciguë, la peur monte dans leurs âmes et ils se demandent si, le maître mort, ils ne seront pas noyés dans son ombre.

Pourquoi, après trente-cinq ans d'oubli, m'est-elle soudain revenue à l'esprit, la méditation d'Émile Chartier sur la mort de Socrate?

Au premier étage de la villa de retraité où il vivait au Vésinet, le voilà étendu dans la pénombre des persiennes fermées, le corps allongé creuse à peine le lit de son poids diminué par la longue maladie. La lumière jaune d'une bougie laisse dans l'ombre tout le côté gauche de la figure, sculpte la forte arcade sourcilière et le nez hardi. Pris dans sa mentonnière, le visage évoque celui des gisants dans leur gorgière de mailles, aux enfeux des cloîtres de Normandie. Mort, le philosophe ne ressemble plus à ce portrait, vieux de quelques années, que je revois au-dessus de sa tête et où je ne lis plus la vie, mais la maladie seule. Souffrance pire que la

mort, car le sage ne peut éviter la souffrance, tandis qu'il peut, en refusant de se complaire à l'idée de la mort, lui arracher toute sa pompe de *roi des épouvantements* et la réduire à n'être que le voleur qui vient dans les ténèbres, l'accident, le hasard qui n'est pas même objet de pensée.

★

Ceci n'est pas objet de pensée. Avec cette formule, jadis, Alain écartait à peu près tout ce que désire ou redoute le commun des hommes. L'âge n'avait pas émoussé ce tranchant et sa vie s'était confondue avec l'histoire de ses pensées, sans nul marchandage, sans nulle compromission.

C'est pourquoi il se dressait, seul, ne demandant à aucune école le certificat de conformisme, ne sollicitant d'aucune église l'imprimatur. Il eût dit volontiers, comme Gœthe, qu'un parti a tort par le fait même qu'il est un parti, et il s'affirmait radical, parce que, s'il y a dans le parti radical, comme partout, une forte proportion de sots et d'importants, ceux-ci, pourvu qu'on leur donne les honneurs et les places, laissent volontiers les idées aux hommes intelligents. C'était déjà quelque chose, on s'en est aperçu depuis. Du reste, son radicalisme était-il autre chose qu'une manifestation de fierté paysanne, d'indépendance provinciale? Autre chose que la protestation du bon sens contre la mécanisation de l'homme par l'industrie, ou contre les entraînements saisonniers du snobisme parisien?

L'homme qui repose là avait achevé sa tâche. Il était sensible à tous les arts. Les cloisons de sa demeure disparaissent sous des centaines de photographies où les dessins de Léonard et les fresques d'Uccello avoisinent les chevaux de Phidias et les esclaves de Michel-Ange. Ne pouvant plus de ses mains tordues et nouées, jouer lui-même du piano, il se répétait, des nuits entières, les phrases que des amies venaient exécuter pour lui. Nourri de musique, de sculpture, de peinture, autant que de philosophie et de lettres, il avait construit son *Système des Beaux-Arts*, ce livre qui, si la vérité se mesure à la justesse des détails, dépasse tous les traités d'esthétique qu'on a composés depuis Kant. Aussi préoccupé que Descartes du grand problème des relations de l'âme avec le corps, il a écrit ses *Quatre-vingt-un chapitres sur l'Esprit et les Passions*. Lancé un jour dans la guerre, il l'a jugée dans *Mars*, et, plus tard, il l'a évoquée avec ce qui en faisait supporter l'horreur, dans ses *Souvenirs*. Plus attentif à chercher les manifestations de la vie de l'esprit chez les grands romanciers que dans les asiles de fous et les laboratoires à appareils

enregistreurs, il a écrit sur Balzac et sur Stendhal. Convaincu que la philosophie se confond avec l'histoire de la philosophie, il a donné, c'est son dernier grand livre, *Idées*, un traité de philosophie en quatre chapitres qui ne s'intitulent pas psychologie, logique, morale, métaphysique, mais Platon, Descartes, Hegel, Auguste Comte. Oui, l'œuvre est achevée et elle durera.

Il écrivait pourtant encore chaque jour et il lisait Plutarque, souriant de la sottise de Pompée, s'émerveillant de tel mot de César, et trouvant, parmi les dix mille anecdotes du vieux journaliste crédule et bavard, cent exemples dont, jadis, il aurait tiré enseignement.

★

Toute sa vie, il a enseigné, non pas dogmatiquement, mais critiquement, apprenant à ses élèves comment l'analyse permet d'atteindre les idées derrière les idoles de la tribu ou de la place publique, mais se refusant aux démarches abstraites d'une logique formelle qui tournerait le dos à l'objet. Chez lui, l'empirisme de Comte tempérait la dialectique de Hegel et les théorèmes de Descartes s'équilibraient par les mythes de Platon.

Les mythes... Dehors, c'est la journée de juin, de soleil et de pluie, avec les roses mouillées qui laissent tomber leurs pétales dans l'herbe. Mais, en cette chambre obscure, autour de ce mort, le temps s'est arrêté. Monde clos où, par la fente des jalousies, l'ombre d'une branche, comme dans la Caverne, joue sur la muraille, et la méditation platonicienne d'autrefois me revient à l'esprit. Ce n'est plus le *Phédon*, c'est le *Timée*, le *Gorgias*, ce sont les contes où, par de mystérieux chemins, resurgit la sagesse de la vieille Égypte. Pour Alain, les mots : un autre monde, une autre vie, n'avaient aucune signification logique, mais il aimait chercher un sens secret à ces récits d'un monde souterrain, d'une transmigration des âmes. Et, bien loin d'ici, je revois cet hypogée d'Abydos, où des hommes morts depuis trois mille ans ont traduit sous le symbole du voyage de la barque solaire dans les heures de la nuit, ou de la pesée des âmes par le juge de l'au-delà, des vérités qui demeurent vivantes.

Pour que ces idées se retrouvent, depuis les sépultures des premières dynasties jusqu'aux portails de nos cathédrales, il faut bien qu'elles répondent, sinon à des réalités extérieures à nous, du moins à des nécessités psychologiques de notre nature. Les âmes ne s'en vont pas au pâle royaume des ombres, boire l'oubli de leur existence passée dans un fleuve

aux silencieuses eaux, et elles ne tirent pas au sort, sur la prairie d'asphodèles, le sac de leur nouvelle destinée, mais il est bien vrai que toutes les âmes des hommes sont comme une seule âme pour qui les siècles ne sont qu'un jour, et chacune de ces âmes, oubliant tout ce qui serait souvenir, se réincarne dans un flot continu de pensée. Par là, Alain rejoignait la grande idée d'Auguste Comte : *L'humanité se compose de plus de morts que de vivants.* Il croyait que ce qui est vrai, c'est ce qui peut rendre les hommes meilleurs, et cela vaut peut-être mieux que ces adhésions formelles à des dogmes dont, aujourd'hui, certaines églises paraissent trop souvent se contenter, sans exiger de leurs fidèles un effort vers le bien, comme si elles craignaient simplement de manquer un jour de fautes à absoudre. L'Évangile réclamait davantage, et Alain a donné beaucoup plus.

JEAN MISTLER.

LETTRE A UN JAPONAIS (1)

Mon cher Ami, cher grand artiste,

Je veux penser toujours à vous artistes, parce que c'est là la base de votre salut. Que la force ne soit pas une solution, tout le monde en convient. Le principe de relèvement se trouve dans l'individu, dans le plus secret de son cœur, qui juge de si haut toutes les vaines grandeurs du monde. On a dit plus d'une fois que l'esprit japonais est le véritable esprit chrétien. Il n'y aurait alors qu'une religion, et sans aucun dieu, sinon du côté de la matière, c'est-à-dire dans le passé. Toutes vos vertus sont ainsi des vertus d'artiste, et voilà sur quoi je veux d'abord retenir votre attention.

Entre nous et vous, il n'y a qu'imitation ; mais au fond identité ; et c'est ce qui fonde l'imitation et lui permet de devancer toujours ; ce que vous faites. Mais, finalement, il faut bien arriver à juger le juge, c'est-à-dire l'individu. Et cela termine le progrès par une sorte d'infini ; car la liberté du jugement est infinie à tous ses moments.

Or, sentant bien cela, quand vous avez laissé vaincre l'intérieur par l'extérieur, vous avez coutume de chercher la mort, le suicide pur et simple. En quoi vous n'êtes pas si loin de tout le monde, puisque tout le monde alors vous admire. Et de là vient aussi votre force, si l'on regarde de près. Je connais bien votre monument à ces trois hommes qui ont

(1) Les lecteurs et admirateurs d'Alain sont nombreux au Japon où, depuis des années, ses principales œuvres ont été traduites et publiées en belles éditions. En octobre dernier, à la requête d'un ami, sculpteur renommé, Alain écrivit un court message de confiance et de fraternité, destiné au peuple japonais. C'est ce texte un des derniers rédigés par Alain, texte paru dans une revue de Tokyo, mais encore inédit en France, que nous publions ci-dessus.

emporté la victoire, simplement en portant une bombe jusqu'au centre de la puissance adverse ; et tout saute, avec les trois héros ; eux, ils n'ont même point pensé à eux.

Mais bientôt un seul homme suffira pour vaincre, et on en trouvera autant qu'il en faudra ! Le centre de votre vraie puissance étant ainsi éclairé, vous devez vous réfugier là et être éternels là, ce qui rétablit l'équilibre entre le pouvoir et l'action. Et cette fois le but est atteint ; tout se réduit à un passé éternel. Le seul peuple, a dit un Japonais, le seul qui ait pour chef un dieu, c'est notre peuple.

★

La situation étant ainsi éclairée du dedans, je veux vous dire quelle est votre décadence, et quel sera votre salut.

Votre décadence, c'est votre puissance soudaine, obtenue par l'imitation de peuples qui souvent font sans savoir.

Mais vous, vous avez voulu tout. La science et tout ; même la liberté du jugement, qui vous a conduits à la tolérance. Ces vertus, qui pouvaient perdre la puissance, en ont été au contraire le soutien. Ainsi vous voilà invincibles à force de ne plus croire. Regardez la chose en face ; il vous paraît maintenant indifférent d'être vaincus ; c'est-à-dire impossible d'être vaincus ; car vous êtes éternels, et vous ne craignez pas la mort.

Tels que je vous vois, vous avez ce qu'il faut pour conserver la simplicité du paysan, et la discipline du soldat, et la résignation de l'ouvrier, vertus qui font qu'un peuple ne peut être défait. Donc, défiez-vous de l'imitation, qui ne fait que de fausses vertus, et défiez-vous de la richesse, qui n'est qu'un semblant, et de toutes les apparences d'un peuple mécanique, qui voudrait bien être un modèle pour vous, mais qui ne peut.

Défiez-vous aussi du despotisme militaire, qui au fond vous est peu de chose, et soyez tous convaincus que vous êtes au monde pour ranimer l'art et la valeur humaine et apprendre à tous que la vie est une valeur éternelle à source intérieure. Comme c'est toujours ce que j'ai soutenu dans mes œuvres, vous voyez que je ne vous mens pas, et bien plutôt que je

découvre en vous votre perfection d'hommes. Cela ne peut jamais être vaincu, et justifie cent fois votre optimisme, dont le vrai nom est courage.

A vous, avec la certitude d'une humanité très haute, et personnellement, mon cher artiste, avec cette idée que vous êtes tout au moins des égaux pour tous nos arts et que le mot progrès ne doit signifier pour vous qu'une évolution qui est faite.

Vous êtes au point où l'on n'a pas besoin de mourir pour entrer dans l'éternel.

Amitié donc à votre noble peuple.

12 *octobre* 1950.

ALAIN.

VIVRE A MADÈRE

J'ai cherché les paradis sur la terre, et d'abord dans l'amour et la maison. L'Éden, le paradis perdu, l'âge d'or, le bonheur, c'est une singulière idée chez les hommes et assez ancrée. En ce moment, ils préparent des guerres inconcevables pour défendre ou instituer la société qui offre le plus d'aises à tous ; les deux camps ne sont séparés que par une opinion différente sur les objets de première nécessité.

J'aurais pu voyager ; j'en fus détourné par mon ami Charles Vergniol. Dans sa jeunesse, il a été un peu badaud du globe et m'a renseigné. Je ne veux pas d'un Éden où l'on souffre de la chaleur, plein de maladies, de serpents, de moustiques, et où les orages sont effrayants ; ni trop chargé de monuments et de souvenirs qui excitent la pensée. C'est une terre de l'oubli que je désire, une température modérée, égale toute l'année, et les beautés de la nature à foison.

Les beautés de la nature posent un problème. J'ignore si la Charente, la Sologne, les bords de la Seine sont vraiment de belles contrées ; je sais pourquoi je les aime. C'est une longue histoire. Nos amours sont toujours une longue histoire ; celle-ci est mélangée à l'automne, à la pluie, à des choses très anciennes, des tristesses devenues agréables rêveries, qui sont nous-mêmes et que nous ne distinguons plus très bien de la beauté, laquelle est toujours un peu corrompue par cette vieille histoire de nos sentiments personnels.

Madère est une île assez semblable à un Éden. Il n'y fait jamais froid, ni trop chaud, et l'océan qui la baigne n'est jamais furieux. C'est Charles qui m'en a parlé pour la pre-

mière fois en 1936, quand il a décidé de quitter la France et d'aller vivre à Madère. J'ai pensé alors que j'irai le voir ; avant de mourir je connaîtrai un paradis, ne fût-ce que dix jours.

Charles sait où il fait bon vivre. Il ne s'est jamais trompé, même sur l'avenir. Il est prophète. Ce n'est pas un prophète du lointain avenir et que l'on ne peut contrôler de son vivant ; il voit l'avenir prochain.

Je me méfie des prophètes, parce que j'ai eu des voyants dans ma famille ; ils étaient savants, consultaient les astres, si absorbés dans des calculs difficiles qu'ils se trompaient sans le remarquer. Charles lit dans l'avenir comme à livre ouvert.

Il m'a dit en 1936 tout ce qui allait venir : la guerre, comment elle se terminerait, ce qui arriverait ensuite. Cela s'enchaînait bien, et c'est ainsi que les choses se sont passées, du moins jusqu'à présent. Il reste un peu d'inédit pour plus tard.

Il ne connaissait pas seulement l'avenir, il avait le sens de l'orientation et se dirigeait sans faute dans le présent. Il m'a dit : « A Madère, je serai tranquille. » Il a eu raison. A Madère, on ne s'est pas aperçu de la dernière guerre, on a toujours mangé un bon pain blanc. Il en sera de même, je pense, la prochaine fois. Les avions ne peuvent s'y poser, sauf un hydravion qui est prudent et choisit son jour. Pourtant, en 1940, les gens de Madère si privilégiés ont voulu faire un geste de solidarité envers les malheureux. Sur la falaise recouverte de rouges bougainvilléas, qui est près de la jetée, ils ont coupé un palmier pour y placer un canon ; il n'a jamais servi, bien entendu.

Charles se plaisait à Paris ; il était bien payé chez deux éditeurs pour des traductions et des conseils, servant les deux à la fois par d'utiles trahisons qui lui donnaient de l'autorité. Je lui dis qu'un Parisien ne supporte pas longtemps l'exil, surtout à l'âge où l'on devient sévère pour son pays ; il a trop de vices dans l'esprit, il n'aime que les gens de son espèce ; tout autre lui est absolument étranger. C'est une question de langue. Enfin, ce n'est pas honorable de quitter sa patrie, si elle est vraiment en danger.

Il m'a parlé de paniques à quoi il voulait se soustraire.

— Tout ce que l'on dit avant ou après ne signifie rien. Si les forces en présence sont trop disproportionnées et que l'ennemi a mauvaise réputation, les civils sont pris dans un engrenage d'épouvantes irrésistible. Je déteste ces mécaniques de la peur qui disposent de vous ; je serai un homme libre.

Il me dit aussi que nous devions nous défaire de nos idées sur la patrie et de préjugés qui seront bientôt considérés comme arriérés et même criminels. Ce qu'il m'a dit encore, je l'ai mal saisi à l'époque ; la conversation n'est pas facile avec un prophète.

Avant de partir, il épousa ma nièce Angèle, beaucoup plus jeune que lui. Elle n'était pas jolie et aurait pu finir vieille fille. Là encore, Charles ne s'est pas trompé.

Je ne sais pourquoi je juge sévèrement les femmes. Ma rançon, je le crains, pour m'en être trop occupé. En somme, j'aurais été injuste à leur égard si je n'avais pu me dire : « Il y a Angèle. » Elle rachète pour moi l'humanité féminine. C'était une jeune fille (elle ne s'est pas gâtée plus tard) qui vivait pour les autres, et ne semblait pas s'en apercevoir. Ses yeux clairs, lumière bleutée, trouble, impénétrable, la cachaient. Ses qualités, même son intelligence, étaient sans arêtes ; son effacement, sa bonté donnaient d'abord l'impression qu'elle manquait d'existence propre ; chez elle, aucune de ces humeurs, vapeurs, susceptibilités, manies, vanités, qui nous font vivement sentir la personnalité d'autrui, toujours un peu désagréable. Son charme venait d'une sorte d'intensité dans l'être intérieur.

Quand Charles épousa Angèle, je me suis dit : « Celui-là sera heureux. » Madère me paraissait superflu quand on a pour femme Angèle qui sait rendre toute chose plaisante, comme le soleil printanier, par le rayonnement continuel d'un esprit bien fait.

J'appris qu'ils avaient loué une épicerie dirigée par Angèle dans les hauteurs de Madère, que Charles cultivait des bananiers et montait à cheval. Puis, je n'ai plus rien su. A Madère, on donne de ses nouvelles une fois pour toutes. D'ailleurs, sur le continent, pendant quinze ans, des événements assez

absorbants se déroulèrent suivant les prédictions de Charles, et il n'avait rien à dire de plus.

★

Cette année, je suis allé à Madère par hasard et tout à coup, parce que je me trouvais à Lisbonne. Pourtant, j'ai hésité à quitter Lisbonne, du moins Sintra près de Lisbonne. C'était la saison où les camélias sont en fleur à Sintra et brillent dans l'ombre des arbres enchevêtrés autour de trois châteaux rococos, délicieusement tarabiscotés.

J'ai quitté Lisbonne quand l'hydravion s'est décidé à partir, glissant quatre heures au-dessus d'une étendue de nuages blancs, percés de trous d'azur, pareille à l'Engadine, quand elle étincelle l'hiver sous le soleil et la neige ; l'hydravion se pose devant Funchal, capitale de Madère, après une descente dans les airs en beaux méandres qui font tournoyer les côtes rocheuses de l'île, et après quelques ricochets, rudes baisers à l'océan qui répond par un jaillissement de grandes gerbes d'eau.

On sait tout de suite que l'on est arrivé dans l'île des fleurs. Elles sont là, un peu exaltées, épanouies ensemble et toute l'année, celles de France et d'Angleterre, celles de toutes les saisons. Le chrysanthème a oublié qu'il est une fleur de l'automne et se mêle aux roses, aux œillets, aux azalées ; seul le cerisier garde la consigne du continent et attend pour fleurir l'heure de Paris sans céder comme les autres aux séductions de l'atmosphère.

L'océan qui entoure cette île est bien différent du nôtre ; il n'a jamais ces fortes senteurs, cette grande voix que j'ai entendue dans les étés de mon enfance quand il se brise sur les côtes charentaises, dévastant assez loin le rivage où ne fleurit que le chardon aux creux des dunes. Il ne prend pas garde à cet îlot qu'il entoure mollement d'un liséré bleu, à peine marqué, s'étalant un peu sur des berges de sable noir.

Les fleurs sont le culte du pays. Dans les jardins somptueux de Funchal, et leurs aigrettes géantes, les piliers énormes, couleur de peau d'éléphant, qui s'élèvent d'un gazon soyeux ;

dans les jardins de la montagne auprès des maisons paysannes ; au bord des routes, partout elles vous accompagnent en guirlandes, en draperies bleues ou pourpres, en rassemblements multicolores sous les nobles palmes africaines qui ont ici beaucoup d'envergure.

Je me suis réservé quelques jours pour des promenades avant de voir Charles ; il me reste encore à découvrir sa maison. On peut suivre n'importe quelle route vers les montagnes ; toutes sont pavées de menus cailloux et en pente raide ; les paysans descendent en traîneaux ces chemins abrupts, sans poussière, ou bien, un bâton en équilibre sur les épaules, deux bidons de lait ou deux corbeilles de pains ronds suspendus aux bouts, ils dévalent de très loin, pieds nus, à tout petits pas, en un léger galop qui a l'air d'une danse. Les femmes marchent lentement, bien droites, toujours quelque panier de fruits ou de légumes sur la tête. On rencontre peu de femmes. L'influence des mœurs arabes, les principes de la religion catholique, stricts à Madère, les confine à la maison, où elles ont beaucoup d'enfants. Les hommes ont dans les yeux une sombre douceur. On pourrait croire que l'homme fut d'abord un être timide et suave, et qu'il a conservé à Madère cette première nature charmante. C'est une hypothèse plausible si on a lu les ouvrages de Raymond Furon. L'homme primitif a vécu d'abord de la cueillette. A l'époque de la « cueillette » c'était un craintif gibier ; il ne savait pas se défendre, sauf en grimpant aux arbres, ni chasser. Si cela fait plaisir, on peut ajouter : l'intelligence pénétrant le cerveau qui se mit à bouillir, l'homme est devenu habile, ambitieux et féroce. Il a voulu savoir, et maintenant il est perdu. Il a créé son univers, il a remplacé les lois cruelles de la nature par les lois de l'homme plus horribles encore.

Pinto, le frère du portier de l'hôtel *Victoria*, m'accompagne dans mes excursions. C'est un homme des temps vierges. Il n'a rien dans la tête que bonté.

Des sentiers de terre ocre, sous les treilles, contournent des enclos de bananiers, des touffes de roseaux violacés qui sont des cannes à sucre ; suivant une route montante, on franchit la région des camélias qui veulent plus de fraîcheur, et voici

un paysage familier au Français : pins et genêts ; mais au bord de la route un buisson d'hortensias étonne. Il y a des vallons assez farouches, tigrés, dans les tons roussâtres et noirs, des entassements de hautes roches fauves, mais toujours s'accrochent aux montagnes des champs minuscules, soutenus par des murs, broderies vertes sur un fond sombre. Les cimes embrumées forment le réservoir des eaux qui filtrent partout en ruisseaux, cascades, rivières au fond des ravins, sous des revêtements de larges feuilles.

Dans les hôtels de Funchal, c'est l'Angleterre. Un bateau nommé *le Vénus* amène souvent de Southampton une troupe d'Anglais ; on leur permet, une seule fois dans l'année, pendant quinze jours, le soleil et de grandes quantités de boissons et de nourriture.

Chaque table porte un bouquet qui change de couleur tous les soirs, dans la vaste salle à manger de l'hôtel *Victoria;* un espace consacré à la danse reluit sous les lumières ; pendant le dîner, l'orchestre joue très doucement des sambas du pays. Alors, un couple qui est venu d'Angleterre avec beaucoup de bagages, se lève, ouvre un peu les bras, et l'homme en smoking blanc, très grand, la face rude et bonasse, fait virevolter sa frêle jeune femme, demi-nue dans une robe magnifique et que l'on ne verra pas deux fois ; ils se faufilent parmi les maladroits, avec des mines drôles, de petits pas compliqués qui ont l'air improvisés, tous deux si bien accordés, si souriants les yeux dans les yeux, qu'ils ont l'air de danser le ballet de l'amour conjugal ; puis ils retournent à leur table et semblent s'éteindre.

Au bar, on joue aussi des sambas au piano, murmurées dans la demi-obscurité ; peu à peu la grande salle éclairée se vide malgré l'orchestre si entraînant, et c'est dans la petite salle sombre que l'on s'entasse, enlacés et sautillants, presque jusqu'au matin, où le soleil et le bain de mer effaceront toute fatigue chez cette forte race anglo-saxonne.

Parfois, la nuit, on s'évade du plaisir étouffant ; on va respirer l'air du dehors dans des rues désertes, bien éclairées, où flotte le parfum des fleurs étalées sur le haut des murs. L'océan proche est silencieux et noir. On s'avance jusqu'au

centre de Funchal, sous les arcades, traversant la grande place, si bien tenue, où tout est propre, illuminé le soir par de nombreux lampadaires, mais vide à partir de huit heures et où jamais n'apparaît une femme ; seuls, de nobles gaillards en savates se promènent et vous interpellent à mi-voix quand on les croise ; ils font une réflexion sur la belle soirée dans les trois mots anglais qu'ils savent, mais qui ne plaisent pas à tout le monde.

Quand *le Vénus* ramène tous ces gens en Angleterre, il y a une heure assez solennelle avant le départ : des groupes immobiles devant l'hôtel parmi des valises et qui attendent les voitures, des femmes dorées par le soleil, portant des fleurs dans une gaine de papier cristal, un jeune homme brun, qui a l'air triste, tout près d'elles. Il a dû se passer des choses que je vois mal, car je sens beaucoup d'ardeur dans les adieux. Pour un jour, les jeunes gens bruns rentrent seuls à l'hôtel.

Ces Anglais sont pour moi assez mystérieux ; ce sont les Anglais de la révolution socialiste, qui ont conservé quelques traditions, mais pas toutes, fiers de leur pays, et ils ont raison, en smoking le soir, aimables, silencieux, tout d'un coup comme surpris par l'éclat de leur propre rire innocent, qui n'a pas l'air de leur appartenir. Les femmes ont un grand nombre de robes et de bijoux, ce qui n'est pas incompatible avec les réformes de structure. Il y a de légers changements dans les mœurs et que je n'aurais pas aperçus sans l'aide d'Harrow, un Anglais qui vient d'Amérique où il a passé dix ans à la Bourse de New-York ; j'ai connu sa sœur Mary autrefois ; elle était belle, essayait d'écrire et songeait au cinéma. On m'a parlé d'elle ici ; elle est venue deux fois, ce qui a été remarqué : il est rare que l'on revienne à Madère.

Harrow est habillé avec cette élégance incomparable des gens qui ont voyagé : un chapeau, de paille de la Jamaïque, une chemise des Antilles, un foulard ravissant. Il a de bons fournisseurs. Il me dit que je m'embrouille dans la société qui nous entoure. En effet, trois Anglais à moustache, assez communs, me surprennent. Harry rectifie mon jugement : cette moustache est l'emblème de la Air-Force, et ces hommes sont du meilleur monde. On porte les pan-

talons plus étroits, et l'on revient aux modes victoriennes. Le couple si élégant des danseurs dont j'admire chaque soir la gracieuse mimique de l'amour conjugal, ne mérite pas un regard. Ce sont gens riches du dernier ordre ; cela se reconnaît à leur accent.

Je m'aperçois d'après certaines remarques des uns et des autres que ce n'est pas facile d'obtenir par décret plus de fraternité et d'égalité. En dérangeant l'ordre ancien, on donne plus de force à l'idée que chacun se fait de sa propre supériorité.

Nous sommes bien d'accord avec Harrow sur un point : les enfants sont à présent mal élevés dans les familles anglaises et les femmes ne savent pas fumer avec décence.

— L'Angleterre est le pays des extrêmes me dit Harrow. Vous y trouvez en petit nombre les gens les plus intelligents du monde, les esprits les plus libres ; la plupart sont ennuyeux, non pas sots précisément, mais vides. Voyez les femmes ici : les plus belles robes et les plus laides.

Je lui réponds que chez nous, et ailleurs, c'est aussi le pays des extrêmes. Je voudrais lui demander si Mary est toujours jolie, mais je crains que cette question ne soit pas convenable. Il faut réfléchir quand on cause avec un étranger.

Harrow s'intéresse surtout à la pauvreté des habitants de Madère et aux injustices qu'il soupçonne. Six familles opulentes l'exaspèrent et deux monopoles, les prélèvements et les pouvoirs de l'Église, certains contrats antiques dont les paysans pâtissent. Je lui dis :

— L'île est bien administrée ; le gouvernement a de la suite dans les idées, il fait des plans et les exécute. Les travaux publics, tout ce qui relève de l'État est satisfaisant. On est pauvre à Madère, les brodeuses sont mal payées, des paysans vont pieds nus. Qu'est-ce au juste que la pauvreté à Madère? Je connais des gens à peu près chaussés, dans la boue et le froid, que je plains davantage. L'île ne produit rien qui soit exportable, sauf des bananes et quelques bouteilles de vin ; elle peut nourrir vingt mille habitants, non trois cent mille comme à présent, qui auront bientôt doublé. Vous pouvez pendre les six familles qui vous agacent et changer le

régime, vous ne viendrez pas à bout de la misère qui tient à la multiplication dévergondée des humains.

Je voulais lui dire encore : « Ce qui me frappe le plus, c'est votre tour d'esprit. La justice sociale et la misère du monde vous préoccupent ; c'est nouveau chez les gens de votre bord. On devine que vous êtes prêt à mettre le feu partout dans ce pauvre monde. J'ai remarqué ce genre chez plusieurs de vos amies qui vont chaque nuit, après la danse, mettre leurs bijoux en sûreté. Elles sont outrées par les abus. C'est une mode. La mode est chose sérieuse et on lui doit le respect. Elle se rattache à des combustions profondes dans les entrailles de la terre ; ces effluves cosmiques forment des tourbillons légers qui vous agitent et vous mènent ; ils agissent sur l'art, les goûts, les sentiments, la pensée, tout le comportement inconscient des hommes. A vous entendre, je vois très bien où nous allons, et quels sont les projets des démons souterrains dont vous êtes la marionnette. Pour ma part, la mode ne m'intéresse pas ; du moins celle qui est en vogue. Je pense à la suivante. »

Un Français doit s'interdire avec un étranger cette sorte de langage ambigu et un peu divaguant, qui convient aux jeux de société chez lui. Aussi nous parlons de choses sans conséquences, et il me conseille d'aller voir Camara, le port de pêche assez pittoresque et misérable que Churchill aimait à peindre quand il venait ici ; et Ribeira, plus loin, curieuse falaise, la plus haute en Europe.

★

Le rivage est montagneux à Camera. Les maisons des pêcheurs sont perchées sur deux monticules noirs, les embarcations empilées comme des épaves dans une berge encaissée. La sensation de misère que l'on éprouve ici vient sans doute de la roche volcanique d'un ton charbonneux et de la marmaille vorace qui vous assaille. Le poisson abonde, il est à portée sans tragédie, les pêcheurs le vendent cher. On est toujours mal informé sur les questions sociales, on voudrait des rapports de savants et de psychologues, comparer les

témoignages. Charles m'en dispensera ; il me dira si les pêcheurs de Camara sont pauvres ou non. Je pensai à Charles pour la première fois et résolus d'aller le voir.

Mais j'avais projeté avec Pinto une excursion à Ribeira pour le lendemain. Du côté de Ribeira c'est la région des vignes ; un tapis verdâtre recouvre les vallonnements abrupts et tortueux jusqu'à la mer. Pinto veut me faire goûter le vin et arrête la voiture devant la maison d'un paysan. C'est un vin blanc aigrelet qui produit le madère si liquoreux et parfumé ; il y a un maléfice dans les caves.

Pinto laisse la voiture à cette place et nous prenons un sentier escarpé pour atteindre une plate-forme bordée par un parapet. Pinto ralentit le pas et me dit : « Vous aurez une surprise. »

C'est plutôt une suffocation, une gêne soudaine dans la poitrine et dans les yeux devant l'étrange épaisseur de vide glauque, six cents mètres à pic sur l'océan inerte, à peine grouillant sur ses bords au bas des rocs, et qui se confond avec le ciel où je remarque un point blanc que je prends pour un avion. « C'est *le Vénus* » dit Pinto.

Le paysan chez qui nous avons bu du vin nous a suivis et s'approche de Pinto ; il lui parle dans sa langue, sur le ton morne des gens de l'île. J'interroge Pinto. « Il dit que M. Charles Vergniol s'est tué ici le mois dernier. On a trouvé son chapeau sur le mur, mais pas le corps. Cela vaut mieux. A Madère ce n'est pas permis de se tuer. »

J'apprenais dans le même instant la mort de Charles et l'endroit où habitait Angèle. C'est à Monte, et nous pouvons nous y rendre tout de suite avec la voiture.

J'étais allé quelquefois à Monte, sans soupçonner que la maison de Charles s'y trouvait. C'est un village dans les hauteurs où l'air est plus vif, la patrie des camélias et des platanes immenses qui font un dôme de feuilles à une place enchâssée au flanc de la montagne, sorte de cirque ombreux dont les parois sont tapissées d'arums et d'asphodèles et que la route sillonne d'un lacet aigu en deux tronçons superposés. A son étage supérieur où est l'épicerie, la maison d'Angèle ouvre sur la route la plus haute ; son habitation est en dessous, séparée de la place par un jardin d'où l'on aperçoit la mer,

très loin, entre les platanes et les magnolias. Sur cette place, en Corse, on jouerait aux boules ; à Monte, les hommes restent assis sur des bancs et de petits murs, contre un rempart de fleurs et de feuillages.

Angèle n'avait pas changé depuis quinze ans ; un peu plus pâle seulement, à cause de sa robe noire. Elle fut surprise de ma visite, mais à peine.

Quand elle entra dans la pièce où l'on m'avait introduit, elle désigna pour moi un fauteuil d'un geste tranquille. Je ne me souvenais plus si j'avais coutume de la tutoyer et de l'embrasser ; rien ne m'y invitait en ce moment. Le sentiment que nous avons de la douleur d'autrui dans une circonstance tragique se traduit souvent par une froideur qui est de la timidité. L'attitude réservée d'Angèle venait de son être même, politesse suprême où je la reconnaissais bien : nous ne devons troubler personne avec nos émotions intimes. J'admirais cette fière dissimulation, ces égards raffinés ; et pour l'aider dans ce rôle difficile, je mis tout de suite la conversation sur des sujets positifs : quelle date, exactement? Pourquoi?

— Pourquoi? Je n'en sais rien.

— Il était souffrant?

— Non.

— Il avait des soucis?

— Aucun souci. On vit de peu à Madère. J'avais engagé une femme qui tient l'épicerie, c'est elle qui vous a reçu. Je m'occupe des comptes. Nous ne manquions de rien.

— Un chagrin secret?

— Une bêtise ; rien du tout. Il avait connu une Anglaise à l'hôtel *Victoria;* elle s'appelait Mary Harrow ; un peu toquée, jolie.

— Il l'aimait.

— Non. Elle est restée quinze jours, deux fois en deux ans. Ils se sont un peu promenés. La dernière fois, les choses sont allées plus loin ; vous comprenez.

— Il l'aimait.

— Non, je vous assure. Il était navré, il avait honte. Je lui ai dit de ne plus y penser, que ce n'était rien. Ça le tracassait. Il me disait : « Comment est-ce possible ! Qu'est-ce

que j'ai fait ! » Ça lui paraissait dégradant. Je l'ai tranquillisé. N'est-ce pas? c'était ridicule.

— Il y a autre chose. Que pensait-il de l'avenir?

— Il n'y pensait plus. Je crois qu'il ne savait plus rien. Ici, on n'a pas de nouvelles ; plutôt, on n'y fait pas attention. Quelquefois je lui disais : que va-t-il se passer? Il répondait : ça m'est égal.

— Il avait toujours vu le chemin. Ça ne le gênait pas, cette nuit devant lui?

— Peut-être. Je ne le questionnais pas ; je le laissais vivre. Est-ce que je n'avais pas raison? Je n'aime pas à peser sur les autres. Nous étions heureux, il me semble.

— Tu l'aimais?

— Quelle idée ! quelle drôle de question !

— Rien ne lui manquait, tu crois? Bien sûr, il avait une femme parfaite, la femme du bonheur... Mais, peut-être, un peu de mélancolie... un peu d'ennui... dans le fond...

— Le fond... je ne sais pas. Comment s'ennuyer ici? La vie est exquise à Madère. C'est un paradis.

Puis elle me parle longuement de ses deux fils dont elle veut faire des hommes.

— On a pu leur dire que c'est un accident.

Je lui demande si Charles a laissé une lettre.

— J'en ai trouvé une le lendemain. Deux mots d'excuse. Il disait : dans la vie, il n'y a pas de refuge ; et je ne sais quoi... Je ne crois pas à ses explications, à aucune explication... Il me reprochait de ne pas parler... Pourquoi parler?...

Elle soupire d'un souffle étranglé et je sens que c'est assez pour aujourd'hui.

Pinto m'attendait dans la voiture ; jusqu'au retour à l'hôtel, il ne dit rien. Plus tard, j'ai su qu'il était revenu à Ribeira s'informer auprès du paysan de l'endroit où l'on avait trouvé le chapeau. Pinto assure qu'un homme ne se précipite jamais d'une telle hauteur dans le vide ; c'est une autre falaise, à Gada, qui est réservée aux suicides.

J'en dis un mot à Harrow comme il venait de payer une dette au barman ; je le fis avec discrétion, sans nommer sa sœur, remarquant sa figure rouge, et la petite culotte de toile

blanche qui flottait au-dessus de ses genoux, autour de ses maigres jambes nues, sous une veste de tricot dont j'aurais voulu connaître la provenance.

L'air à la fois tourmenté et allègre, buvant du cognac, il m'a répondu qu'il ne pouvait supporter des histoires de ce genre, qu'il ne voulait pas en entendre parler, qu'il s'était surmené à la Bourse de New-York et voyageait pendant un an pour sa santé. Il m'a paru nerveux, il buvait beaucoup.

JACQUES CHARDONNE.

(A suivre).

LE MURMURE

(CONDITION ET DESTIN DE L'ARTISTE)

La science, l'éducation, la culture certes sont des bienfaits pour l'homme qu'elles élèvent à un niveau de vie supérieur : il ne serait, pour un Français du XXe siècle, qu'*excessivement honteux* (donc un peu ridicule) de le nier.

Pourtant notre expérience aussi prouve qu'elles créent beaucoup de besoins, et davantage sans doute qu'elles n'en peuvent, à leur niveau même, assouvir.

(Les intérêts mercantiles s'insèrent ici. Tout, bientôt, n'est plus qu'un bazar.)

Il reste d'ailleurs une part de l'homme, toujours vive à leur échapper. Part animale peut-être... ou divine, je le veux bien... Part importante en tout cas. Part instinctive et farouche qui ne se laisse pas répudier. C'est celle que justement préserve un goût profond du loisir, du dépouillement, de leurs ressources ; et du réconfort naturel.

Bref, science - éducation - culture : tout risquerait de finir par une soif inextinguible de repos, de sommeil, de nuit, voire de sauvagerie et de mort, si n'intervenait, à mesure d'elles, quelque *antidote de même niveau,* qui ravisse et comble d'un coup l'homme entier, le trouble et le rassoie dans son milieu naturel, l'en affame et l'y nourrisse, et à proprement parler le récrée.

Si j'ai dit *antidote du même genre,* c'est qu'il en est d'autres en effet. « Vive la Mort, à bas l'Intelligence ! » ou : « Quand j'entends parler de Culture je tire mon revolver » : nous l'avons entendu n'est-ce pas? Et quand je dis que tout *finirait*... Tout fut près récemment de finir.

Mais tout aussi *bien* peut finir par je ne sais quel fanatisme de la raison, quelle infatuation de l'intelligence, à qui nous verrions la même brutalité, et qui tirerait le revolver au nom cette fois de la culture... ou les ciseaux, pour s'émasculer.

★

Nous voici approchés peut-être à la fois d'une justification objective et d'une définition des Beaux-Arts (Littérature et Musique et Théâtre, etc. y compris.)

Mais prenons pourtant les choses d'abord d'un autre côté.

Quel que soit le lecteur de ces lignes, la vie, puisque enfin il peut lire, lui laisse donc quelque loisir. Et non seulement sa vie, mais sa pensée même, puisqu'il confie ce loisir à la pensée d'un autre homme. (Lecteur entre parenthèses sois donc le bienvenu en ma pensée...)

Mais si maintenant ma pensée est seulement celle-ci : de te conserver à ton loisir, de t'engager plus profondément en lui — et si j'y parviens... Alors peut-être suis-je un artiste.

Note que, si bref soit-il, ce loisir tu pouvais l'employer à contempler la nature, l'un de tes semblables ou enfin ta propre pensée. Tu pouvais l'occuper encore à chanter ou siffler quelque air improvisé de ton cru, ou à danser, courir, faire jouer ton corps. Certes tout cela est légitime et tu t'y adonnes parfois, et beaucoup d'hommes s'y adonnent. Toutefois cela ne suffirait guère à te distinguer des animaux.

Mais il se trouve que certains hommes sont capables — Dieu sait pourquoi — de produire — Dieu sait comment — des objets tels qu'ils puissent être choisis par toi pour que leur contemplation ou leur étude occupent profondément ton loisir, le satisfassent, lui suffisent et ne t'engagent en rien d'autre.

Voici que tombe sous nos sens quelqu'un de ces objets étranges... Oui, bien apparemment l'ouvrage d'un de nos semblables. Fait d'une matière et de parties que la nature ne fournit jamais que séparées ou dans un état brut fort différent. Or, cet objet nous paraît aussitôt intéressant, joli, beau ou sublime. Il ne semble répondre à aucune utilité, mais sa considération ou contemplation provoque en nous — d'abord

je ne sais quel mouvement d'instinct, comme si une conformité secrète à nos organes dès sa rencontre nous appelait — puis nombre de sentiments profonds ou élevés — et nous désirons nous l'approprier, ou du moins en conserver l'usage pour notre plaisir éternel. Ce plaisir en effet nous est confirmé par l'usage. L'envie cependant nous vient de le montrer à ceux que nous aimons, pour leur faire partager notre intérêt. Sur plusieurs d'entre eux il produit un effet pareil. L'on nous assure d'ailleurs que telle est sa seule destination, sinon forcément peut-être l'intention de son auteur.

Un tel objet est une œuvre d'art. Celui qui l'a produite est un artiste. Et il semble que de tels objets, comme aussi l'intérêt ou l'amour qu'ils inspirent, ne se rencontrent que chez les hommes.



Jugerait-on maintenant que nous faisons des pas trop rapides, nous avancerons aussitôt que — miroirs à la fois et trésors — ils s'y rencontrent depuis toujours.

Et qu'on ne nous raille pas ici de sembler nous en remettre à l'Histoire... à l'un de ses principaux lieux communs. Ce serait bien à contre-sens. Justement nous *n'en* croyons rien, sinon ce qu'on peut en *voir*. Nous voyons les chefs-d'œuvre anciens. Et qu'en dirions-nous donc, sinon : voici *le plus clair de l'Histoire*, et parfois tout ce qui en reste...?

Bien folles seraient donc les sociétés qui, ne tenant d'une observation séculaire aucun compte, chasseraient de leur sein les artistes. Elles courraient sûrement à leur perte, pour avoir méconnu en l'homme ce qui chez lui est premier : non les opinions — ni même les besoins — mais les goûts.

Et faut-il rappeler encore que les œuvres sereines ont plus de pouvoir pour *changer* l'homme que les bottes des conquérants?

Plus de pouvoir enfin, ajouterai-je, parlant du premier artiste à paraître, que les sermons ensemble de tous ses contemporains, qui ne peuvent avoir qu'un effet lassant par leur monotonie...

C'est sur ce dernier point, il me semble, qu'il convient d'insister maintenant. Car la tendance dominante (je n'en-

tends pas seulement dans un camp) paraît bien être de méjuger des artistes, jusqu'à ne les considérer — n'est-ce pas le mot à la mode? — que comme une catégorie d'*intellectuels*.

Sur l'importance de leur rôle et le pouvoir de leur bienfait, notre propos — on l'a compris de reste — est de leur valoir une plus sérieuse, et plus juste considération.

★

Non du tout qu'opposant, selon l'antithèse courante, par exemple l'intuition à l'intellect et à la conviction les charmes, nous souhaitions pour eux seulement la considération et la condition de charmeurs... Non : *charmer* et *convaincre* sont, de notre point de vue, beaucoup trop près l'un de l'autre pour s'opposer autrement que comme les pôles du plus fastidieux des manèges.

Sans doute, nous le voyons bien : du mécénat à l'art dirigé, de l'état de bouffon à celui d'ingénieur des âmes, du poète badin au poète penseur, des tours d'ivoire aux tréteaux de meetings, du vrai au beau, au bien, et de l'aimable à l'utile, — la condition des artistes depuis des siècles s'est inscrite entre ces deux termes.

Mais c'est que tous deux ensemble impliquent de la part de l'homme une même idée de lui-même, dont pour forte et ancienne qu'elle soit, et de nos jours plus que jamais imposante, notre souhait justement est de l'aider à se dégager.

Quelle idée? Eh bien ! celle précisément selon laquelle l'homme serait avant tout un esprit à convaincre, un cœur ou une sensibilité à charmer.

Voilà l'idée, à vrai dire plutôt humiliante, dont depuis des millénaires sont nés, non seulement tous les arts poétiques — ce ne serait peut-être pas trop grave — mais toutes les philosophies et toutes les religions — d'apparence contradictoires — et enfin tous les systèmes d'éducation et de gouvernement qui se sont succédé jusqu'ici, dans la société occidentale du moins, et au nom desquels les peuples, plus ou moins fanatiquement, il faut le dire, s'évangélisent, se subjuguent et se jettent enfin les uns sur les autres.

Comment une telle idée a-t-elle pu s'ancrer si fortement

dans l'esprit des hommes? Sans doute parce qu'elle découle d'une idée antécédente, fort glorieuse en vérité celle-là, que l'homme semble s'être forgée peu à peu de lui-même dans les environs de Jérusalem, d'Athènes et de Rome à la fois, selon laquelle sa personne serait le lieu quasi divin où prennent naissance les Idées et les Sentiments, seules choses dignes de considération en ce monde, *et lui-même avant tout un esprit et un cœur.*

L'on s'explique, après tout, que l'homme ait jugé cette idée non seulement glorieuse mais avantageuse, tant qu'il a pu garder l'illusion de progresser, grâce à elle, dans la connaissance de l'univers et dans son pouvoir sur celui-ci, comme dans l'organisation de sa propre société...

Il semble pourtant, à quelques indices, qu'il accepterait maintenant, assez volontiers, d'en changer...

Peut-être, comme je le laissais entendre tout à l'heure, les sermons, les objurgations — et certaines obligations qui s'ensuivent — commencent-ils décidément à le lasser. Mais plus encore sans doute les *punitions*, dont la dernière époque ne s'est pas montrée trop avare...

Ainsi, beaucoup souhaiteraient changer... Comprenons cependant que ce puisse être difficile. Comment renoncer, en effet, à être un esprit et un cœur? Aussi plusieurs imaginent-ils encore quelque explication — plus ou moins nouvelle — qui leur permette de ne pas tout à fait en démordre. Je vous ferai grâce de ces théories de dernière heure, vous les connaissez comme moi. Par exemple, le monde serait absurde : il ne s'agirait que d'en convenir. Ce ne serait que de sa faute, et nous en sortirions indemnes, nous les esprits, nous les cœurs, à condition seulement de perdre un peu d'illusions. Ni bourreaux, non, ni victimes : juges seulement, dans l'abstrait : un peu tristes, mais fiers quand même et ma foi fort capables encore d'un article au moins par jour.

Sans doute faudra-t-il quelques *actualités* (comme on dit) plus sensationnelles encore, pour que l'intelligence ou l'âme comme telles enfin baissent pavillon (fût-il noir). Et que l'homme enfin s'en inquiète : ces idées, ces sentiments dont il est si fier qu'ils émanent de lui, n'en sortiraient-ils pas comme ces ficelles de certains pantins, qui tenues en main par

quelques habiles... Que dis-je, quelques habiles? C'est l'homme lui-même, devenu sa propre dupe, qui décide abusivement de son sort, selon les idées qu'il se fait. Il s'en trouve, comme en constant état d'ébriété intellectuelle, conduit quelque part hors du monde, sur je ne sais quel échafaudage... Mais pourquoi dire échafaudage? Échafaud peint mieux ce que c'est !

Oui, quelques hécatombes encore... Ah ! Que certains du moins moralement s'en exemptent, pour s'être donné à tâche de remédier seulement à ceci :

Jamais, certes, depuis que le monde est monde (j'entends le monde sensible, comme il nous est donné chaque jour), non, jamais, quelle que soit la mythologie à la mode, jamais le monde, ne serait-ce qu'une seconde, n'a suspendu son fonctionnement mystérieux. Jamais, pourtant, dans l'esprit de l'homme — et précisément sans doute depuis que l'homme ne considère plus le monde que comme le champ de son action, le lieu ou l'occasion de son pouvoir — jamais le monde dans l'esprit de l'homme n'a si peu, si mal fonctionné.

Il ne fonctionne plus que pour quelques artistes. S'il fonctionne encore ce n'est que par eux.

★

Oui, c'est bien à ce point que doit réapparaître l'artiste, et devenir pour tous évidente la considération qu'on lui doit.

Supposons en effet que l'homme, las d'être considéré comme un esprit (à convaincre) ou comme un cœur (à troubler), se conçoive un beau jour ce qu'il est : quelque chose après tout de plus matériel et de plus opaque, de plus complexe, de plus dense, de mieux lié au monde et de plus lourd à déplacer (de plus difficile à mobiliser) ; enfin non plus tellement le lieu ou Idées et Sentiments prennent naissance, que celui — beaucoup moins aisément (serait-ce par lui-même) violable — *où les sentiments se confondent et où se détruisent les idées*... Il n'en faudrait pas plus, je pense, pour que tout change, et que la réconciliation de l'homme avec le monde naisse de cette nouvelle modestie.

Du même coup s'expliquerait alors le pouvoir depuis toujours sur l'homme de l'œuvre d'art, et son amour éternel pour

l'artiste : l'œuvre d'art étant l'objet d'origine humaine où se détruisent les idées ; *l'artiste, l'homme lui-même en tant qu'il a fait la preuve (par œuvre) de son antériorité et postériorité aux idées.*



La fonction de l'artiste est ainsi fort claire : il doit ouvrir un atelier, et y prendre en réparation le monde, par fragments, comme il lui vient. Non pour autant qu'il se tienne pour un mage. Seulement un mécanicien. Réparateur attentif du homard ou du citron, de la cruche ou du compotier, tel est bien l'artiste moderne. Irremplaçable dans sa fonction. Son rôle est modeste, on le voit. Mais *l'on* ne saurait s'en passer.

D'où lui en vient cependant le pouvoir, et quelles sont les conditions nécessaires à son exercice? Eh bien ! il lui vient sans doute d'abord d'une sensibilité au fonctionnement du monde et d'un violent besoin d'y rester intégré, mais ensuite — et cette condition est *sine qua non* — d'une aptitude particulière à manier lui-même une matière déterminée. Car l'œuvre d'art prend toute sa vertu à la fois de sa ressemblance et de sa différence avec les objets naturels. D'où lui vient cette ressemblance? De ce qu'elle est faite aussi d'une *matière.* Mais sa différence? — D'une matière *expressive,* ou rendue expressive à cette occasion. Expressive, qu'est-ce à dire? Qu'elle allume l'intelligence (mais elle doit l'éteindre aussitôt). Mais quels sont les matériaux expressifs? Ceux qui signifient *déjà* quelque chose : les langages. *Il s'agit seulement de faire qu'ils ne signifient plus tellement qu'ils ne* FONCTIONNENT.

Ainsi, pour prendre un exemple dans les Belles-Lettres, la non-signification du monde peut bien désespérer ceux qui, croyant (paradoxalement) encore aux idées, prétendent en tirer une philosophie ou une morale. Elle ne saurait désespérer les poètes, car eux ne travaillent pas à partir d'idées, mais disons grossièrement de *mots.* Dès lors, nulles conséquences. Sinon quelque réconciliation profonde : création et récréation. C'est que pour eux enfin, qu'il signifie ou non quelque chose, le monde fonctionne. Et voilà bien après tout ce qu'on leur demande (aux œuvres comme au monde) : *la vie.*

★

Mais encore faut-il souhaiter qu'on *la* leur permette. Et donc, aux artistes, de travailler. Ce qui signifie d'abord ne rien faire, s'enfoncer dans leur fécond loisir.

Et je ne dis pas qu'on doive, pour autant, les entretenir. Non, nous le savons assez : même dans les plus mauvaises conditions, comme on dit : *d'existence*, l'artiste se sent tellement plus existant que quiconque, qu'il produira ce qu'il doit produire...

Seulement, qu'on ne le fatigue pas trop d'objurgations ni de semonces, qu'on ne tente pas de tuer en lui sa prétention, qu'on ne le persuade pas de sa non-justification.

Puis enfin, s'il se peut, qu'on accepte sa leçon.

★

L'humanité enfin aura le même destin que ses artistes.

Seule (aux hommes comme aux œuvres) permet de *vivre* une *insubordination* résolue aux idées.

L'homme n'est pas le roi de la création. Non, du tout. Plutôt son persécuteur. Persécuteur persécuté.

Persécuteur dérisoire, à vrai dire : non dérisoirement persécuté.

Un animal comme un autre? Je le crois. Mais l'un des mieux doués? Peut-être. Sûrement, l'un des plus insensés.

D'autant que, par son activité à le dominer, il risque de s'aliéner le monde, il doit *à chaque instant*, et voilà la fonction de l'artiste, *par les œuvres de sa paresse* se le réconcilier.

FRANCIS PONGE.

INSTRUCTION DE GIRAUDOUX

ÉLOGE DU PASTICHEUR

Pour le critique, l'idée de double est simple. C'est la position du savant en face du phénomène. On ne demande pas au physicien de jouer les derviches tourneurs parce qu'il observe un courant sinusoïdal — encore que Bergson y ait passagèrement songé. En bref, la question est de savoir si une critique qui rend compte avec lucidité d'une œuvre trouble est une critique complète.

C'est en tout cas une critique nécessaire. J'en voudrais beaucoup à celui qui se croirait tenu de papillonner parce que son patient papillonne, ce qui arrive d'ailleurs souvent par une sorte d'attraction modale. C'est fâcheux dans la mesure où le critique s'étant identifié avec le critiqué, le lecteur, qui a souhaité un intermédiaire entre l'œuvre et lui, n'en trouve pas et est obligé de combattre au premier échelon.

Cette tentation est pourtant inévitable; aussi naturelle que la métaphysique. Car se borner à rendre le mouvement d'une œuvre par une série de jugements à froid, ce n'est jamais que juger l'un des aspects de cette œuvre en le projetant dans un autre règne. Ainsi fait la machine de Morin qui rend compte d'une accélération par la courbe d'un trait immobile, mais ne saurait en donner l'idée à celui qui n'aurait jamais vu tomber un corps.

De même lorsque Edmond Jaloux remarque fort justement que « Proust sait traiter des situations qui seraient intolérables chez un autre » il ne m'intéresse, ne m'instruit, n'emporte mon approbation que dans la mesure où je connais l'œuvre de Proust. La grande critique suppose que l'auteur traité et le lecteur sont des amis communs. Comme Elstir fait découvrir à Proust des détails de la cathédrale auxquels il n'avait pas pris garde et lui apporte des relations entre la façade et la falaise proche, le critique peut guider un culte littéraire; il ne le crée pas.

On m'objectera que tel n'est peut-être pas le but de la critique. Il y en a une, en effet, qui opère à la façon du chien dans les mélodrames. On lui fait goûter le pâté et on juge de la qualité

de ce pâté selon que le chien tombe foudroyé ou remue la queue. Dans ce cas, nous sommes en présence du critique consommateur qui se borne à précéder le public et à l'avertir fidèlement. « Je me suis amusé, » dit-il, ou « je me suis ennuyé » ou encore « j'ai eu froid » et voilà qui suffit dans la mesure où le lecteur a su choisir un critique du même groupe sanguin que lui.

Mais il y a la critique ambitieuse, celle qui se recommande volontiers de Sainte-Beuve et qui a produit un Jaloux ou un Thibaudet. On peut s'étonner que des hommes de cette sorte n'aient jamais été peinés par leur condition. Celle-ci leur interdit toute révélation directe et ne leur permet qu'une discussion à propos du fait initial (l'œuvre étudiée) traduite au préalable dans une langue étrangère.

On sait que le critique artistique ne rend pas compte d'un tableau avec des lignes et des taches de couleur ni d'un morceau de musique par des sons organisés. On n'a à révéler à personne qu'il se sert de mots, c'est-à-dire d'outils que ne connaissent ni la peinture, ni la musique. Mais l'on est beaucoup moins sensible au fait que le critique littéraire emploie, lui aussi, des moyens d'expression étrangers à ceux dont se sert l'auteur dont il traite. Si la confusion persiste apparemment, c'est parce que critiqué et critique se servent tous les deux de mots. Si ces mots étaient les mêmes, les deux genres se confondraient et il y aurait suppression de la critique. Puisque la critique existe, c'est que ces mots diffèrent. De même qu'on rend compte d'un tableau avec un vocabulaire et de la syntaxe, c'est-à-dire en dénaturant, de même le critique littéraire, s'il rend compte d'un poème, le fait en prose et en le sachant et traite d'une œuvre comme d'un paysage donné qu'il lui faut restituer et juger selon les dimensions du spectateur. A peine se permet-il quelques clins d'œil directs qu'il appelle des citations, tout comme le critique artistique éclaire son article d'une « reproduction » et le voyageur d'une photographie.

Voilà pourquoi, en lisant Sainte-Beuve, on en apprend davantage sur lui que sur Mlle Aïssé, Racine, ou ses autres personnages. Le mot personnage est ici à sa place, car chez Sainte-Beuve comme chez Thibaudet ou Jaloux les auteurs critiqués ne sont que des caractères à propos desquels ils construisent leur œuvre propre. Jaloux crée un Proust à partir de Proust, comme Proust crée La Berma à partir de Sarah Bernhardt. Si la critique élevée est insensible aux limites de ses pouvoirs d'évocation, c'est qu'elle ne se soucie pas d'évoquer exactement mais de créer, elle aussi. Il y a la même différence entre le Racine de Giraudoux et le Racine de Mauriac qu'entre Bella et Thérèse Desqueyroux.

Deux méthodes donc, l'une qui est parfaite, mais sommaire et toute relative, celle du critique consommateur; l'autre qui a le

droit de viser à l'éternité, mais qui sera éternellement distante de son sujet.

Le pastiche est une formule moins pratique que la première, mais plus humble et partant plus efficace que la seconde. Le pasticheur s'efface devant le pastiché. Et il perdra la partie dans la mesure où c'est à lui que l'on pensera.

Le pastiche n'est pas une imitation au sens de contrefaçon où on l'a entendu tout d'abord. Il n'est pas une parodie non plus, si l'on entend par parodie le transport d'une œuvre noble dans le genre burlesque. Il suppose la connaissance d'une œuvre et la volonté de l'exprimer non en restant sur son terrain à soi mais en allant camper sur celui du maître.

On peut critiquer l'action d'un toréro, assis dans un fauteuil. A défaut d'un taureau de première classe, le pasticheur se doit d'être au moins debout, comme le pastiché et muni comme lui d'une cape et d'une épée. La difficulté de son travail tient à ce qu'il doit, dans la même seconde et sans sortir de la langue et des mœurs de son auteur, l'imiter et le juger. L'auteur est-il ennuyeux? Le pasticheur doit l'être et laisser du même coup entendre qu'il réprouve cet ennui. Et le laisser entendre imperceptiblement, sinon il y a charge, donc échec de cette critique par l'intérieur, bergsonienne si l'on veut, à laquelle on a tendu.

Le critique consommateur dira : « La scène II du Trois est lassante et aurait gagné à être écourtée. » Le critique anthropophage dira : « J'aime qu'il se complaise parfois dans une lenteur où je retrouve... », etc. Peut-être le pasticheur sera-t-il le seul à comprendre qu'une scène gagnerait sans doute à être écourtée mais n'est pas écourtable et que, d'autre part, l'auteur ne s'est pas complu dans une certaine lenteur, qu'il ne l'a pas même discernée et que, rebondissant entre ses obstacles intérieurs, il ne s'est peut-être senti rapide que dans ce moment-là.

Cet enseignement risquerait de ne profiter qu'au pasticheur et nullement à son public. Pour qu'il soit transmissible, il faut d'abord rassembler sur un court trajet les obstacles et les pentes qui, à l'état de dispersion, forment le relief habituel de l'œuvre choisie. Ainsi fait le géographe quand il a à réduire une carte. Il faut aussi compter sur sa propre maladresse; elle révélera brusquement ces obstacles secrets comme le mauvais élève dénonce le truc du prestidigitateur en laissant involontairement dépasser de la boîte « rigoureusement vide » l'aile traîtresse de la colombe.

C'est une reconstitution du crime où le juge d'instruction tient le rôle du coupable et agit à sa place avec une gaucherie de juge d'instruction et une bonne volonté d'instituteur.

Un exercice de renoncement, celui dont le succès repose sur sa propre défaite. On revêt la robe du lion, on commence à ressentir en lion, mais il importe de laisser dépasser l'oreille.

LA ROSE BÉJARDEL (1)

Lever de rideau, par Jean Giraudoux.

Un cabinet de travail décoré à la républicaine, c'est-à-dire à la guise du metteur en scène. Il y a une jolie secrétaire qui parle au téléphone tout en prenant des notes.

SCÈNE I

Angèle, puis le Président.

ANGÈLE

Bon... oui, oui... Oui, je le dirai à M. le Président quand il arrivera.

(Le président Béjardel entre, jette sa canne et son chapeau sur le canapé. D'un geste, il a dispensé Angèle de se lever.)

ANGÈLE

Bonjour monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT

Un bon jour, je n'en souhaite pas tant, mademoiselle Angèle. La mention passable me suffirait. Ça ne va pas mieux, hein?

ANGÈLE

Non, monsieur le Président. L'Institut national de statistiques communique ce matin le même chiffre de morts inexplicables. Comme vous entriez, on me transmettait la motion de l'Association des lauréats au Concours général qui s'est réunie hier soir à la Salle des Agriculteurs. *(Elle lit.)* « Devant le flux mortel qui frappe notre pays, l'Association se refuse à tout affolement inconsidéré et cela autant par confiance dans l'homme que par une paresse cartésienne satisfaite d'humbles vérités et de paisibles évidences. »

(1) Nous nous sommes imposé, comme règle du jeu, de n'avoir recours qu'à quatre personnages, l'un habillé strictement, l'autre vêtu d'un short, le troisième d'un uniforme de chevau-léger et la femme d'une robe blanche. Au cours de l'action doit intervenir une sirène de pompiers.

LE PRÉSIDENT

Ils ont tous obtenu le premier prix en confondant Descartes avec M. de La Palisse. Et puis?

ANGÈLE

Les philosophes de langue française se sont réunis à la Maison de la chimie.« Ils font confiance au président Béjardel pour apaiser l'émotion légitime provoquée par de récentes statistiques. Le raisonnement par induction, par déduction et par analogie se révélant désarmé, ils ne peuvent qu'attendre les résultats du raisonnement par variations concomittantes tout en proclamant leur attachement aux institutions...

LE PRÉSIDENT, *s'asseyant à califourchon.*

« ...qui nous régissent.

ANGÈLE

« ... et à la démocratie dont...

LE PRÉSIDENT

« ... ils s'honorent d'être les serviteurs. »

ANGÈLE

C'est tout de même gentil, ils vous font confiance.

LE PRÉSIDENT

Il y a neuf jours, assis sur ce même fauteuil, j'imaginais avec quelque complaisance l'article que me consacrerait l'encyclopédie Larousse : « BÉJARDEL (Aimé, Vincent), fils du précédent. Universitaire et chef d'État français, né à Flojac, Dordogne, le 18 septembre 1888. A marqué son passage à la présidence du Conseil par la loi qui porte son nom et protège la rose du même nom en accordant un prêt aux jardiniers enclins à s'adonner à sa culture. » Une heure plus tard l'Institut national des statistiques faisait savoir au ministre de l'Intérieur que la courbe de la mortalité s'était emballée, révélant tout à coup un pourcentage agressif de décès sans cause. Le lendemain, la presse répandit la nouvelle en capitales noires et épaisses. Les syndicats déambulèrent de la Bastille au Panthéon. Les Camelots du roi me pendirent en effigie, puis me noyèrent dans la fontaine Saint-Michel, me faisant subir, à la foudre près, le même sort qu'Hermaphrodite, selon Pétrone. Chaque soir, la police disperse à coups de pèlerine bleue les membres de la Ligue des contribuables devant le Palais-Bourbon. Un Ancien Combattant a répandu de l'encre de chine sur le monument de Jules Ferry.

(Le téléphone sonne.)

ANGÈLE, *sténographiant le message.*

« Les Anciens de Polytechnique, rassemblés à la Mutualité, constatent qu'il y a une semaine, la mortalité était normale, qu'en une nuit les statistiques ont été bouleversées, que 18 pour 100 des décès sont mystérieux. L'Amicale, malgré son vif désir de coopérer aux efforts du gouvernement, se voit obligée de demeurer dans l'expectative. Elle ne peut en effet ramener cette situation scandaleuse au problème précédent qui était une situation saine. »

LE PRÉSIDENT

J'aurais aimé régner à l'époque où un poète s'exclamait : « La France s'ennuie. » La place était prise par Louis-Philippe. Pour vous souffler sous le nez les emplois tranquilles, il y a toujours un Louis-Philippe, qu'il emprunte le nom de Fallières ou de Sully. Et l'on se trouve rejeté dans le clan des Jean le Bon et des Louis XVI. Mon cœur se surveille comme si j'allais être obligé de le donner à tâter à un grenadier. Je me garde à droite et à gauche et les semelles de mes souliers se refusent déjà à emporter tant soit peu du sol de la patrie. Ma tête, qui tendait à s'allonger en forme de poire pour aider au travail des caricaturistes, s'affine, se hérisse, tourne à la hyène comme celle de Cavaignac vu par Daumier. En public je ne peux plus ouvrir la bouche : des mots historiques me viennent aux lèvres.

(On frappe à la porte. Angèle va ouvrir.)

ANGÈLE

Merci bien Honoré. *(Elle referme la porte.)* C'est les journaux monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT

Qu'en dit *l'Action française?*

ANGÈLE

Elle titre sur quatre colonnes : « Voilà où nous a menés l'Affaire Dreyfus. » M. Léon Daudet vous traite de satyre. Il traite aussi les frères Berthelot de satyres. M. Alexis Léger... Eh bien ! lui aussi il le traite de satyre. En conclusion, il observe que vous êtes un petit clown dégoûtant à babines de sorcière shakespearienne.

LE PRÉSIDENT

Si Antoine s'était fait lire les *Philippiques* par la fraîche voix d'une jeune fille bachelière, il n'eût pas tant tenu à couper les poings de Cicéron. Et Maurras?

ANGÈLE

Il vous appelle le « Cochon-Huant Béjardel ». Cochon comme cochon, huant comme dans chat-huant. C'est drôle, hein?

LE PRÉSIDENT

Ce n'est pas drôle, c'est homérique.

ANGÈLE

La fin de l'article est en provençal. Maurice Pujo relate une conversation que vous avez eue hier avec Cromwell, Ravaillac et le baron Pié. Pourtant hier j'étais là et...

LE PRÉSIDENT

Ne cherchez pas, c'est une allégorie. Et dans *l'Œuvre?*

ANGÈLE

La Fouchardière prétend que vous entretenez une correspondance secrète avec un grand Inquisiteur de l'île Maurice. C'est une allégorie aussi?

LE PRÉSIDENT

Biographie romancée. Je corresponds en effet avec un curé français qui fait office de facteur à Nouméa. Pour ma collection, je lui envoie des timbres qu'il me tamponne avec la seule encre postale du monde où entrent la décoction d'avocatier et l'huile de noix de coco.

ANGÈLE

Le Temps affirme que les morts cesseraient si l'on élevait les tarifs douaniers.

LE PRÉSIDENT

D'ici peu, il n'y en aura même plus, de douaniers. D'après les statistiques, c'est le corps le plus éprouvé. Savoir comment ils périssent... on se perd en conjectures. Sans doute des embolies les assomment-elles quand ils se penchent sur les trousses de voyage. Ils contractent l'asthme proustien et de mortels rhumes des foins en humant les dessous parfumés des aventurières, glissent sur des lignes idéales sous les locomotives haut-le-pied, ou encore bafouent la virilité de leur uniforme en s'éprenant de caissiers en fuite qu'ils suivent avec des roucoulements contraires au règlement des douanes.

ANGÈLE

Excelsior, le Petit Parisien et *le Journal* sont très aimables, vous savez. Ils mettent tout ça sur le dos des taches solaires. *(Le Président se lève, tire le store, fixe le soleil.)*

LE PRÉSIDENT

Pourtant, ce soleil a l'air honnête...

(Il s'interrompt brusquement et se détourne en se frottant les yeux.)

ANGÈLE

Vous vous êtes fait mal aux yeux?

LE PRÉSIDENT

Non, mais je redoute d'avoir imprudemment prononcé l'un de ces funestes mots historiques qui demeurent inconnus parce que leurs auteurs ne s'en vantent pas. Peut-être le czar Alexandre a-t-il dit ça du soleil, à l'aurore de la bataille d'Austerlitz.

ANGÈLE

Pourtant, les taches solaires, c'est scientifique.

LE PRÉSIDENT

On leur a attribué tant de méfaits que j'hésite à localiser, de surcroît, notre pluie de morts mystérieuses. Nous comptions déjà la tache génératrice de l'indélicatesse chez les caissiers, de l'imprudence chez les fumeurs, de la jalousie criminelle chez les maris, les taches particulières aux tragédies du taudis, à l'asphyxie des classes moyennes et aux drames du grand monde, celles des paris stupides, du Grand Morin en crue, du Bazar de la Charité en flammes, du phylloxéra, du tunnel des Batignolles. Et encore, j'oublie la tache qui restitue aux couvreurs l'attrait du vertige, distrait les gardes-barrières, persuade les automobilistes qu'ils sont moins mortels que Socrate et peuvent doubler en troisième position, conseille aux enfants de jouer avec les portières et les allumettes. Il est trop petit, ce soleil, pour que nous y casions la tache responsable des morts mystérieuses qui vont faire tomber mon ministère. Et puis, à vue de nez, il se comporte en bon produit d'entretien, faisant de l'ombre à s'y méprendre et ne demandant qu'à ricocher sur les miroirs des petits garçons pour éblouir les grandes personnes. Il semble incapable de rendre les gens fous ailleurs que sous les tropiques, de jeter des sorts sinon dans les légendes sanscrites et de faire tourner les tables autre part qu'à l'Académie des Sciences. Mais si ce n'est pas le soleil qui a fait le coup, qui est-ce? Au fait, vous avez peut-être une opinion?

ANGÈLE

Sur quoi?

LE PRÉSIDENT

Sur la crise. Car si la catastrophe date de huit jours, du moins lui a-t-on déjà trouvé ce nom. Si nous ne l'avions pas étiquetée, je pense que la panique aurait tout balayé. En Allemagne, on aurait réuni trois mots et donné l'impression d'une coalition contre son espace vital. En Amérique, on aurait inventé un mot nouveau, donc donné à croire que le désastre était sans précédent. On en aurait bien trouvé un en Espagne, mais, par superstition, personne ne l'aurait prononcé. Nous avons marqué un point. Seulement maintenant que les Français savent comment ça s'appelle, ils veulent savoir comment ça se produit. Vous qui êtes une jeune fille de Seine-et-Oise, donc une aristotélicienne, vous avez sûrement une opinion.

ANGÈLE

Justement, j'y pensais ce matin en me lavant les dents. Ce qui m'étonne, c'est que les statistiques ne soient catastrophiques qu'en France.

LE PRÉSIDENT

Il suffit en effet de sortir de Menton par le pont de la Roja, de prendre à Annemasse le tramway de Genève, de franchir le pont de Kehl ou de sortir de Tourcoing par la rue de l'Yser pour échapper aussitôt à l'impératif statistique. Quel est donc ce maléfice que le pointillé d'une frontière politique suffit à suspendre? Je respecterais à la rigueur les ordres d'une limite naturelle comme celle de la culture de la vigne qui, de Vannes à Astrakan par Reims et Cracovie, dessine un sentier irrécusable à gauche duquel il y a des betteraves et à droite du raisin. Mais les frontières politiques, je sais ce que c'est. En 1910, quand j'étais chef de cabinet du gouverneur général, j'en ai fabriqué une à Moncay, entre le Tonkin et la Chine. A la tombée de la nuit, heure prescrite par les règlements, j'ai posé sur la grille qui fermait le pont un cadenas qui, sous le numéro 493 figure toujours à l'inventaire du matériel de forteresse, page 78 de l'annexe 3. Je l'avais payé 1 fr. 25 et la mention en a été portée au budget de l'armée au titre des crédits exceptionnels, chapitre du génie. Dès qu'un cadenas suffit à arrêter la mort, c'est qu'on est dans la légende. Au nom de la Seine-et-Oise, Mlle Angèle, délivrez-nous de la légende.

ANGÈLE

Oh ! je voudrais bien, monsieur le Président ! Mais pour me faire une idée, j'attends que la crise atteigne mon quartier. Jusqu'ici, il ne s'est rien passé.

LE PRÉSIDENT

Je suis coupable de l'ignorer, mais où habitez-vous?

ANGÈLE

Rue Jules-Ferry.

LE PRÉSIDENT

Aïe !

ANGÈLE

Il ne fallait pas?

LE PRÉSIDENT

Des rues, des avenues, des boulevards Jules-Ferry, la France en est jonchée. A cette heure-ci, dans les villes et dans les villages, les ménagères rentrent chez elles, rue Jules-Ferry, en rapportant du lapin, en se plaignant du lapin, de la crise et de ce bandit de Béjardel. Me voici devenu semblable au réactionnaire qui redoute les trop grands concours de peuple et les rues dont le nom souvent répété évoque les multitudes civiques. Je m'attendris maintenant devant les voies en unique exemplaire, de ces rues à marottes frappées une fois pour toutes par un fait divers vieux de cinq siècles. Voilà pourquoi mon petit, vous m'auriez fait plaisir en habitant la rue du Haut Pavé ou de la Fosse aux Astres.

ANGÈLE

Vous savez que c'est récent, le nom de notre rue. Les gens l'appellent encore, comme autrefois, rue du Vendredi Saint. Dans le temps, elle traversait un atelier où on essayait des cloches. Et encore avant, elle était la grand-rue d'un village qui s'appelait quelque chose en Parisis et possédait un marché aux ânes.

LE PRÉSIDENT

Vous essayez de me faire plaisir. Sans doute allez-vous m'assurer que, comme tous les lieux de France, votre rue a eu son saint et son miracle, qu'on y a signé un traité qui d'ailleurs n'a pas été tenu, qu'un architecte de la Renaissance et un maréchal de l'Empire y sont nés.

ANGÈLE

Tout ce que je sais, c'est qu'il y est passé un chameau ramené des croisades. Il a effrayé un cheval de maraîcher qui a piétiné son maître. Le soir, le maître est sorti de son cercueil en portant sa tête.

LE PRÉSIDENT

J'aurais dû le deviner, c'est un tic de plume commun aux chroniqueurs du Bassin parisien. *(Le téléphone sonne.)*

ANGÈLE, *après avoir écouté.*

C'est le président général des compagnies d'assurances qui demande à être reçu. *(Sur un signe du Président.)* Faites monter.

LE PRÉSIDENT

Il va me pousser des cris ! C'est que les compagnies d'assurances seront les premières victimes du désastre. Il me menacera de couper les ponts électoraux du parti. Il exposera la douleur des trente-trois sociétés anonymes qu'il représente avec une conviction qui confirme le bien-fondé des lois leur accordant le titre de personne. J'aurai pourtant tout tenté ! *(A Angèle.)* A-t-on exécuté mes derniers ordres?

ANGÈLE

L'offensive de l'optimisme a commencé hier, monsieur le Président. Deux cents bossus ont été requis et lancés sur les boulevards afin que le peuple puisse les toucher au dos et reprendre confiance en lui.

LE PRÉSIDENT

Il est dur, pour un ministère voltairien, de se battre avec les armes de l'obscurantisme. Mais lorsque la raison est inefficace, le chef du gouvernement ne dispose que de l'irraison et il est voltairien de s'en servir. Les chiens?

ANGÈLE

Les propriétaires de chiens ont été avisés d'avoir à laisser divaguer leurs animaux familiers sur les chaussées bien passantes.

LE PRÉSIDENT

Après les avoir purgés à la graine de psyllium?

ANGÈLE

Oui, monsieur le Président, et les agents provocateurs de la Préfecture les suivent à la trace en incitant le public à marcher dans leurs excréments.

LE PRÉSIDENT

Du pied gauche?

ANGÈLE

Du pied gauche.

LE PRÉSIDENT

En sorte que pas un citadin ne passera la journée sans écraser une crotte porte-bonheur ou effleurer une bosse favorable?

ANGÈLE

Pas un, monsieur le Président. De même, les fers à chevaux fabriqués en série, artificiellement rouillés et usagés par la Manufacture d'armes de Saint-Étienne, ont été essaimés en bordure des trottoirs afin que chaque foyer puisse s'orner de ce fer particulier qui magnétise la chance.

LE PRÉSIDENT

Et les trèfles à quatre feuilles?

ANGÈLE

Les établissements Vilmorin ont été reconnus d'utilité publique et leurs employés ont répandu cette variété de trèfles dans tous les squares ouverts au public, de même que sur les terrains vagues engendrés par les incendies de la commune, les apparitions de spectres, les expositions universelles et les fortifications rasées. Les écoles ont reçu l'ordre d'y envoyer les petites filles en mission botanique : aucune famille, hier soir, qui manquât d'un trèfle à quatre feuilles pour renforcer sa foi en des jours meilleurs.

LE PRÉSIDENT

Les poètes patoisants, les romanciers de terroir, l'Institut d'études médiévales, M. Cohen de la Sorbonne et l'Évêché ont-ils signalé à temps les superstitions locales?

ANGÈLE

Oui, monsieur le Président. Ensuite de quoi avons réquisitionné tous les chats blancs du Languedoc, où ils portent malheur, pour les lâcher dans les Deux-Sèvres où ils portent bonheur. L'O. N. M. qui avait annoncé des orages de printemps dans la région de Saint-Flour où ils signifient mort de jeune vierge les a décommandés pour en gratifier Saint-Affrique où ils promettent enfançons. Les statues des saints qui prévoient grêles meurtrières en saignant ne saignent pas et celles qui informent d'une bonne récolte en saignant, ruissellent. L'Évêché a été très gentil.

LE PRÉSIDENT

Je parie que vous avez oublié les voyantes.

ANGÈLE

Elles ne prédisent plus que de jeunes hommes blonds très entreprenants et des voyages contraires à la vertu.

SCÈNE II

Angèle, le Président, Voix de l'huissier, Voix d'enfants.

VOIX DE L'HUISSIER

La députation scolaire attend monsieur le Président.

ANGÈLE

Ce sont des écoliers de France et d'outre-mer qui sont arrivés ce matin pour vous adresser un message de sympathie. Vous leur direz bien un mot?

(Le Président se dirige vers la porte ouverte et s'adresse aux enfants qu'on ne voit pas.)

LE PRÉSIDENT

Merci, merci, de tout cœur, merci.

VOIX D'ENFANT

Il n'y a pas de quoi, monsieur le Président. Au nom des écoliers de la France d'outre-mer, en ces jours graves, nous sommes auprès de vous.

LE PRÉSIDENT

Bien, bien, voilà qui est bien. J'espère qu'à l'ombre des palmiers, vos maîtres vous ont enseigné que la France...

VOIX D'ENFANTS

Nous croyons que la France est un hexagone ourlé de dentelles qui dessinent une barbiche de chèvre à la Bretagne et que celle-ci bénéficie de l'influence adoucissante du Gulf-Stream. Nous croyons que la Seine prend sa source dans la Côte-d'Or, la Loire au Mont-Gerbier-des-Joncs et que pour aller d'une sous-préfecture à une autre on se déplace en canaux. Nous croyons que les villages sont peuplés de fermières espiègles qui, au lieu de battre les étangs pour empêcher les grenouilles de coasser comme elles l'ont fait pendant des siècles, se demandent malicieusement en revenant du marché combien elles auraient vendu d'œufs si on leur en avait acheté deux fois moins trois fois plus cher, sachant qu'elles ont gagné 1 fr. 25. Nous croyons en vos animaux, en le chien de la Bible, en l'Aigle de Meaux, le Cygne de Cambrai,

le chapon du Mans, en l'âne de Buridan, la cigogne d'Alsace, le lion de Belfort et le geai paré des plumes du paon. Et nous chantons en chœur :

J'avais une soif de lionne
Mais sachant à quoi l'eau sert
Sans hésiter je m'en versai
J'y joignis un morceau de sucre
Et criai : Tonnerre, Avalons!

LE PRÉSIDENT, *à l'huissier.*

Vous leur ferez donner du mousseux, ils l'ont mérité.

VOIX DE L'HUISSIER

Les enfants de la métropole voudraient dire aussi leur compliment, monsieur le Président .

LE PRÉSIDENT BÉJARDEL

Alors, mes petits amis.

VOIX D'ENFANTS

Nous croyons en l'orange qui, traversée par une aiguille à tricoter et tournant autour d'une bougie représente la terre. Nous croyons en la marmite que Denis Papin regarda trembler sur le feu et qu'il transforma en locomotive par l'adjonction de quatre roues. Nous croyons en la pomme qui, par sa chute, apprit à Newton les habitudes des étoiles, aussi bien de celles dont on connaissait déjà le nom que de celles dont on ignorait tout. Nous croyons que le tigre mord même la main de celui qui le nourrit, que le zèbre est la dernière lettre de l'alphabet. Nous croyons qu'autrefois notre pays était couvert de vastes forêts et que le gouvernaient des rois fainéants, hutins, chauves, débonnaires, gros ou brefs. Nous ne croyons pas aux saints, sauf à Saint-Charlemagne. Nous ne croyons pas non plus en Dieu mais seulement en son fils unique, le petit Noël. Nous aimons les colonies françaises parce que M. Vidal-Lablache les a peintes d'un joli mauve parme et nous chantons en chœur :

Pondichéry, Chandernagor,
Yanahon, Karikal
Et Mahé.

LE PRÉSIDENT, *à Angèle.*

Dans un pays si bien élevé, on ne devrait mourir qu'en bonne et due forme. *(Rires des enfants.)* Pourquoi rient-ils?

VOIX DE L'HUISSIER

C'est M. Létourdi, président général des Compagnies d'assurances.

(Létourdi entre en short et muni d'un appareil photographique.)

LÉTOURDI

Ah ! Président, que d'épreuves ! Du siège de ma compagnie à celui de votre gouvernement, mon chemin fut semé d'embûches !

LE PRÉSIDENT

Parlez-vous au propre ou au figuré?

LÉTOURDI

Au propre, au propre. Croyez-vous que je me serais déguisé en touriste danois pour des embûches figurées? Les fleurs de rhétorique n'ont jamais eu assez d'épines pour obliger les bibliothécaires à porter des gants. C'est pour de bon que le public s'est ameuté devant l'immeuble de La Matrice. Il craint que cette vague de morts mystérieuses ne nous fasse sauter et n'engloutisse ses cotisations. Montait de lui jusqu'à nos fenêtres ce bruit de gargarisme plaintif dont la statistique a établi que lorsqu'il émane d'un rassemblement de plus de cent trente-huit personnes il signifie exécutions sommaires, incendies d'archives, destructions de monuments et par la suite érections de statues commémoratives et discours anniversaires. Aussi, pour sortir sans que tout dans ma vêture et dans mon port criât la race des présidents généraux, ai-je endossé cet aspect d'excursionniste scandinave. Il y a des phases dans les révolutions, comme chacun sait. D'abord l'on considère le touriste avec courtoisie : il vient d'ailleurs, et comme il n'est pas dans le coup on le prend volontiers à témoin des turpitudes des classes dirigeantes. Ce n'est que par la suite, après les accidents tertiaires, qu'on le conspue et fusille comme espion. *(Il s'assied.)* Du nouveau?

LE PRÉSIDENT

Peu, et qui ressemble à de l'ancien comme un frère aîné à son cadet, la ride jugulaire à peine un peu plus accentuée. Nous sommes installés dans la crise.

LÉTOURDI

Alors, nous courons aux abîmes. Déchaînée par la panique, l'émeute va s'enflant, et il n'est pas loin le moment où...

LE PRÉSIDENT

... où nos têtes se balanceront au bout d'une pique. Autant il est doux, dans un banquet, de se fier au prévu de votre éloquence qui, comme certains morceaux de musique, en ne donnant jamais que l'accord promis par le précédent, procure une sécurité quasi divine, autant la rigueur banale de vos enchaînements devient dangereuse dans les circonstances graves. Car dans la mesure où l'on vous prévoit, on se donne à soi-même l'impression déprimante de partager les vues sinistres que vous allez exposer. *(Il se lève.)* Allons, déridez-vous. Ce n'est qu'une petite manifestation et il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

LÉTOURDI

Et moi aussi, je vous prévois. Je savais que vous alliez recourir obligatoirement au chat qu'il n'y a pas de quoi fouetter. Ce chat fameux, ils ont tous refusé de le fouetter, Necker, Carnot, Polignac, Guizot et les autres. Ils ont refusé de décommander une chasse à Marly, un feu d'artifice au Champ-de-Mars ou un bal à la cour. Je suis sûr que vous avez refusé de décommander quelque chose?

LE PRÉSIDENT

Un baptême.

LÉTOURDI

Et voilà ! L'affaire est dans le sac. Le président Béjardel croyait si peu en la gravité des événements qu'il refusa de décommander un baptême. Nous tenons la première anecdote scolaire. Les autres n'ont plus qu'à suivre. Laissez à la révolution le temps de faire son Serment du Vel' d'Hiv', sa matinée des Galeries Lafayette, sa nuit du 13 juin, sa marche sur la gare du Bois de Boulogne et le...

LE PRÉSIDENT

... tour est joué. Quand on regarde la photographie d'un ami d'enfance tué à vingt ans au Chemin des Dames, on lui trouve dans la prunelle gauche et dans le retroussis de la lèvre inférieure cette résignation à peine mélancolique du jeune être qui sait qu'il va mourir. On ne la remarquerait pas s'il n'était pas mort. Vous me citez les chats qu'on aurait dû fouetter, mais vous négligez ceux qu'on a eu raison d'épargner et qui n'ont rien griffé du tout.

(On frappe à la porte, Angèle y court.)

ANGÈLE

C'est M. Crétineau-Joli.

LÉTOURDI .

Je me demandais s'il était sauf ! C'est le secrétaire général de l'Institut de la statistique ; l'un des meilleurs probabilistes de l'Europe latine. Mieux que moi il vous expliquera comment nos compagnies déposeront leurs bilans si les morts mystérieuses ne cessent pas.

SCÈNE III

Les mêmes. Crétineau-Joli en chevau-léger.

CRÉTINEAU-JOLI

Veuillez pardonner mon costume ; en attirant sur moi l'attention générale il la détournait de ses projets brutaux et l'inclinait à des souvenirs de mardi gras. A part ça, l'émeute gagne. C'est à vous qu'ils en ont, monsieur le Président.

LÉTOURDI

Vous l'avais-je pas dit? Avant ce soir, Paris sera à feu et...

LE PRÉSIDENT

...à sang... *(Se reprenant.)* Mais pas du tout. Vous m'en faites dire de belles ! *(A Crétineau-Joli.)* Soyez franc, jeune homme. Et répondez-moi nettement. S'agit-il d'attroupements, d'émeute, d'insurrection ou de révolution?

CRÉTINEAU-JOLI

Un conseiller à la cour des Comptes a été reconnu et insulté rue Cambronne. Des étudiants armés de frondes et de bâtons normands s'exercent devant l'École militaire. On se bat à Wagram, à Iéna et sur le pont d'Austerlitz. Un comité siège en permanence dans l'Uniprix de la place de la Convention. La garde mobile a deux fois perdu et deux fois repris la station de métro Bastille. Des bandes se forment rue des Volontaires. Rue de Juillet et du 4-Septembre...

LE PRÉSIDENT

Je le reconnais, nous avons été imprudents. Que le gouvernement s'en tire et, je le jure en son nom, je ne tolérerai plus à Paris qu'une toponymie badine, galante et sédative. Parlez-moi de la rue du Rendez-vous, de la station Plaisance, des Bons-Enfants et de cette porte des Lilas qui incite aux ran-

donnée sagrestes et décourage les redresseurs de torts. Mais ceux que vous avez rencontrés, sont-ce des trublions, des mécontents, des factieux, ou seulement des pétitionnaires?

CRÉTINEAU-JOLI

L'âge moyen du manifestant est statistiquement de trente et un ans et un jour. Il fume des gauloises bleues. Il mesure 1 m. 65, n'est pas content, désire boire un verre, tromper sa femme et vous pendre. Il défile en mauvais ordre derrière une pancarte où l'on peut lire : « A bas la mort noire, » « A bas les Pompes funèbres, » « A bas Béjardel, » « A bas la guerre et vive l'armée ! » *(Assez proche, une sirène de pompiers.)* Le policier, le troupier et le pompier qui s'opposent à lui possède les mêmes caractéristiques, hormis les pancartes et l'intention de vous pendre.

LÉTOURDI, *au président.*

Qu'allez-vous faire?

LE PRÉSIDENT

Réunir les Chambres.

ANGÈLE

Si vous alliez d'abord sur le balcon pour les regarder, ces manifestants?

LE PRÉSIDENT

C'est de plus en plus historique, mais c'est une idée.

(Il sort, suivi de Létourdi.)

SCÈNE IV

Angèle, Crétineau-Joli.

CRÉTINEAU-JOLI

Avez-vous peur?

ANGÈLE

Un tout petit peu.

CRÉTINEAU-JOLI

Nous vivons un moment extrême. Ayez très peur ou soyez très courageuse.

ANGÈLE

Pourquoi? En n'ayant qu'un tout petit peu peur, je suis dans la moyenne.

CRÉTINEAU-JOLI

La moyenne n'existe pas. C'est nous, les statisticiens qui l'inventons.

ANGÈLE

Comment faites-vous?

CRÉTINEAU-JOLI

Soit une rafle de cent personnes sur le boulevard des Italiens à une heure où les hommes et les femmes se trouvent à peu près en quantité égale et les métiers largement représentés. Que l'on me demande la description du raflé moyen et je répondrai sans hésiter ce qui suit : il a trente-cinq ans ; il utilise pour ses lèvres le rouge « baiser » et pour sa barbe les lames Gillette ; porte un caleçon court, une combinaison rose, paie deux mille cinq cents francs d'impôt, a pris l'habitude de fumer pendant son service militaire à Toul, ce qu'il raconte volontiers, et s'est donné pendant les vacances au meilleur ami de son mari. Eh bien ! cet être-là, que le commerçant du boulevard des Italiens connaît et tâche à séduire, s'il existait réellement il ferait la honte de son quartier. Ce serait un monstre.

ANGÈLE

Vous êtes drôle.

CRÉTINEAU-JOLI

Prenez une classe. L'élève moyen, celui qui obtiendrait dix sur vingt et serait quinzième sur trente dans toutes les matières y compris l'anglais et la gymnastique, personne ne l'a jamais rencontré. Pourtant c'est en tenant compte de la stricte capacité de ses méninges et de la hauteur précise de ses genoux qu'on dose les programmes du baccalauréat et l'altitude des pupitres.

(Nouveaux pin-pon.)

ANGÈLE

Oh ! ces sirènes, je ne m'y habituerai jamais ! Chaque fois que j'entends passer les pompiers, ça me fait froid dans le dos.

CRÉTINEAU-JOLI

Énoncée par votre bouche, la fraîcheur de vos reins transporte mon imagination. Mais pour délicieuse qu'en soit l'expression, c'est un effet sans cause. La statistique nous a appris depuis longtemps que, 9 fois virgule 1416 sur 10, les voitures de pompiers se déplacent sur l'appel parfaitement présomptueux d'une jeune femme châtain, en pyjama rose pomponne, prise d'une panique matinale devant les effusions d'une lampe

pigeon. Aussi le pin-pon des voitures rouges provoque-t-il toujours chez moi un ébranlement tendre quoique légèrement amusé. J'en suis venu à jalouser les pompiers quand je les croise sur le chemin de cette jeune femme impatiente. Je devine l'accueil qu'elle leur réservera, se repoudrant quand même le nez d'une main tremblante, les obligeant à croire qu'une flamme haute comme ça, juste avant leur arrivée, léchait le plafond et, pendant que les pompiers brûlent devant son désordre rose pomponne, elle court, pieds nus, leur faire du café au lait dans une cuisine au pillage où pendent ses bas lavés du matin, humides encore de gouttes de rosée.

ANGÈLE

A cette rosée, on devine que vous êtes amoureux d'elle. Ce doit être terrible puisqu'elle n'existe pas.

CRÉTINEAU-JOLI

Je sais que je ne rencontrerai pas le manifestant moyen, le flâneur moyen, l'élève moyen et j'en ai pris mon parti. Mais pour ma belle incendiaire statistique, je fais faux bond à la raison. Je crois en elle. Tenez mademoiselle, depuis que je suis entré ici, une question dont vous me pardonnerez l'impudence s'est sans relâche dessinée sur mes lèvres sous toutes ses formes syntaxiques : portez-vous des pyjamas rose pomponne?

ANGÈLE

Je ne vous mentirai pas en un jour pareil. Du 21 octobre au 21 avril, je dors en chemise de nuit blanche.

CRÉTINEAU-JOLI

Et du 21 avril au 21 octobre?

ANGÈLE

Je dors nue.

CRÉTINEAU-JOLI

Le moindre philosophe démontrerait qu'il s'agit là d'un pyjama en puissance. Le matin, lorsque vous vous éveillez, votre peau plissée à l'avant-bras, là où s'est reposée votre joue, ne simule-t-elle pas le chiffonnage d'un pyjama de satin?

ANGÈLE

Oui monsieur, mais...

CRÉTINEAU-JOLI

Et au saut du lit, n'avez-vous jamais remarqué la roseur émouvante dont sont teintés vos seins, vos genoux et quel-

quefois vos coudes? C'est mon pyjama rose pomponne qui, sans se hâter, car il savait que nous ne nous étions pas encore rencontrés, se déclarait aux endroits précis où j'aurai d'abord à vous attaquer.

ANGÈLE

M'attaquer?

CRÉTINEAU-JOLI

Les grands capitaines gagnent leurs batailles en tournant l'ennemi par l'aile droite et les amants en tournant le bras gauche de l'amante. Mon intention est de vous investir dans les règles en forçant l'un après l'autre les points de plus faible résistance que le rose pomponne, acquis à ma cause, a trahi. Évidemment, plus tard, comme le stratège en parcourant à la nuit tombante les fortifications qu'il a conquises par des brèches classiques découvre seulement des poternes insoupçonnées, atteindrai-je sur la superficie de votre corps à des ressorts secrets et plus efficaces dont vous m'avertirez dans l'ombre par un soupir.

ANGÈLE

Je vous trouve bien hardi, monsieur. Il est heureux que vos propos s'adressent à une ombre mathématique et non à moi qui n'ai jamais mis le feu ni reçu le moindre pompier dans ma cuisine. Et vos indices ne valent rien car, des plis et des roseurs, toutes les jeunes filles qui dorment nues du 21 avril au 21 octobre en sont blasonnées au réveil quand elles s'étirent. Je vous plains d'être épris d'une figure allégorique.

CRÉTINEAU-JOLI

Le sort est commun à tous les produits de l'enseignement secondaire. Lycéenne, un livre ouvert à une page que vous aviez cornée, vous avez rêvé à...

ANGÈLE

Comment le savez-vous?

CRÉTINEAU-JOLI

La statistique universitaire nous apprend que les lycéennes du département de la Seine nourrissent une passion secrète pour le centurion reconstitué au Musée de l'Armée, qui orne le cinquième chapitre de leur Histoire romaine ; pour le bellâtre qui, dans leur géographie, figure l'homme blanc entre l'Indien empanaché et le nègre au nez traversé d'un hameçon ; pour le surintendant Fouquet dont le visage tel qu'on le trouve dans le cours de Malet et Isaac n'est que la photographie d'un tableau du musée de Versailles où il figure sous le

titre *Portrait d'un anonyme, par un anonyme,* ce qui prouve à la fois sa valeur symbolique et l'habileté de la République qui n'hésite pas à recourir à un faux pour rendre sympathique les victimes de Louis XIV ; pour le fermier dalmate qui, donnant la main gauche à un Bulgare et la droite à un Portugais, illustre dans les atlas la densité comparée des populations européennes.

ANGÈLE

Moi, c'était le fermier dalmate. Mais cela ne prouve rien, car le mien était très particulier. Mon frère lui avait dessiné des moustaches. Et Marie-Louise se moquait de moi parce que, mon prince charmant, je lui voulais ces moustaches là.

(Crétineau-Joli s'empare d'un stylo et se dessine des moustaches en forme d'accent circonflexe aux ailes exagérément retroussées.)

CRÉTINEAU-JOLI

Je connais le secret de vos moustaches. Les enfants emploient le même procédé pour dessiner les moustaches et les mouettes volant à l'horizon.

ANGÊLE

Oh, c'est injuste ! Voilà que vous ressemblez maintenant à mon prince char... à mon fermier chéri... je veux dire à mon fermier dalmate.

(Elle tente, avec la main, de les lui effacer. Et il en profite pour lui baiser les doigts.)

Oh ! vous n'aviez pas le droit de faire ça ! Si vous ressemblez à celui que j'aime, je ne suis pas l'incendiaire que vous aimez. Tout d'abord, de ma vie, je n'ai jamais enflammé une lampe pigeon.

CRÉTINEAU-JOLI

Miracle ! Vous venez de m'offrir la preuve décisive ! « Tout d'abord, de ma vie, je n'ai jamais enflammé une lampe pigeon. »

ANGÈLE

Eh bien?

CRÉTINEAU-JOLI

Les décrypteurs de langage chiffré découvrent tout de suite en quel dialecte un message a été rédigé rien qu'à la fréquence des lettres. Ils ont établi qu'en français, pour cinquante lettres, il y a une moyenne de huit « e ». L'une de ces moyennes insaisissables que l'on n'obtiendrait exactement que sur un message de la longueur du Larousse. Et vous, Angèle, avec une seule petite phrase vous êtes parvenue à

l'archétype. *(Il la répète en appuyant sur les « e » qu'il compte sur ses doigts.)* Tout d'abord dE ma viE jE n'ai jamais EnflammÉ unE lampE pigEon.

ANGÈLE

Et c'est par déchiffrage aussi que vous connaissez mon nom?

CRÉTINEAU-JOLI

Je l'ai entendu en entrant. Dès lors j'ai été sensible seulement au fait bien établi qu'une jeune fille adorable était là qui s'appelait Angèle. Et je n'ai plus éprouvé de goût pour le manifestant moyen ni pour l'état où le mettait la moyenne des morts sans cause.

ANGÈLE

Moyenne qui, comme vous me l'avez démontré, n'existe pas.

CRÉTINEAU-JOLI

Pardon. C'est le décédé moyen qui n'existe pas. Cela n'a d'ailleurs aucune importance. Je voudrais plutôt vous expliquer, au sujet de vos cheveux...

ANGÈLE

Après ce que vous m'en avez dit, votre science m'apparaît comme une redoutable clef des songes. Or, ce sont vos rapports qui depuis huit jours bouleversent la France entière. Depuis le 3 juin exactement. Voulez-vous me dire tout de suite ce que vous avez fait le 3 juin.

CRÉTINEAU-JOLI, *il consulte son calepin.*

Je me suis acheté une cravate.

ANGÈLE

Non, je veux dire, à l'Institut de statistique. Il ne s'est rien passé là-bas, vous êtes sûr? Vous n'auriez pas par hasard décidé de déplacer la césure dans vos petits poèmes?

CRÉTINEAU-JOLI

Nous avons en effet adopté à cette date un classement plus commode. Chaque jour des gens meurent sans que le médecin légiste puisse attribuer à leur fin une cause précise, et cela depuis qu'il y a des médecins légistes. Dans les rubriques, nous les classions sous le titre « causes diverses ». Par souci de véracité, depuis huit jours, nous les rangeons sous le titre « causes mystérieuses ». Cela revient au même. Quant à vos cheveux...

ANGÈLE

Comment cela revient au même ! Avez-vous appliqué la prescription 217 de l'annexe du règlement intérieur des Administrations publiques? *(Récitant.)* Lorsqu'une rue aura été débaptisée, lorsqu'il y aura eu modification d'un grade, titre, chapitre ou de toute appellation administrative quelle qu'elle soit et quelle qu'elle ait pu être, le nouveau terme devra être immédiatement suivi d'une parenthèse à l'intérieur de laquelle sera répétée l'ancienne dénomination précédée de la préposition « ci-devant » ; elle sera imprimée en caractères italiques au cas où le mot qui la remplace aura été imprimé en caractères romains, en caractères mignonne dans le cas d'un caractère petit romain, en caractère petit canon dans le cas d'un triple canon. M. Crétineau-Joli... vous ne m'écoutez pas. Vous avez pris exactement le visage du statisticien qui, les jours d'émeute, ne veut pas écouter les jeunes filles. Ce que je viens de vous réciter est un paragraphe du règlement qui fixe les conditions dans lesquelles une administration publique peut procéder à l'incinération d'archives devenues inutiles et préalablement recopiées aux fins de constituer un double. Est-il croyable que vous ignoriez une circulaire qui vous touche au premier chef ainsi d'ailleurs que 3.522 autres. Je tremble de vous voir aussi désarmé devant les lois élémentaires de la vie en société.

CRÉTINEAU-JOLI

Angèle, Angèle, vos cheveux crient que vous êtes l'archétype de la belle incendiaire. Leur châtain est le châtain même de la chevelure de la femme française telle que l'établit la statistique.

ANGÈLE

Il me déplaît d'avoir les cheveux de tout le monde. Courons annoncer au Président pour qu'il en fasse part à la foule des vivants qu'il n'y a pas eu une seule mort mystérieuse, mais seulement des morts diverses, comme il sied dans un pays de libre examen.

(Elle le prend par la main et l'entraîne vers la porte.)

CRÉTINEAU-JOLI, *courant.*

Mais personne, Angèle, n'a les cheveux de tout le monde et c'est en cela que vous êtes unique. Jusqu'à ce jour on n'avait fixé ce châtain, le vôtre, que par le calcul et on ne l'obtenait, *in vitro*, qu'en balayant à 7 heures du soir les salons de coiffure du IXe arrondissement.

SCÈNE IV

La scène est vide. Par la fenêtre ouverte pénètre du balcon la voix de Béjardel grossie par un haut-parleur.

LA VOIX DE BÉJARDEL

Citoyens, vous n'avez plus rien à redouter du mystère ! L'administration l'a exorcisé en lui jetant à la face son véritable nom qui est diversité. Plus de morts mystérieuses, seulement des morts légales comme les naissances et les mariages. Les ténèbres sont rentrées piteusement dans leur lit. Vous pouvez regagner tranquillement le vôtre. L'heure est passée où la fatalité pouvait avoir le dernier mot. Les chefs que vous vous êtes donnés, faites-leur confiance. Ils sont trop instruits pour tomber à l'exemple de conducteurs de peuples illettrés dans les panneaux de l'histoire. Nous savons, nous, qu'on ne se bat pas avec quelqu'un qui s'appelle Jarnac, qu'on ne va pas aux vêpres en Sicile, qu'il n'est pas rentable de prêter de l'argent au duc d'Orléans, qu'il sied de se tenir à l'écart d'une conspiration organisée par Saint-Mars, d'éviter le bourg de Varennes quand on a eu la fantaisie de se déguiser en valet, le plateau de Waterloo pour y livrer une bataille décisive et que, même avec le nombre réglementaire de boutons de guêtres, ce n'est pas d'un cœur léger que l'on peut déclarer une guerre. La République des agrégés est infaillible !

(Marseillaise et vivats.)

SCÈNE VI

Béjardel, puis Angèle.

Béjardel entre à reculons, répondant encore de la main aux vivats qui lui parviennent, puis il referme la porte et s'assied.

BÉJARDEL

Après ce qui vient de se passer, ma pauvre rose n'a plus guère de chance. L'encyclopédie Larousse la sacrifiera malgré

ses pétales astringents si parfaitement destinés à la confection du miel rosat. Sous la rubrique BÉJARDEL (Aimé, Vincent), on lira seulement : homme d'État français célèbre pour avoir brisé la Révolution de juin en apaisant de son balcon la panique populaire. Grâce à son calme et à son courage, le serment du Vel' d'Hiv', la nuit du 13 juin et la matinée des Galeries Lafayette ont été évitées à notre pays. Ce grand patriote républicain a su réussir ce que Louis XVI n'a pas tenté le 4 octobre 1789 à Versailles : se fier à la toute-puissance du verbe pour calmer les insurgés. *(Il se lève, légèrement glorieux. Angèle entre inaperçue.)* Ah ! Louis XVI, Louis XVI ! tu aurais pu être une des vedettes de l'Histoire en empêchant d'un mot les massacres de septembre, l'assassinat de Marat et le style empire.

ANGÈLE

Mais monsieur le Président, si rien de tout ça n'était arrivé, on n'aurait pas su gré à Louis XVI de l'avoir évité.

BÉJARDEL

Très juste. Très juste, mademoiselle Angèle. J'étais en train de me faire des illusions sur les capacités imaginatives des historiens. Vous sauvez la rose Béjardel.

ANGÈLE

Vous n'avez pas l'air content.

BÉJARDEL

Je suis légèrement plaintif. Je m'étais habitué à la société de Jean le Bon et de Danton. Ma nouvelle affectation entre Sully et Doumergue aplatit du même coup cette bosse des mots historiques qui était en train de me pousser. Voilà que de nouveau je me sens chez moi. Les agents sont-ils occupés à verbaliser?

ANGÈLE

On vient de dresser la première contravention à un propriétaire dont le chien souillait de ses excréments la voie publique.

BÉJARDEL

A-t-on fait savoir aux manufactures d'armes de Saint-Étienne que la fabrication de fers à chevaux rouillés et usagés ne convient pas à une République qui a recouvré le calme?

ANGÈLE

Parfaitement. Elles ont repris la fabrication des grenades.

BÉJARDEL

Les établissements Vilmorin?

ANGÈLE

A la place de trèfles à quatre feuilles, ils acceptent de nous fournir des gerbes tricolores pour les prochaines funérailles nationales.

BÉJARDEL

Vous aurez les palmes, mademoiselle Angèle. En découvrant la cause verbale des morts mystérieuses vous avez terrassé un monstre en pleine croissance au moment où ses dents de lait déjà branlaient sous la poussée de ses dents de feu. Cela vaut bien les palmes.

ANGÈLE

J'aimerais qu'elles soient rose pomponne.

BÉJARDEL

Cela ne se peut, mademoiselle Angèle. Il est dans la nature des palmes d'être violettes comme dans celle des siamoises d'être attachées. Si l'on donne à teindre une décoration, par là-même on la tue. Je ne connais que l'ordre du Bain pour se rapprocher de la couleur rose pomponne. Mes pouvoirs ne m'autorisent pas à vous gratifier de ce témoignage de satisfaction britannique.

ANGÈLE

C'est que je trouve aux palmes je ne sais quoi d'académique qui ne fait ni fille ni femme — mais seulement vieille fille ou femme de lettres. Ne pourriez-vous... Vous allez me trouver coquette, mais ne pourriez-vous décréter une nouvelle décoration dont la couleur serait à égale distance du rose pomponne et de la rose Béjardel? Une décoration qui serait pour moi toute seule?

BÉJARDEL

Ma chère enfant, les définitions sont les définitions. Les gens qui s'obstinent à emprunter un ascenseur pour descendre et qui en meurent se croient les victimes d'une rupture de câble alors qu'ils sont simplement punis d'une faute de français. Un nabab même ne pourrait utiliser à son usage personnel des transports en commun, car la langue s'y oppose. Les décorations sont la marque extérieure d'une distinction honorifique collective. Comme les premières cosmogonies, elles découpent le monde en espèces et en éléments imprévus. Elles servent d'enseigne à l'honneur, à la guerre, à l'agricul-

ture, à l'invasion, à l'Orient, au sauvetage, à la police, à l'octroi et à la musique. La Légion d'honneur est rouge. Les autres rubans sont coupés de barreaux verticaux et multicolores, à l'exception de la médaille pénitentiaire. Leurs coloris supposent de ces rapports secrets que l'on établissait autrefois entre le plomb et la verveine. A un mètre, on confond la médaille des musiciens avec le Mérite maritime, la médaille des Dardanelles avec la médaille des Forêts, la médaille du Travail avec le Mérite Libanais. Il y a là une alchimie de correspondances qui nous dépasse. Vous voyez que l'affaire est plus sérieuse que vous ne le croyez et qu'il m'est impossible de créer un ordre destiné à la seule jeune fille née en Seine-et-Oise qui ait découvert à la mortalité des causes réconfortantes tout en se lavant les dents.

ANGÈLE

Ce n'est pas en me lavant les dents c'est en causant avec M. Crétineau-Joli.

LE PRÉSIDENT

Épargnez, je vous prie, la dernière image qui me reste du drame et qui est délicieuse, celle d'une jeune bachelière retrouvant pour manier sa brosse à dents l'angle exact que les dessinateurs industriels au cœur pur restituent aux bras coupés de la Vénus de Cyrène. Par la fenêtre entr'ouverte de votre cabinet de toilette matinal j'aperçois un ciel dont le bleu ressemble à s'y méprendre à celui des billets de mille francs. Vos pâles vêtements de nuit sont gonflés du souffle épique qui retrousse les voiles de la semeuse sur nos timbres-poste.

ANGÈLE

Oh ! non, monsieur le Président, non, pas de vêtements de nuit entre le 21 avril et le 21 octobre !

LE PRÉSIDENT

A votre aise.

ANGÈLE

Et puis, ce n'est pas vrai. J'ai réfléchi au problème en me lavant les dents ce matin, oui, mais je n'en ai trouvé la solution qu'avec M. Crétineau-Joli.

LE PRÉSIDENT

C'est avec de divins à peu près de ce genre que l'on brosse les grandes fresques simples. Les peuples croient que nous autres, gouvernements, nous transmettons de criminels secrets d'État. Nous, nous nous repassons des mises au point apparemment futiles, mais de nature à démoraliser le citoyen. Celui-

ci serait enclin au doute méthodique si nous lui révélions qu'il n'y a pas eu de vase de Soissons mais la huche à pain de Noyon sur laquelle la femme de Clovis avait jeté son dévolu pour serrer ses bonnets. Le respect dû à la science se perdrait s'il se savait que la pomme de Newton était une poire. Pour que l'œuf de Christophe Colomb garde une portée universelle, il importe d'ignorer qu'il s'agissait d'un œuf de cygne. Si nous ne voulons pas que les foules cessent de vénérer les physiciens, taisons-leur jusqu'au bout que de la débauche est souvent sortie la découverte et qu'Archimède, lorsqu'il cria « euréka » pour avoir trouvé le Principe n'était pas seul dans son bain. Vous pardonnerez, mademoiselle Angèle, un secret d'État qui vous a fait rougir.

ANGÈLE

Rougir?

LE PRÉSIDENT

Qu'avez-vous? Vos secrets me paraissent plus vifs que les miens. Ils vous font refuser les palmes, réclamer une décoration singulière et révoquer en doute mes images d'Épinal. Vous voici muette, le cristallin accommodant à l'infini, et vous griffonnez sur ce buvard des lignes brisées... *(il se penche sur elle.)* Mon Dieu oui... assez semblable aux paraphes du secrétaire général de la Banque de France qui essaie de cacher au graphologue, sur les coupures de cinq francs, en même temps que la réelle encaisse-or, des défauts que sa femme lui reproche. *(Elle n'a cessé de griffonner et le regarde.)* Ultime signe d'alarme, vos joues, à force de rougir, ont atteint le rose pomponne dont vous vouliez un ruban.

ANGÈLE

C'est le pyjama. Je me sais maintenant rose pomponne de la tête au pied, sauf sur la manche gauche, un peu brûlée à cause de ma stupide lampe pigeon. Et j'ai envie de lever les deux poings vers le plafond comme toute jeune personne une fois qu'elle a sauté de son lit en pyjama. Et j'ai envie de m'asseoir à califourchon comme toute jeune personne dès qu'elle a cessé de porter un vêtement féminin veut prouver que si ses jambes ne sont habituellement que deux parallèles à peine flottantes elles sont capables, une fois vêtues en garçon, de dessiner des angles, des triangles, des losanges et même des polygones simples, à l'égal des jambes masculines.

LE PRÉSIDENT BÉJARDEL

Des jugements comme ceux que vous venez de porter font péniblement sentir la distance qui sépare les générations.

Quand elle se creuse cette distance au point que l'on finit par ne plus s'entendre, c'est qu'il est question du calibre des plombs à la chasse, des moyens de communication, des sous-vêtements d'hiver ou de l'amour. Aux lacunes de votre exposé, j'aurais dû comprendre que vous êtes amoureuse. Comment vous a-t-il séduite? Quelle ruse du domaine public a-t-il ingénument employé? Il vous a dit que vous étiez unique, incomparable, et qu'il ne pouvait vivre sans vous?

ANGÈLE

Il m'a dit que mes cheveux étaient à un cheveu près ceux de la Française moyenne et que pour cette raison j'étais en effet unique. Il m'a dit que je parlais un français où les lettres étaient réparties selon le vœu des agents secrets, c'est-à-dire le français le plus limpide de France. Il a décidé de m'arracher aux pompiers qui, sous l'aspect de camarades de bureau, voisins d'autobus, danseurs ou cousins issus de germain, tenteraient de m'emporter à leur bras sous prétexte de me sauver d'incendies imaginaires. Il m'a fait cadeau d'un pyjama qui, première carte du tendre écrite en Braille, doit lui permettre, rien qu'au toucher, d'apprendre en quel méplat ou en quelle fossette mon genou ou mon épaule attend sa visite. Enfin, pendant que vous haranguiez le peuple, il m'a fixé rendez-vous pour midi au café de *la Légion d'honneur.*

LE PRÉSIDENT BÉJARDEL

Il est midi moins cinq. *(Elle sursaute et saisit son sac.)* Et déjà puisque vous êtes une autre Angèle, une Angèle amoureuse, le moment est venu pour les horloges municipales de vous tenir des propos déshonnêtes, pour moi de trouver en relisant mon courrier « chéri collègue » à la place de « cher collègue » ce qui suffira pour que mon style se confonde avec celui du délégué de l'Iran à la Société des Nations. En revêtant d'une housse votre machine à écrire avant de vous sauver *(C'est ce qu'elle est en train de faire)* vous tremblerez comme s'il vous dépouillait déjà d'un de vos vêtements. D'ici quelques jours vous serez chargée de souvenirs incommunicables. Un sourire câlin vous viendra aux lèvres en m'annonçant une délégation de l'Université à cause de la rue du même nom que vous aurez longée avec lui. Il ne faut pas moins d'une grande passion pour découvrir que la ville où l'on habite est touristique. Des inscriptions latines, des porches du XVe, vont naître sous vos pas. Éblouie, vous apprendrez que le soleil sait se coucher même sur Paris et rosir le visage de l'aimé devant les Invalides, sur cette esplanade qui est la place la plus vide de France et le désert le plus peuplé du monde. *(Elle fait un*

petit salut et ouvre la porte.) Au revoir mademoiselle Angèle. Courez puisque vous en avez envie et ne vous troublez pas si l'on se retourne à votre passage, c'est que vous représenterez, avec une évidence foudroyante, l'amour au pas de course... *(Angèle a refermé la porte.)* et que vous avez une tache de carbone sur le bout du nez.

RIDEAU

LA PRESSE

Yvan AUDOUARD, dans *France-Dimanche.*

La meilleure preuve que M. Jean Giraudoux ne voulait absolument pas appeler un chat un chat, ni ce que vous savez ce que vous savez, c'est que finalement cette « Rose Béjardel », on nous explique qu'elle est en fleur d'oranger. La petite Angèle, avant de courir se la faire arracher par le monsieur habillé en militaire fin de siècle (mais de quel siècle? le pompier lui-même n'a pas pu me le dire), demande une décoration au Président.

A quel président? Je n'en sais plus rien. Tout le monde est président de quelque chose, dans cette pièce, ce qui ne simplifie pas le travail des critiques. Celui-là c'est, je crois, le président du Conseil. Il répond à la jeune fille :

— De quelle couleur la voulez-vous , cette décoration?

On est en plein *Peau-d'Ane.* Il lui en offre de couleur du temps (ça doit être une couleur fraîche) couleur de lune, couleur de tout ce qu'elle voudra mais elle refuse. Pour des motifs qui m'ont échappé, cette petite désirait imperturbablement (et puis na !) une décoration de la même couleur qu'un vêtement intime dont j'ai attendu pendant tout l'acte qu'on nous le montre : un pyjama pour l'appeler par son nom, nom qui me rappelait d'ailleurs désagréablement que le mien prend l'eau.

Jean-Jacques GAUTIER, dans *le Figaro.*

Dieu sait ce que j'ai pu être horripilé par ces débitants de guimauve emberlificotée à la façon giralducienne qui ont sévi ces dernières années. Je n'en suis que plus à l'aise pour déclarer que *la Rose Béjardel* est une pièce que j'aime bien.

Et pourtant, pas question de « marcher ». On n'y croit pas une seconde. L'abondance et l'artifice des bavardages font qu'on perd le fil tout de suite. Ce qui est rudement bien, c'est qu'on n'a pas envie de le retrouver.

Ce qui prouve suffisamment, n'en déplaise aux fils spirituels de Giraudoux, que le giralducisme n'existe pas mais que Jean Giraudoux, quand il est là en personne, est un peu là.

Jean-Louis Bory, dans *la Gazette des Lettres.*

Non, je n'ai pas de chance ! Notre aimable secrétaire de rédaction m'avait promis des places avancées (comme ces fromages que j'aime tant) et pan, me voilà derrière devinez quoi? Le chapeau d'une dame illustre dont le nom me vient aux lèvres? Pas du tout : un pilier inconnu mais robuste à propos duquel je voudrais ouvrir une parenthèse. Pourquoi y a-t-il dans les théâtres des places d'où il est impossible de voir ! Le cher Curtis m'a suggéré que c'étaient des places pour aveugles. Réfuter cette assertion me ferait sortir de mon propos qui est tout de même de vous rendre compte de la « Rose Béjardel », une rose exhumée des tiroirs de feu notre délicieux Jean Giraudoux, ce qui est expliqué qu'elle sente un peu l'encre, encore que sous ma plume cette odeur ne soit point un reproche. Vous aurais-je caché que le parfum acidulé de l'encre Waterman me remplit d'aise?

Jacques Lemarchand, dans *le Figaro littéraire.*

C'est délicieux à souhait et cela témoigne sans doute en faveur de l'enseignement secondaire tel qu'on le pratiquait au lycée de Châteauroux. On se prend à regretter de n'y avoir pas été élève : comme résultat, c'est un peu mince.

Gabriel Marcel, dans *les Nouvelles littéraires.*

Les défauts du délicieux Giraudoux sont ici flagrants. Lui-même a appuyé sur des effets et des jeux trop fragiles pour le supporter. L'ingéniosité ni l'érudition ne suffisent quand les créatures sont inauthentiques.

André-Paul Antoine, dans *Aux Écoutes.*

Pas un instant le délicieux Giraudoux ne nous a laissé le loisir de douter de ce feu d'artifice teinté d'ironie, agréablement mis en scène et gentiment joué.

Jean-Paul Sartre, dans *les Temps modernes.*

Giraudoux n'est que l'affirmation d'un humanisme antihumain. En fait ces deux termes ne s'opposent pas et nous sommes payés pour le savoir. Ce n'est pas par hasard qu'il considère la mort,

l'amour, la misère, la guerre comme des idées. Par un transfert de ce que faute de mieux j'appellerai l'optatif vitaliste sur un plan de réalités prétendues valables, il tend à *évasionner*, sans avoir l'air d'y toucher, comme ces tricheurs habiles qui, partis de la géométrie d'Euclide, utilisent celle de Lobatchevsky pendant qu'on ne les regarde pas. Cette remarque vaut d'ailleurs pour tous les écrivains bourgeois de notre époque. Mais aucun n'a poussé si loin que Giraudoux dans *la Rose Béjardel* ce refus de l'historicité dans sa temporalité humaine. Pour lui, il s'agit avant tout de rester le rassurant fakir d'un avenir ouvert alors même que cet avenir est fermé dès le départ à ses créatures qui ne sont pas des hommes puisqu'elles ne sont ni volonté, ni possession du destin. Alors, me direz-vous, comment Giraudoux réussit-il à leur maintenir les apparences d'un avenir? Par l'illusion. *La Rose Béjardel* est avant tout une œuvre qui procède d'un jeu de glaces frivole sur un passé préétabli et déjà figé dans son donné, son tout cuit, en un mot, son essentialisme.

François MAURIAC, dans *le Figaro*.

Cette rose que Giraudoux nous a jetée au théâtre de l'Athénée, il l'avait cueillie en 1937 (je crois...) et il a fallu que son parfum ne nous atteigne que vendredi dernier, comme ces feux issus d'astres défunts qui tardent tant à nous trouver. L'exemple serait commun si Giraudoux était seul sur le rivage des morts : il y aura été précédé par son univers délicieux péri avant lui une nuit de septembre 1939, au bord de ce quai d'Orsay qu'il aimait tant.

Qu'il est donc inattendu, le sort d'une œuvre ! On a envie de croire à une providence littéraire qui en règlerait l'éclat dans chaque cœur et à chaque époque selon des mérites qui ne nous sont pas intelligibles. Et c'est bien le propre des choses de l'art qu'elles débordent les limites tracées par leurs auteurs ou qu'elles les restreignent sans que la critique puisse davantage que voler au secours d'un fait accompli.

Car Giraudoux est, à ma connaissance, le seul chantre des incroyants parce que seul il s'est passé de Dieu avec une aisance confortable et sans éprouver le besoin de le remplacer par aucun monstre civique. A l'inverse de ces théoriciens de l'athéisme, de ces tartarins du double muscle qui se veulent une vérité plus que vraie, *outrée*, comme l'avouait ce pauvre Renan, Giraudoux avait recouru au déguisement et pallié par des inscriptions ravissantes l'orifice des abîmes.

Était-ce foi en la divinité de l'homme ou simplement en celle de la littérature? Cher Jean Giraudoux, vous postuliez un monde poli comme les genoux de vos trop belles héroïnes où l'horreur n'apparaissait que sous forme d'égratignures vite guéries par les baumes du vocabulaire. Elle est bien de ce jardin-là, et jusqu'au bout de ses exquises épines, votre petite rose ironique, mais nous ne pouvons pas même lui offrir, pour s'épanouir, l'espace d'un matin.

Autour des rubriques qui nous invitent à l'aller applaudir, s'enlacent des nouvelles d'acier et de sang qui se nomment Procès de Bruxelles, exterminations de Corée, mort froide d'Indochine. Ces dépêches d'agences, où chaque mot nous brûle, nous savons qu'elles signifient la fin du monde giralducien qui n'a pas connu d'avènement et dont les cendres sont déjà froides.

Il me semble que cet échec doit enseigner les catholiques. Qu'ils aillent recueillir les pétales d'une société dont ils ont fait partie et qui se croyait sinon heureuse, du moins vouée au bonheur puis qu'ils reportent leurs regards sur cette Europe criminelle et pensent à ceux qui se convulsent, crispent les mains et hurlent. Alors peut-être mesureront-ils leur faute et admettront-ils que le bonheur à l'écart des dieux est une gageure redoutable et dure à payer.

Le greffier :
Jacques Laurent.

MÉMOIRES D'HADRIEN

Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut solis, dabis iocos

P. Ælius Hadrianus, Imp.

Première partie : *ANIMULA VAGULA BLANDULA*

Mon cher Marc,

Je suis descendu ce matin chez mon médecin Hermogène, qui vient de rentrer à la villa après un assez long voyage en Asie. L'examen devait se faire à jeun : nous avions pris rendez-vous pour les premières heures de la matinée. Je me suis couché sur un lit après m'être dépouillé de mon manteau et de ma tunique. Je t'épargne des détails qui te seraient aussi désagréables qu'à moi-même, et la description du corps d'un homme qui avance en âge et s'apprête à mourir d'une hydropisie du cœur. Disons seulement que j'ai toussé, respiré, et retenu mon souffle selon les indications d'Hermogène, alarmé malgré lui par les progrès si rapides du mal, et prêt à en rejeter le blâme sur le jeune Iollas qui m'a soigné en son absence. Il est difficile de rester empereur en présence d'un médecin, et difficile aussi de garder sa qualité d'homme. L'œil du praticien ne voyait en moi qu'un monceau d'humeurs, triste amalgame de lymphe et de sang. Ce matin, l'idée m'est venue pour la première fois que mon corps, ce fidèle compagnon, cet ami plus sûr, mieux connu de moi que mon âme, n'est qu'un monstre sournois qui finira par dévorer son maître. Paix... J'aime mon corps ; il m'a bien servi, et de toutes les façons, et je ne lui marchande pas les soins nécessaires. Mais je ne compte plus, comme Hermogène prétend encore le faire, sur les vertus merveilleuses des plantes, le dosage exact de sels minéraux qu'il est allé chercher en Orient. Cet homme pourtant si fin m'a débité de vagues formules de réconfort, trop banales pour tromper personne ; il sait combien je hais ce genre d'imposture, mais on n'a pas impunément exercé la médecine pendant plus de trente ans. Je pardonne à ce bon serviteur cette tentative pour me cacher ma mort. Hermogène est savant ; il est même sage ; sa probité est bien supérieure à celle d'un vulgaire médecin de cour. J'aurais pour lot d'être le plus soigné des malades. Mais nul ne peut dépasser les limites prescrites ; mes jambes enflées ne me soutiennent plus

pendant les longues cérémonies romaines ; je suffoque ; et j'ai soixante ans.

Ne t'y trompe pas : je ne suis pas encore assez faible pour céder aux imaginations de la peur, presque aussi absurdes que celles de l'espérance, et assurément beaucoup plus pénibles. S'il fallait m'abuser, j'aimerais mieux que ce fût dans le sens de la confiance ; je n'y perdrai pas plus, et j'en souffrirai moins. Ce terme si voisin n'est pas nécessairement immédiat ; je me couche encore chaque nuit avec l'espoir d'atteindre au matin. A l'intérieur des limites infranchissables dont je parlais tout à l'heure, je puis défendre ma position pied à pied, et même regagner quelques pouces du terrain perdu. Je n'en suis pas moins arrivé à l'âge où la vie, pour chaque homme, est une défaite acceptée. Dire que mes jours sont comptés ne signifie rien ; il en fut toujours ainsi ; il en est ainsi pour nous tous. Mais l'incertitude du lieu, du temps, et du mode, qui nous empêche de bien distinguer ce but vers lequel nous avançons sans trêve, diminue pour moi à mesure que progresse ma maladie mortelle. Le premier venu peut mourir tout à l'heure, mais le malade sait qu'il ne vivra plus dans dix ans. Ma marge d'hésitation ne s'étend plus sur des années, mais sur des mois. Mes chances de finir d'un coup de poignard au cœur ou d'une chute de cheval deviennent des plus minimes ; la peste paraît improbable ; la lèpre ou le cancer semblent définitivement distancés. Je ne cours plus le risque de tomber aux frontières frappé d'une hache calédonienne ou transpercé d'une flèche parthe ; les tempêtes n'ont pas su profiter des occasions offertes, et le sorcier qui m'a prédit que je ne me noyerai pas semble avoir eu raison. Je mourrai à Tibur, à Rome, ou à Naples tout au plus, et une crise d'étouffement se chargera de la besogne. Serai-je emporté par la dixième crise, ou par la centième? Toute la question est là. Comme le voyageur qui navigue entre les îles de l'Archipel voit la buée lumineuse se lever vers le soir, et découvre peu à peu la ligne du rivage, je commence à apercevoir le profil de ma mort.

Déjà, certaines portions de ma vie ressemblent aux salles dégarnies d'un palais trop vaste, qu'un propriétaire appauvri renonce à occuper tout entier. Je ne chasse plus : s'il n'y avait que moi pour les déranger dans leurs ruminements et leurs jeux, les chevreuils des monts d'Étrurie seraient bien tranquilles. J'ai toujours entretenu avec la Diane des forêts les rapports changeants et passionnés d'un homme avec l'objet aimé : adolescent, la chasse au sanglier m'a offert mes premières chances de rencontre avec le commandement et le danger ; je m'y livrais avec fureur ; mes excès dans ce genre me firent réprimander par Trajan. La curée dans une clairière d'Espagne a été ma plus ancienne expérience de la mort, du courage, de la pitié pour les créatures, et du plaisir tragique de les voir souffrir. Homme fait, la chasse me délassait de tant de luttes secrètes avec des adversaires tour à tour trop fins ou trop obtus, trop faibles ou trop forts pour moi. Ce juste combat entre l'intelligence humaine et la sagacité des bêtes fauves semblait étrangement propre comparé aux embûches des hommes. Empereur, mes chasses en Toscane m'ont servi à juger

du courage ou des ressources des grands fonctionnaires : j'y ai éliminé ou choisi plus d'un homme d'état. Plus tard, en Bithynie, en Cappadoce, je fis des grandes battues un prétexte de fêtes, un triomphe automnal dans les bois d'Asie. Mais le compagnon de mes dernières chasses est mort jeune, et mon goût pour ces plaisirs violents a beaucoup baissé depuis son départ. Même ici, à Tibur, l'ébrouement soudain d'un cerf sous les feuilles suffit pourtant à faire tressaillir en moi un instinct plus ancien que tous les autres, et par la grâce duquel je me sens guépard aussi bien qu'empereur. Qui sait? Peut-être n'ai-je été si économe de sang humain que parce que j'ai tant versé celui des bêtes fauves, que parfois, secrètement, je préférais aux hommes. Quoiqu'il en soit, l'image des fauves me hante davantage, et j'ai peine à ne pas me laisser aller à d'interminables histoires de chasse qui mettraient à l'épreuve la patience de mes invités du soir. Certes, le souvenir du jour de mon adoption a du charme, mais celui des lions tués en Maurétanie n'est pas mal non plus.

Le renoncement au cheval est un sacrifice plus pénible encore : un fauve n'est qu'un adversaire, mais un cheval était un ami. Si on m'avait laissé le choix de ma condition, j'eusse opté pour celle de Centaure. Entre Borysthènes et moi, les rapports étaient d'une netteté mathématique : il m'obéissait comme à son cerveau, et non comme à son maître. Ai-je jamais obtenu qu'un homme en fît autant? Une autorité si totale comporte, comme toute autre, ses risques d'erreur pour l'homme qui l'exerce, mais le plaisir de tenter l'impossible en fait de saut d'obstacle était trop grand pour regretter une épaule démise ou une côte rompue. Mon cheval remplaçait les mille notions approchées du titre, de la fonction, du nom, qui compliquent l'amitié humaine, par la seule connaissance de mon juste poids d'homme. Il était de moitié dans mes élans ; il savait exactement, et mieux que moi peut-être, le point où ma volonté se divorçait d'avec ma force. Mais je n'inflige plus au successeur de Borysthènes le fardeau d'un malade aux muscles amollis, trop faible pour se hisser de soi-même sur le dos d'une monture. Mon aide de camp Céler l'exerce en ce moment sur la route de Préneste ; toutes mes expériences passées avec la vitesse me permettent de partager le plaisir du cavalier et celui de la bête, d'évaluer les sensations de l'homme lancé à fond de train par un jour de soleil et de vent. Quand Céler saute de cheval, je reprends avec lui contact avec le sol. Il en va de même de la nage : j'y ai renoncé, mais je participe encore au délice du nageur caressé par l'eau. Courir, même sur le plus bref des parcours, me serait aujourd'hui aussi impossible qu'à une lourde statue, un César de pierre, mais je me souviens de mes courses d'enfant sur les collines sèches de l'Espagne, du jeu joué avec soi-même où l'on va jusqu'aux limites de l'essoufflement, sûr que le cœur parfait, les poumons intacts rétabliront l'équilibre ; et j'ai du moindre athlète s'entraînant à la course au long stade une entente que l'intelligence seule ne me donnerait pas. Ainsi, de chaque art pratiqué en son temps, je tire une connaissance qui me dédommage en partie des plaisirs perdus. J'ai cru, et dans mes bons moments je crois encore, qu'il

serait possible de partager de la sorte l'existence de tous, et cette sympathie serait l'une des espèces les moins révocables de l'immortalité. Il y eut des moments où cette compréhension s'efforça de dépasser l'humain, alla du nageur à la vague. Mais là, rien d'exact ne me renseignant plus, j'entre dans le domaine des métamorphoses du songe.

Trop manger est un vice romain, mais je fus sobre avec volupté. Hermogène n'a rien eu à modifier à mon régime, si ce n'est peut-être cette impatience qui me faisait dévorer n'importe où, n'importe à quelle heure, le premier mets venu, comme pour en finir d'un seul coup avec les exigences de ma faim. Et il va de soi qu'un homme riche, qui n'a jamais connu que le dénuement volontaire, ou n'en a fait l'expérience qu'à titre provisoire, comme de l'un des incidents plus ou moins excitants de la guerre et du voyage, aurait mauvaise grâce à se vanter de ne pas se gorger. S'empiffrer à certains jours de fête a toujours été l'ambition, la joie, et l'orgueil naturel des pauvres. J'aimais l'arôme de viandes rôties et le bruit de marmites raclées des réjouissances de l'armée, et que les banquets du camp (ou ce qui au camp était un banquet) fussent ce qu'ils devraient toujours être, un joyeux et grossier contrepoids aux privations des jours ouvrables ; je tolérais assez bien l'odeur de friture des places publiques en temps de Saturnales. Mais les festins de Rome m'emplissaient de tant de répugnance et d'ennui que si j'ai quelquefois cru mourir au cours d'une exploration ou d'une expédition militaire, je me suis dit, pour me réconforter, qu'au moins je ne dînerais plus. Ne me fais pas l'injure de me prendre pour un vulgaire renonciateur : une opération qui a lieu deux ou trois fois par jour, et dont le but est d'alimenter la vie, mérite assurément tous nos soins. Manger un fruit, c'est faire entrer en soi un bel objet vivant, étranger, nourri et favorisé comme nous par la terre ; c'est consommer un sacrifice où nous nous préférons aux choses. Je n'ai jamais mordu dans la miche de pain des casernes sans m'émerveiller que cette concoction lourde et grossière sût se changer en sang, en chaleur, peut-être en courage. Ah, pourquoi mon esprit, dans ses meilleurs jours, ne possède-t-il jamais qu'une partie des pouvoirs assimilateurs d'un corps?

C'est à Rome, durant les longs repas officiels, qu'il m'est arrivé de penser aux origines relativement récentes de notre luxe, à ce peuple de fermiers économes et de soldats frugaux, repus d'ail et d'orge, subitement vautrés par la conquête dans les cuisines de l'Asie, engloutissant ces nourritures compliquées avec une rusticité de paysans pris de fringale. Nos Romains s'étouffent d'ortolans, s'inondent de sauces, et s'empoisonnent d'épices. Un Apicius s'enorgueillit de la succession des services, de cette série de plats aigres ou doux, lourds ou subtils, qui composent la belle ordonnance de ses banquets ; passe encore si chacun de ces mets était servi à part, assimilé à jeun, savamment dégusté par un gourmet aux papilles intactes. Présentés pêle-mêle, au sein d'une confusion banale et journalière, ils forment dans le palais et dans l'estomac de l'homme qui mange une confusion détestable où les

odeurs, les saveurs, les substances perdent leur valeur propre et leur ravissante identité. Ce pauvre Lucius s'amusait jadis à me confectionner des plats rares ; ses pâtés de faisan, avec leur exact dosage d'épices, témoignaient d'un art aussi exact que celui du musicien et du peintre ; je regrettais pourtant la chair nette du bel oiseau. La Grèce s'y entendait mieux : son vin résiné, son pain clouté de sésame, ses poissons retournés sur le gril au bord de la mer, noircis inégalement par le feu et assaisonnés çà et là du craquement d'un grain de sable, contentaient purement l'appétit sans entourer de trop de complications la plus simple de nos joies. J'ai goûté, dans tel bouge d'Égine ou de Phalère, à des nourritures si fraîches qu'elles demeuraient divinement propres, en dépit des doigts sales du garçon de taverne, si modiques, mais si suffisantes, qu'elles semblaient contenir sous la forme la plus résumée possible quelque essence d'immortalité. La viande cuite au soir des chasses avait elle aussi cette qualité presque sacramentelle, nous ramenait plus loin, aux origines sauvages des races. Le vin nous initie aux mystères volcaniques du sol, aux richesses minérales cachées : une coupe de Samos bue à midi, en plein soleil, ou au contraire absorbée par un soir d'hiver, dans un état de fatigue qui permet de sentir immédiatement au creux du diaphragme son écoulement chaud, sa sûre et brûlante dispersion le long de nos artères, est une sensation presque sacrée, parfois trop forte pour une tête humaine ; je ne la retrouve plus si pure sortant des celliers numérotés de Rome, et le pédantisme des grands connaisseurs de crus m'impatiente. Plus pieusement encore, l'eau bue dans la paume ou à même la source fait couler en nous le sel le plus secret de la terre et la pluie du ciel. Mais l'eau elle-même est un délice dont le malade que je suis doit à présent n'user qu'avec sobriété. N'importe : même à l'agonie, et mêlée à l'amertume des dernières potions, je m'efforcerai de goûter sa fraîche insipidité sur mes lèvres.

J'ai expérimenté brièvement avec l'abstinence de viandes aux écoles de philosophies, où il sied d'essayer une fois pour toutes chaque méthode de conduite ; plus tard, en Asie, j'ai vu des Gymnosophistes indiens détourner la tête des agneaux fumants et des quartiers de gazelle servis sous la tente d'Osroès. Mais cette pratique, à laquelle ta jeune austérité trouve du charme, demande des soins plus compliqués que ceux de la gourmandise elle-même ; elle nous sépare trop du commun des hommes dans une fonction presque toujours publique, et à laquelle président le plus souvent l'apparat ou l'amitié. J'aime mieux me nourrir toute ma vie d'oies grasses et de pintades que de me faire accuser par mes convives, à chaque repas, d'une ostentation d'ascétisme. Déjà ai-je eu quelque peine, à l'aide de fruits secs ou du contenu d'un verre lentement dégusté, à déguiser à mes invités que les pièces montées de mes chefs étaient pour eux plutôt que pour moi, ou que ma curiosité pour ces mets finissait avant la leur. Un prince manque ici de la latitude offerte au philosophe : il ne peut se permettre de différer sur trop de points à la fois, et les dieux savent que mes points de différence n'étaient déjà que trop

nombreux, bien que je me flattasse que beaucoup fussent invisibles. Quant aux scrupules religieux du Gymnosophiste, à son dégoût en présence des chairs ensanglantées, j'en serais plus touché s'il ne m'arrivait de me demander en quoi la souffrance de l'herbe qu'on coupe diffère essentiellement de celle des moutons qu'on égorge, et si notre horreur devant les bêtes assassinées ne tient pas surtout à ce que notre sensibilité appartient au même règne. Mais à certains moments de la vie, dans les périodes de jeûne rituel, par exemple, ou au cours des initiations religieuses, j'ai connu les avantages pour l'esprit, et aussi les dangers, des différentes formes de l'abstinence, ou même de l'inanition volontaire, de ces états proches du vertige où le corps, en partie délesté, entre dans un monde pour lequel il n'est pas fait, et qui préfigure les froides légèretés de la mort. A d'autres moments, ces expériences m'ont permis de jouer avec l'idée du suicide progressif, du trépas par inanition qui fut celui de certains philosophes, espèce de débauche retournée où l'on va jusqu'à l'épuisement de la substance humaine. Mais il m'eût toujours déplu d'adhérer totalement à un système, et je n'aurais pas voulu qu'un scrupule m'enlevât le droit de me gaver de charcuterie, si par hasard j'en avais envie, ou si cette nourriture était la seule facile.

Les cyniques et les moralistes s'accordent pour mettre les voluptés de l'amour parmi les jouissances dites grossières, entre le plaisir de boire et celui de manger, tout en les déclarant d'ailleurs, puisqu'ils assurent qu'on s'en peut passer, moins indispensables que ceux-là. Du moraliste, je m'attends à tout, mais je m'étonne que le cynique s'y trompe. Mettons que les uns et les autres aient peur de leurs démons, soit qu'ils leur résistent, soit qu'ils s'y abandonnent, et s'efforcent de ravaler leur plaisir pour essayer de lui enlever sa puissance presque terrible, sous laquelle ils succombent, et son étrange mystère, où ils se sentent perdus. Je croirai à cette assimilation de l'amour aux joies purement physiques (à supposer qu'il en existe de telles) le jour où j'aurai vu un gourmet sangloter de délices devant son mets favori, comme un amant sur une jeune épaule. De tous nos jeux, c'est le seul qui risque de bouleverser l'âme, le seul aussi où le joueur s'abandonne nécessairement au délire du corps. Il n'est pas indispensable que le buveur abdique sa raison, mais l'amant qui garde la sienne n'obéit pas jusqu'au bout à son dieu. L'abstinence ou l'excès n'engagent partout ailleurs que l'homme seul : sauf dans le cas de Diogène, dont les liminations et le caractère de raisonnable pis aller se marquent d'eux-mêmes, toute démarches ensuelle nous place en présence de l'Autre, nous implique dans les exigences et les servitudes du choix. Je n'en connais pas où l'homme se résoud pour des raisons plus simples et plus inéluctables, où l'objet choisi se pèse plus exactement à son poids brut de délices, où l'amateur de vérités ait plus de chances de juger la créature nue. A partir d'un dépouillement qui s'égale à celui de la mort, d'une humilité qui passe celle de la défaite et de la prière, je m'émerveille de voir chaque fois se reformer la complexité des refus, des responsabilités, des apports, les pauvres aveux, les fragiles

mensonges, les compromis passionnés entre mes plaisirs et ceux de l'Autre, tant de liens impossibles à rompre et pourtant déliés si vite. Ce jeu mystérieux qui va de l'amour d'un corps à l'amour d'une personne m'a semblé assez beau pour lui consacrer une part de ma vie. Les mots trompent, puisque celui de plaisir couvre des réalités contradictoires, comporte à la fois les notions de tiédeur, de douceur, d'intimité des corps, et celles de violence, d'agonie et de cri. La petite phrase obscène de Poseidonius sur le frottement de deux parcelles de chair, que je t'ai vu copier avec une application d'enfant sage dans tes cahiers d'école, ne définit pas plus le phénomène de l'amour que la corde touchée du doigt ne rend compte du miracle infini des sons. C'est moins la volupté qu'elle insulte que la chair elle-même, cet instrument de muscles, de sang et d'épiderme, ce rouge nuage dont l'âme est l'éclair.

Et j'avoue que la raison reste confondue en présence du prodige même de l'amour, de l'étrange obsession qui fait que cette même chair dont nous nous soucions si peu quand elle compose notre propre corps, nous inquiétant seulement de la laver, de la nourrir, et, s'il se peut, de l'empêcher de souffrir, puisse nous inspirer une telle passion de caresses simplement parce qu'elle est animée par une individualité différente de la nôtre, et parce qu'elle présente plus ou moins certains linéaments de beauté, sur lesquels, d'ailleurs, les professeurs d'esthétique ne s'accordent pas. Ici, la logique humaine reste en deçà, comme dans les révélations des mystères. La tradition populaire ne s'y est pas trompée, qui a toujours vu dans l'amour une forme d'initiation, l'un des points de rencontre du secret et du sacré. L'expérience sensuelle se compare encore aux mystères en ce que la première approche fait au non-initié l'effet d'un rite plus ou moins effrayant, scandaleusement éloigné des fonctions familières du sommeil, du boire, et du manger, objet de plaisanterie, de honte, ou de terreur. Tout autant que la danse des Ménades ou le délire des Corybantes, notre amour nous entraîne dans un univers différent, où il nous est, en d'autres temps, interdit d'accéder, et où nous cessons de nous orienter dès que l'ardeur s'éteint ou que la jouissance se dénoue. Cloué au corps aimé comme un crucifié à sa croix, j'ai appris sur la vie quelques secrets qui déjà s'émoussent dans mon souvenir, par l'effet de la même loi qui veut que le convalescent, guéri, cesse de se retrouver dans les vérités mystérieuses de son mal, que le prisonnier relâché oublie la torture, ou le triomphateur dégrisé la gloire.

J'ai rêvé parfois d'élaborer un système de connaissance humaine basée sur l'érotique, une théorie du contact, où le mystère et la dignité d'autrui consisteraient précisément à offrir au Moi ce point d'appui d'un autre monde. La volupté serait dans cette philosophie une forme plus complète, mais aussi plus spécialisée, de cette approche de l'Autre, une technique de plus mise au service de la connaissance de ce qui n'est pas nous. Dans les rencontres les moins sensuelles, c'est encore dans le contact que l'émotion s'achève ou prend naissance : la main un peu répugnante de cette vieille qui me présente un placet, le front moite de mon père à

l'agonie, la plaie lavée d'un blessé. Même les rapports les plus intellectuels ou les plus neutres ont lieu à travers ce système de signaux du corps : le regard soudain éclairci du tribun auquel on explique une manœuvre au matin d'une bataille, le salut impersonnel d'un subalterne que notre passage fige dans une attitude d'obéissance, le coup d'œil amical de l'esclave que je remercie parce qu'il m'apporte un plateau, ou, devant le camée grec qu'on lui offre, la moue appréciatrice d'un vieil ami. Avec la plupart des êtres, les plus légers, les plus superficiels de ces contacts suffisent à notre envie, ou même l'excèdent déjà. Qu'ils insistent, se multiplient autour d'une créature unique jusqu'à la cerner tout entière ; que chaque parcelle d'un corps se charge pour nous d'autant de significations bouleversantes que les traits d'un visage ; qu'un seul être, au lieu de nous inspirer tout au plus de l'irritation, du plaisir, ou de l'ennui, nous hante comme une musique et nous tourmente comme un problème ; qu'il passe de la périphérie de notre univers à son centre, nous devienne enfin plus indispensable que nous-mêmes, et l'étonnant prodige a lieu, où je vois bien davantage un envahissement de la chair par l'esprit qu'un simple jeu de la chair.

De telles vues sur l'amour pourraient mener à une carrière de séducteur. Si je ne l'ai pas remplie, c'est sans doute que j'ai fait autre chose, sinon mieux. A défaut de génie, une pareille carrière demande des soins, et même des stratagèmes, pour lesquels je me sentais peu fait. Ces pièges dressés, toujours les mêmes, cette routine bornée à de perpétuelles approches, limitée par la conquête même, m'ont lassé. La technique du grand séducteur exige dans le passage d'un objet à un autre une facilité, une indifférence, que je n'ai pas à l'égard d'eux : de toutes façons, ils m'ont quitté plus que je ne les quittais ; je n'ai jamais compris qu'on se rassasiât d'un être. L'envie de dénombrer exactement les richesses que chaque nouvel amour nous apporte, de le regarder changer, peut-être de le regarder vieillir, s'accorde mal avec la multiplicité des conquêtes. J'ai cru jadis qu'un certain goût de la beauté me tiendrait lieu de vertu, saurait m'immuniser contre les sollicitations trop grossières. Mais je me trompais. L'amateur de beauté finit par la retrouver partout, filon d'or dans les plus ignobles veines ; par goûter, à manier ces chefs-d'œuvre fragmentaires, salis, ou brisés, un plaisir de collectionneur seul à collectionner des poteries crues vulgaires. Un obstacle plus sérieux, pour un homme de goût, est une position d'éminence dans les affaires humaines, avec ce que la puissance presque absolue comporte de risques d'adulation ou de mensonge. L'idée qu'un être, si peu que ce soit, se contrefait en ma présence, est capable de me le faire plaindre, mépriser, ou haïr. J'ai souffert de ces inconvénients de ma fortune comme un homme pauvre de ceux de sa misère. Un pas de plus, et j'aurais accepté la fiction qui consiste à prétendre qu'on séduit, quand on sait qu'on s'impose. Mais l'écœurement, ou la sottise peut-être, risquent de commencer là.

On finirait par préférer aux stratagèmes éventés de la séduction les vérités toutes simples de la débauche, si là aussi ne

régnait le mensonge. En principe, je suis prêt à admettre que la prostitution soit un art comme le massage ou la coiffure, mais j'ai déjà peine à me plaire chez les barbiers et les masseurs. Rien de plus grossier que nos complices. Le coup d'œil oblique du patron de taverne qui me réserve le meilleur vin, et par conséquent en prive quelqu'un d'autre, suffisait déjà, aux jours de ma jeunesse, à me dégoûter des amusements de Rome. Il me déplaît qu'une créature croie pouvoir escompter mon plaisir, le prévoir, mécaniquement s'adapter à ce qu'elle suppose mon choix. Ce reflet imbécile et déformé de moi-même que m'offre à ces moments une cervelle humaine me ferait préférer les inconvénients de l'ascétisme. Si la légende n'exagère rien des outrances de Néron, des recherches savantes de Tibère, il a fallu à ces grands consommateurs de délices des sens bien inertes pour se mettre en frais d'une machinerie si compliquée, et un singulier dédain des hommes pour souffrir ainsi qu'on se moquât ou qu'on profitât d'eux. Et cependant, si j'ai à peu près renoncé à ces formes par trop machinales du plaisir, ou ne m'y suis pas enfoncé trop avant, je le dois plutôt à ma chance qu'à une vertu incapable de résister à rien. J'y pourrais retomber en vieillissant, comme dans n'importe quelle espèce de confusion ou de fatigue. La maladie et la mort relativement prochaine me sauveront de la répétition monotone des mêmes gestes, pareille à l'ânonnement d'une leçon trop sue par cœur.

De tous les bonheurs qui lentement m'abandonnent, le sommeil est l'un des plus précieux, des plus communs aussi. Un homme qui dort peu et mal, appuyé sur de nombreux coussins, médite tout à loisir sur cette particulière volupté. J'accorde que le sommeil le plus parfait reste presque nécessairement une annexe de l'amour : repos réfléchi, reflété dans deux corps. Mais ce qui m'intéresse ici, c'est le mystère spécifique du sommeil goûté pour lui-même, l'inévitable plongée hasardée chaque soir par l'homme nu, seul, et désarmé, dans un océan où tout change, les couleurs, les densités, le rythme même du souffle, et où nous rencontrons les morts. Ce qui nous rassure du sommeil, c'est qu'on en sort, et qu'on en sort inchangé, puisqu'une interdiction bizarre nous empêche de rapporter avec nous l'exact résidu de nos songes. Ce qui nous rassure aussi, c'est qu'il guérit la fatigue, mais il nous en guérit, temporairement, par le plus radical des procédés, en s'arrangeant pour que nous ne soyons plus. Là, comme ailleurs, le plaisir et l'art consistent à s'abandonner consciemment à cette bienheureuse inconscience, à accepter d'être subtilement plus faible, plus lourd, plus léger, et plus confus que soi. Je reviendrai plus tard sur le peuple étonnant des songes. Je préfère parler de certaines expériences de sommeil pur, de pur réveil, qui confinent à la mort et à la résurrection. Je tâche de retrouver la précise sensation de tels sommeils foudroyants de l'adolescence, où l'on s'endormait sur ses livres, tout habillé, transporté d'un seul coup hors de la mathématique et du droit à l'intérieur d'un sommeil solide et plein, si rempli d'énergie inemployée qu'on y goûtait, pour ainsi dire, le pur sens de l'être à travers les paupières fermées. J'évoque les brusques sommeils sur la terre nue, dans la forêt,

après de fatigantes journées de chasse ; l'aboi des chiens m'éveillait, ou leurs pattes dressées sur ma poitrine. Si totale était l'éclipse, que j'aurais pu chaque fois me retrouver autre, et je m'étonnais, ou parfois m'attristais, du miracle qui me ramenait de si loin dans cet étroit canton d'humanité qu'est moi-même. Qu'étaient ces particularités auxquelles nous tenons le plus, puisqu'elles comptaient si peu pour le libre dormeur, et que, pour une seconde, avant de rentrer à regret dans la peau d'Hadrien, je parvenais à goûter à peu près consciemment cet homme vide, cette existence sans passé?

D'autre part, la maladie, l'âge, ont aussi leurs prodiges, et connaissaient dans le sommeil d'autres formes de bénédiction. Il y a environ un an, après une journée singulièrement accablante, à Rome, j'ai connu un de ces répits où l'épuisement des forces opérait les mêmes miracles, ou plutôt d'autres miracles, que les réserves inépuisées d'autrefois. Je ne vais plus que rarement en ville ; je tâche d'y accomplir le plus possible. La journée avait été désagréablement encombrée : une séance au Sénat avait été suivie par une séance au tribunal, et par une discussion interminable avec l'un des questeurs ; puis, par une cérémonie religieuse qu'on ne peut abréger, et sur laquelle la pluie tombait. J'avais moi-même rapproché, collé ensemble, toutes ces activités différentes, pour laisser le moins de temps possible entre elles, aux importunités et aux flatteries inutiles. Le retour à cheval fut l'un de mes derniers trajets de ce genre. Je rentrai à la villa écœuré, malade, ayant froid comme on n'a froid que lorsque le sang se refuse, et n'agit plus dans nos artères. Céler et Chabrias s'empressaient, mais la sollicitude peut être fatigante alors même qu'elle est sincère. Rentré chez moi, j'avalai quelques cuillerées d'une bouillie chaude que je préparai moi-même, nullement par soupçon, comme on se le figure, mais parce que je m'octroie ainsi le luxe d'être seul. Je me couchai ; le sommeil semblait aussi loin de moi que la santé, que la jeunesse, que la force. Je m'endormis. Le sablier m'a prouvé que je n'avais dormi qu'une heure à peine. Un court moment d'assoupissement complet, à mon âge, devient l'équivalent des sommeils qui duraient autrefois toute une demi-révolution des astres ; mon temps se mesure désormais en unités beaucoup plus petites. Mais une heure avait suffi pour accomplir l'humble et surprenant prodige : la chaleur de mon sang réchauffait mes mains ; mon cœur, mes poumons s'étaient remis à opérer avec une espèce de bonne volonté ; la vie coulait comme une source pas très abondante, mais fidèle. Le sommeil, en si peu de temps, avait réparé mes excès de vertu avec la même impartialité qu'il eût mise à réparer ceux de mes vices. Car la divinité du grand restaurateur tient à ce que ses bienfaits s'exercent sur le dormeur sans tenir compte de lui, de même que l'eau chargée de pouvoirs curatifs ne s'inquiète en rien de qui boit à la source.

Mais si nous pensons si peu à un phénomène qui absorbe au moins un tiers de toute vie, c'est qu'une certaine modestie est nécessaire pour apprécier ses bontés. Endormis, Caïus Caligula et le juste Aristide se valent ; je dépose mes vains et importants pri-

vilèges ; je ne me distingue plus du noir janiteur qui dort en travers de mon seuil. Qu'est notre insomnie, sinon l'obstination maniaque de notre intelligence à manufacturer des pensées, des suites de raisonnements, des syllogismes et des définitions bien à elle, son refus d'abdiquer en faveur de la divine stupidité des yeux clos ou de la sage folie des songes? L'homme qui ne dort pas, et je n'ai depuis quelques mois que trop d'occasions de le constater sur moi-même, se refuse plus ou moins consciemment à faire confiance au flot des choses. Frère de la Mort... Isocrate se trompait, et sa phrase n'est qu'une amplification de rhéteur. Je commence à connaître la mort ; elle a d'autres secrets, plus étrangers encore à notre présente condition d'hommes. Et pourtant, si enchevêtrés, si profonds, sont ces mystères d'absence et de partiel oubli, que nous sentons bien confluer quelque part la source blanche et la source sombre. Je n'ai jamais regardé volontiers dormir ceux que j'aimais ; ils se reposaient de moi, je le sais ; ils m'échappaient aussi. Et chaque homme a honte de son visage entaché de sommeil. Que de fois, levé de très bonne heure pour étudier ou pour lire, j'ai moi-même rétabli ces oreillers fripés, ces couvertures en désordre, évidences presque obscènes de nos rencontres avec le néant, preuves que chaque nuit nous ne sommes déjà plus...

Peu à peu, cette lettre commencée pour t'informer des progrès de mon mal est devenue le délassement d'un homme qui n'a plus l'énergie nécessaire pour s'appliquer longuement aux affaires d'État, la méditation écrite d'un malade qui donne audience à ses souvenirs. Je me propose maintenant davantage : j'ai formé le projet de te raconter ma vie. A coup sûr, j'ai composé l'an dernier un compte rendu officiel de mes actes, en tête duquel mon secrétaire Phlégon a mis son nom. J'y ai menti le moins possible. L'intérêt public et la décence m'ont forcé néanmoins à réarranger certains faits. La vérité que j'entends exposer ici n'est pas particulièrement scandaleuse, ou ne l'est qu'au degré où toute vérité fait scandale. Je ne m'attends pas à ce que tes dix-sept ans y comprennent quelque chose. Je tiens pourtant à t'instruire, à te choquer aussi. Tes précepteurs, que j'ai choisis moi-même, t'ont donné cette éducation sévère, surveillée, trop protégée peut-être, dont j'espère somme toute un grand bien pour toi-même et pour l'État. Je t'offre ici comme correctif un récit dépourvu d'idées préconçues et de principes abstraits, tiré de l'expérience d'un seul homme, qui est moi-même. J'ignore à quelles conclusions ce récit m'entraînera. Je compte sur cet examen des faits pour me définir, me juger peut-être, ou tout au moins pour me mieux connaître avant de mourir.

Comme tout le monde, je n'ai à mon service que trois moyens d'évaluer l'existence humaine : l'étude de soi, la plus difficile et la plus dangereuse, mais aussi la plus féconde des méthodes ; l'observation des hommes, qui s'arrangent le plus souvent pour nous cacher leurs secrets ou pour nous faire croire qu'ils en ont ; les livres, avec les erreurs particulières de perspective qui naissent entre leurs lignes. J'ai lu à peu près tout ce que nos historiens,

nos poètes, et même nos conteurs ont écrit, bien que ces derniers soient réputés frivoles, et je leur dois peut-être plus d'informations que je n'en ai recueillies dans les situations assez variées de ma propre vie. La lettre écrite m'a enseigné à écouter la voix humaine, à peu près comme les grandes attitudes immobiles des statues m'ont appris à apprécier les gestes. Par contre, et dans la suite, la vie m'a éclairci les livres.

Mais ceux-ci mentent, et même les plus sincères. Les moins habiles, faute de mots et de phrases grâce auxquels ils la pourraient enfermer, présentent de la vie une image plate et pauvre ; d'autres, comme Lucain, l'alourdissent et l'encombrent d'une dignité qu'elle n'a pas. Tels, au contraire, comme Pétrone, l'allègent, font d'elle une balle bondissante et creuse, facile à recevoir et à lancer dans un univers sans poids. Les poètes nous transportent dans un monde plus vaste ou plus beau, plus ardent ou plus doux que celui qui nous est donné, différent par là-même, et en pratique presque inhabitable. Les philosophes font subir à la réalité, pour pouvoir l'étudier pure, à peu près les mêmes transformations que le feu ou le pilon font subir aux corps : rien d'un être ou d'un fait, tels que nous l'avons connu ne paraît subsister dans ces cristaux ou dans cette cendre. Les historiens nous présentent du passé des systèmes trop complets, des séries de causes et d'effets trop exacts et trop clairs pour avoir jamais été entièrement vrais ; ils réarrangent cette docile matière morte, et je sais que même à Plutarque échappera toujours Alexandre. Les conteurs, les auteurs de fables milésiennes, ne font guère, comme des bouchers, que d'appendre à l'étal de petits morceaux de viande appréciés des mouches. Je m'accommoderais fort mal d'un monde sans livres, mais la réalité n'est pas là, parce qu'elle n'y tient pas tout entière.

L'observation directe des hommes est une méthode moins complète encore, bornée le plus souvent aux constatations assez basses dont se repaît la malveillance humaine. Le rang, la position, tous nos hasards, restreignent le champ de vision du connaisseur d'hommes : mon esclave a pour m'observer des facilités complètement différentes de celles que j'ai pour l'observer lui-même ; elles sont aussi courtes que les miennes. Le vieil Euphorion me présente depuis vingt ans mon flacon d'huile et mon éponge, mais ma connaissance de lui s'arrête à son service, et celle qu'il a de moi à mon bain, et toute tentative pour s'informer davantage fait vite, à l'empereur comme à l'esclave, l'effet d'une indiscrétion. Presque tout ce que nous savons d'autrui est de seconde main. Si par hasard un homme se confesse, il plaide sa cause ; son apologie est toute prête. Si nous l'observons, il n'est pas seul. On m'a reproché d'aimer à lire les rapports de la police de Rome ; j'y découvre sans cesse des sujets de surprise ; amis ou suspects, inconnus ou familiers, ces gens m'étonnent ; leurs folies servent d'excuses aux miennes. Je ne me lasse pas de comparer l'homme habillé à l'homme nu. Mais ces rapports si naïvement circonstanciés s'ajoutent à la pile de mes dossiers sans m'aider le moins du monde à rendre le verdict final. Que ce magistrat d'apparence

intègre ait commis un crime ne me permet nullement de le mieux connaître. Je suis désormais en présence de deux phénomènes au lieu d'un, l'apparence du magistrat, et son crime.

Quant à l'observation de moi-même, je m'y oblige, ne fût-ce que pour entrer en composition avec cet individu auprès de qui je serai jusqu'au bout forcé de vivre, mais une familiarité de près de soixante ans comporte encore bien des chances d'erreur. Au plus profond, ma connaissance de moi-même est obscure, intérieure, informulée, secrète comme une complicité. Au plus impersonnel, elle est aussi glacée que les théories que je puis élaborer sur les nombres : j'emploie ce que j'ai d'intelligence à voir de loin et de plus haut ma vie, qui devient alors la vie d'un autre. Mais ces deux procédés de connaissance sont difficiles, et demandent, l'un une descente en soi, l'autre, une sortie hors de soi-même. Par inertie, je tends comme tout le monde à leur substituer des moyens de pure routine, une idée de ma vie partiellement modifiée par l'image que le public s'en forme, des jugements tout faits, c'est-à-dire mal faits, comme un patron préparé auquel un tailleur maladroit adapte laborieusement l'étoffe qui est à nous. Équipement de valeur inégale ; outils plus ou moins émoussés ; mais je n'en ai pas d'autres : c'est avec eux que je me façonne tant bien que mal une idée de ma destinée d'homme.

Quand je considère ma vie, je suis épouvanté de la trouver informe. L'existence des héros, celle qu'on nous raconte, est simple ; elle va droit au but comme une flèche. Et la plupart des hommes aiment à se résumer leur vie dans une formule, parfois dans une vanterie ou dans une plainte, presque toujours dans une récrimination ; leur mémoire leur fabrique complaisamment une existence explicable et claire. Ma vie a des contours moins fermes. Comme il arrive souvent, c'est ce que je n'ai pas été, peut-être, qui la définit avec le plus de justesse : bon soldat, mais point grand homme de guerre, amateur d'art, mais point cet artiste que Néron crut être à sa mort, capable de crimes, mais point chargé de crimes. Il m'arrive de penser que les grands hommes se caractérisent justement par leur position extrême, où leur héroïsme est de se tenir toute la vie. Ils sont nos pôles, ou nos antipodes. J'ai occupé toutes les positions extrêmes tour à tour, mais je ne m'y suis pas tenu ; la vie m'en a toujours fait glisser. Et cependant, je ne puis pas non plus, comme un laboureur ou un portefaix vertueux, me vanter d'une existence située au centre.

Le paysage de mes jours semble se composer, comme les régions de montagnes, de matériaux divers entassés pêle-mêle. J'y rencontre ma nature, déjà composite, formée en parties égales d'instinct et de culture. Çà et là, affleurent les granits de l'inévitable ; partout, les éboulements du hasard. Je m'efforce de reparcourir ma vie pour y trouver un plan, y suivre une veine de plomb ou d'or, ou l'écoulement d'une rivière souterraine, mais ce plan tout factice n'est qu'un trompe-l'œil du souvenir. De temps en temps, dans une rencontre, un présage, une suite définie d'événements, je crois reconnaître une fatalité : mais trop de routes ne mènent nulle part, trop de sommes ne s'additionnent pas. Je perçois bien

dans cette diversité, dans ce désordre, la présence d'une personne, mais sa forme semble presque toujours tracée par la pression des circonstances ; ses traits se brouillent comme une image reflétée sur l'eau. Je ne suis pas de ceux qui disent que leurs actions ne leur ressemblent pas. Il faut bien qu'elles le fassent, puisqu'elles sont ma seule mesure, et le seul moyen de me dessiner dans la mémoire des hommes, ou même dans la mienne propre ; puisque c'est peut-être l'impossibilité de continuer à s'exprimer et à se modifier par l'action qui constitue la différence entre l'état de mort et celui de vivant. Mais il y a entre moi et ces actes qui me constituent un hiatus indéfinissable. Et la preuve, c'est que j'éprouve sans cesse le besoin de les peser, de les expliquer, d'en rendre raison à moi-même. Certains travaux qui durèrent peu peuvent être négligés comme passagers ; mais des occupations qui s'étendirent sur toute la vie ne signifient pas davantage. Par exemple, il me semble à peine essentiel, au moment où j'écris ceci, d'avoir été empereur.

Les trois quarts de ma vie échappent d'ailleurs à cette définition par les actes : la masse de mes velléités, de mes désirs, de mes projets même, demeure aussi fuyante et aussi nébuleuse qu'un fantôme. Le reste, la partie palpable, plus ou moins authentifiée par les faits, est à peine plus distincte, et la séquence des événements aussi confuse que celle des songes. J'ai ma chronologie bien à moi, impossible à accorder avec celle qui se base sur la fondation de Rome, ou avec l'ère des Olympiades. Quinze ans aux armées ont duré moins qu'un matin d'Athènes ; il y a des gens que j'ai fréquentés toute ma vie et que je ne reconnaîtrai pas aux Enfers. Les plans de l'espace se chevauchent aussi : l'Égypte et la vallée de Tempé sont toutes proches, et je ne suis pas toujours à Tibur quand j'y suis. Tantôt ma vie m'apparaît banale au point de ne pas valoir d'être, non seulement écrite, mais même un peu longuement contemplée, nullement plus importante, même à mes propres yeux, que celle du premier venu. Tantôt, elle me semble unique, et par-là même sans valeur, inutile, parce qu'impossible à réduire à l'expérience du commun des hommes. Rien ne m'explique : mes vices et mes vertus n'y suffisent absolument pas ; mon bonheur le fait davantage, mais par intervalles, sans continuité, et surtout sans acceptable cause. Mais l'esprit humain répugne à s'accepter des mains du hsard, à n'être que le produit passager de chances auxquelles aucun dieu ne préside, surtout pas lui-même. Une partie de chaque vie, et même de chaque vie fort peu digne de regard, se passe à rechercher les raisons d'être, les points de départ, les sources. C'est mon impuissance à les découvrir qui me fit parfois pencher vers les explications magiques, chercher dans les délires de l'occulte ce que le sens commun ne me donnait pas. Quand tous les calculs compliqués s'avèrent faux, quand les philosophes eux-mêmes n'ont plus rien à nous dire, il est excusable de de tourner vers le babillage fortuit des oiseaux, ou vers le lointain contrepoids des astres.

MARGUERITE YOURCENAR.

(A suivre.)

LE BOUC ÉMISSAIRE

(Fin) (1)

CHAPITRE IV

Ce matin-là, Duncan prit son petit déjeuner au lit. La bourrasque d'équinoxe faisait rage ; on téléphona aux couvreurs, mais il était absolument impossible qu'ils se missent au travail avant que le temps se rétablît. Le lit de Duncan, muni d'un matelas sec, fut installé dans la chambre de son oncle.

Duncan se leva pour déjeuner ; il ne semblait pas se ressentir de son aventure, mais Gérald crut remarquer qu'il avait un air lointain et préoccupé.

Pendant un jour ou deux cette expression persista, et ensuite, à intervalles irréguliers, il arriva à Gérald de la remarquer de nouveau. Duncan semblait être obsédé par quelque honte secrète. Par moments Gérald avait l'impression qu'il écoutait quelque chose, un son imperceptible aux oreilles normales, comme le cri de la chauve-souris.

En fait Duncan avait été très secoué par son aventure et par l'excitation nerveuse qui l'avait accompagnée ; mais comme il ne se plaignait de rien, Gérald ne poussa pas plus loin les questions. Il n'en restait pas moins soucieux ; peut-être aurait-il réellement dû faire examiner Duncan par un médecin,... mais il ne pouvait pas être bien malade, il avait bon appétit et dormait bien. L'analyse psychologique, soit de lui-même, soit des autres, n'était pas le fort de Gérald, il préférait attendre qu'il se passât quelque chose de positif : à ce moment-là, il saurait comment réagir.

Au bout d'une semaine, Duncan avait l'air à peu près rétabli ; comme le temps tournait au beau, il alla faire une promenade à cheval avec Sims. Il éprouvait, plus vivement que

(1) Voir *La Table Ronde*, nos 41 et 42.

jamais, cette impression qui l'avait hanté les semaines précédentes, il attendait quelque chose, il ne savait quoi, mais à coup sûr un événement désagréable. Il était probable que cela expliquait en partie son air d'écouter quelque chose, qu'avait remarqué son oncle ; et effectivement il était tourmenté plus que jamais par ces rumeurs qu'il avait commencé d'entendre le jour de son arrivée à Priorsholt ; c'était comme un chant fredonné, ou un roulement de tambour dans le lointain, ou encore le susurrement aigu du vent dans les fils de télégraphe.

L'impression d'attente était rendue plus vive par le fait qu'il couchait dans la chambre de son oncle. L'étroite intimité physique qu'il avait avec Gérald lui pesait et l'agitait en même temps ; le soir il lui fallait absolument rester éveillé jusqu'à ce que son oncle se mît au lit, faire semblant de dormir, et l'observer entre ses cils pendant qu'il se déshabillait. Ce n'était qu'à partir du moment où Gérald était couché et éteignait la lumière, qu'il sentait qu'il pouvait à son tour s'endormir sans danger.

Un jour sur deux à peu près, il montait à cheval avec Sims ou le valet d'écurie. Les autres jours il se promenait dans les bois environnants, comme auparavant, à la recherche de plantes — il essaya même de retrouver le bois de hêtres où il avait découvert les ellébores, mais ce fut en vain ; on eût dit que l'endroit se dérobait à ses recherches. Le bouquet d'ellébores qu'il avait cueilli se fanait dans un vase, sur l'appui de la fenêtre, tel un reproche ; le souvenir de cette soirée était devenu aussi vague qu'un rêve, mais il se sentait honteux de ce qui paraissait, avec du recul, une espèce de lâcheté.

Vers la fin d'avril, le temps devint plus doux. Les premières clochettes des jacinthes apparurent sous les arbres de la forêt, premières vagues de la marée bleue qu'elles annonçaient. Des orchis pourpres les dominaient, raides comme des Romains parmi les souples Sabines. Dans les chaudes après-midi, le coucou répétait son appel insistant. Duncan parcourait les bois sans penser à rien, à demi endormi ; le sentiment d'être en suspens ne le quittait pas, au contraire, et la rumeur qui le poursuivait ne faisait que l'aviver ; mais il s'y était habitué et ne s'en souciait presque plus.

Un après-midi, il monta au champ de Californie ; c'était la première fois qu'il y retournait depuis la nuit où il s'était perdu. Quand il atteignit la barrière, il s'aperçut, avec un sursaut d'étonnement, que les pierres étaient environnées de silhouettes humaines, habillées de blanc. Un moment plus tard, il comprit que ce n'étaient que des soldats en short

et maillot blanc, qui s'entraînaient dans la campagne ; ils s'étaient arrêtés pour souffler un instant, certainement sans permission, et bien vite ils se remirent à courir, descendant vers le vallon inondé.

Près de la barrière, un nouvel essaim de vermine se déployait : et à côté, sur le sol, il y avait un poulet mort, d'une blessure à la gorge. Duncan raconta la chose à son oncle le soir : plusieurs volailles avaient disparu, au cours des semaines précédentes. « Encore ces maudits renards » Telle fut l'explication de Gérald.

Quelquefois Duncan rapportait à la maison des spécimens botaniques, qu'il mettait dans des pots de confiture sur le rebord de la fenêtre. Bien que Gérald n'eût donné aucune marque de désapprobation, Duncan avait un léger sentiment de culpabilité toutes les fois qu'il herborisait, à la pensée que son oncle devait considérer cette activité comme indigne d'un homme. Sur ce point il n'était pas éloigné de la vérité, excepté que Gérald eût été bien en peine d'analyser sa propre opinion sur ce cas, et de toute façon n'avait pas de préjugé contre la botanique.

Le toit fut réparé, et Duncan réintégra sa chambre ; mais la cohabitation nocturne avec Gérald avait fait naître en lui le sentiment, aussi peu fondé que possible, que son oncle était constamment en train de le surveiller. Il y eut de petits faits banaux qui fortifièrent cette illusion : une nuit, il s'éveilla brusquement et vit Gérald dans sa chambre (il était venu, comme cela pouvait se trouver, pour fermer la fenêtre qui battait) ; une ou deux fois, aussi, son oncle l'avait suivi dans la salle de bains, sans trop de raisons ; une autre fois encore, comme il revenait d'un de ses vagabondages dans les bois, il avait aperçu, en sortant de la forêt, Gérald, debout sur le chemin, devant la maison, immobile, comme s'il l'attendait. Duncan avait à la main une poignée de fleurs — une herbe de saint Laurent, une ortie morte, de la sanicle des bois — et, se voyant surpris dans une activité qui avait fini par lui paraître un peu déshonorante, il fit un mouvement, comme pour cacher les fleurs derrière son dos. Gérald ne dit rien, mais il avait remarqué le geste, et senti ce que cela impliquait de duplicité. L'incident lui laissa une impression pénible.

Cette petite manie de la persécution amena Duncan, par esprit de contradiction, à commettre de petits actes de défi : il omettait de faire son lit le matin avant le petit déjeuner, règle à laquelle tenait son oncle ; ou bien il se servait d'un vase de nuit dans sa chambre, chose que Gérald avait interdite, par souci d'hygiène.

De même Duncan reprit peu à peu, sur une échelle réduite, les habitudes qui avaient amené son renvoi de l'école : il s'appropria diverses petites affaires de Gérald et les cacha sous une planche déclouée du parquet de sa chambre. C'étaient une ceinture de cuir, une paire de boutons de manchettes, un vieux cuir à repasser les rasoirs, hors d'usage, en somme des vols insignifiants ; Gérald, bien qu'il eût remarqué la disparition d'un ou deux objets et soupçonné Duncan, s'abstenait de l'accuser, un peu par paresse, un peu parce qu'il semblait bien improbable que Duncan prît des choses si peu utiles.

Cependant des objets continuaient à disparaître ; Gérald devint plus vigilant, ce qui confirma Duncan dans la conviction qu'il était espionné.

Enfin, un soir, Gérald perdit un paquet de cigarettes.

— Je les ai laissées dans ma chambre à midi, j'en suis certain, dit-il à Duncan qui était en train de lire près du feu, dans le salon. Je me rappelle que j'ai rempli mon étui. Je suppose que toi, tu ne les as pas vues? ajouta-t-il avec quelque vivacité.

— Non, pas du tout, répondit Duncan.

Un peu plus tard, Gérald monta prendre un bain. Comme il revenait dans sa chambre, une idée soudaine lui vint : il entra dans la chambre de Duncan, et perquisitionna. Les étagères, la table de chevet, le lit lui-même ne révélèrent rien ; il allait s'en tenir là, quand une planche déclouée craqua sous son pied. Il se pencha et la souleva. Toute la série des objets manquants était là, et sur le haut du tas, le paquet de cigarettes.

Une flamme de rage s'alluma en lui, avec un sentiment de triomphe, presque de jubilation. Il comprit que c'était précisément ce qu'il prévoyait. Il sortit de la cachette le ceinturon, le cuir à rasoir, les cigarettes. Quand il se releva, il aperçut Duncan, debout sur le pas de la porte ; sa figure blême était l'image même de la terreur.

Gérald se sentit bouillir de rage.

— C'est comme ça que tu recommences tes maudites manigances ! hurla-t-il. Il y a longtemps que je m'en doutais. Qu'est-ce qui te prend de me mentir comme ça?

Duncan recula d'un pas, fasciné par la figure de Gérald, rouge et décomposée par la colère. Comme il sortait de son bain, Gérald était nu, sauf une serviette autour des reins ; Duncan remarqua, avec l'acuité visuelle due au paroxysme de la terreur, que les deux mamelons se dressaient tout droit, comme les cornes à demi sorties d'un escargot, parmi les poils noirs clairsemés.

— Je suppose que tu auras du mal à nier que tu as pris ça, à présent? tonna Gérald, en brandissant le paquet de cigarettes. Et ça aussi. Il montra le ceinturon et le reste des objets. Je ne comprends pas pourquoi diable tu as pris ça, mais c'est purement et simplement du vol, et rien d'autre.

— Je ne voulais pas commença... Duncan d'une voix entrecoupée.

— Maintenant écoute-moi. Gérald flamboyait, avec un tremblement de tout le corps. Je ne veux pas d'excuses. Mais dis-moi pourquoi tu as pris ces affaires.

Duncan réfléchit, regardant avec des yeux vides le corps nu, la figure décomposée.

— Je ne sais pas, dit-il à la fin.

— Dis donc, mon garçon, est-ce que tu ne pourrais pas trouver autre chose? C'est toujours la même chanson, je ne sais pas, je ne sais pas. Eh bien, mon vieux, si toi tu ne sais pas, moi je le sais : c'est de la malhonnêteté pure et simple, tu voles pour le plaisir de voler.

Duncan avait reculé dans l'autre chambre, et Gérald le suivait, tenant toujours les objets volés. Il les posa sur la table, et s'aperçut que sa main tremblait. De nouveau il fut inondé par un flot de colère, d'indignation vertueuse. En même temps il éprouvait un profond soulagement qui allait de pair avec sa colère. Maintenant il savait comment s'y prendre. Les nerfs, les dépressions, c'était autre chose : il ne se sentait pas sur un terrain solide. Mais ceci était simplement une mauvaise action, bien délibérée, sans la moindre excuse.

Il se retourna vers Duncan.

— Tu sais ce que je t'ai dit quand tu es arrivé? dit-il. Je t'ai dit à plusieurs reprises que si tu faisais quelque chose comme ça, tu serais puni. Voilà, et je pensais ce que je disais, même si tu ne le croyais pas. Tu n'as pas tenu ta promesse, mais moi, j'ai l'intention de tenir la mienne.

Le visage de Duncan devint encore un peu plus pâle.

— Vous voulez dire... vous... vous allez...

Gérald émit un son inarticulé.

— Je vais te donner une fameuse raclée, explosa-t-il. Tu ne penses pas que tu l'as méritée?

Duncan restait sur le pas de la porte, comme frappé par la foudre.

— Tu ferais bien de te déshabiller et de te mettre au lit, dit Gérald, d'une voix plus calme. Je monterai plus tard pour m'occuper de toi.

Duncan restait immobile.

— Tu n'entends pas ce que je te dis? dit Gérald sèchement.

— Mais je ne voulais pas... commença Duncan.

Gérald fit un pas en avant, le saisit par les épaules, et le poussa violemment dans sa chambre.

— Je ne veux pas d'excuses, dit-il. Puis il ajouta, comme Duncan ne bougeait toujours pas : Allons, fais ce que je t'ai dit. Déshabille-toi, et au lit.

Le visage de Gérald avait une expression de brutalité que son neveu n'avait jamais vue auparavant. Duncan se laissa tomber, sans force, sur le lit : il sentait en lui des pulsations de terreur, rythmées et insistantes ; non pas tant la peur d'être battu, qu'une horreur indéfinissable, que lui inspirait le corps de Gérald dans sa nudité monumentale, aussi inhumaine que celle d'un gladiateur romain accablant son adversaire tombé.

— Je regrette... d'avoir pris ces choses, murmura Duncan de façon à peine compréhensible.

— Ça ne t'avancera à rien de faire le chien couchant, dit Gérald sèchement. Fais comme je t'ai dit. Mets-toi sur ton lit.

Il leva le bras, et Duncan courba la tête, pensant que son oncle allait le frapper. Maladroitement, il se mit à ôter ses habits. Son cœur battait comme une machine, avec une violence accrue.

— Dépêche-toi, dit Gérald, avec impatience.

Duncan enleva sa chemise et sentit sa terreur déborder, dans une contraction déchirante qui semblait au delà du plaisir et de la douleur : c'était comme de tomber en rêve du haut d'une falaise. Une fois déjà il avait connu cette même sensation de couler à pic : c'était le soir de la tempête, quand il s'était perdu dans les bois. Il était perdu encore une fois, maintenant ; perdu dans une forêt plus noire et plus profonde, perdu et seul, loin de tout secours.

A la fin Gérald s'en alla, marchant à grands pas ; il ferma la porte derrière lui. Il se sentit soudain excessivement fatigué, il avait froid ; la soirée était fraîche, et la chambre sans chauffage.

Il s'habilla rapidement et descendit.

Arrivé dans le salon, il prit une bonne dose de whisky, pour se remonter. Puis il alla dans un hangar, pour choisir un bâton, dans une pile de tuteurs à framboisiers. Quand il rentra dans la maison, il se versa encore un verre. Il se sentait comme vidé de ses forces, et toute volonté s'écoulait de lui. Il fit un effort pour rassembler son énergie et monta.

Il traversa sa chambre, ouvrit la porte d'un coup violent

et marcha vers le lit à grands pas. La nuit tombait, et dans la demi-obscurité, il distingua vaguement sur l'oreiller la figure de Duncan, tournée de travers, dans une position anormale. En regardant de plus près, Gérald fut confondu de voir que ses mains étaient enfermées dans la vieille paire de menottes.

— Par exemple ! pourquoi diable as-tu mis ça? demanda Gérald. Il laissa tomber le bâton, et se pencha en avant pour libérer les mains entravées. Comme il les saisissait, Duncan se mit à se débattre violemment, sans un son : exactement comme Gérald avait vu, souvent, se débattre de petits animaux pris au piège. Avec peine, Gérald fit jouer les menottes, et Duncan se recula violemment contre le mur.

— Laissez-moi tranquille, cria-t-il d'une voix aiguë. Laissez-moi — car Gérald le tenait de nouveau, pour essayer de maîtriser ses mouvements désordonnés.

— Ça va bien, dit Gérald calmement. Je ne vais pas te faire de mal. Qu'est-ce qui t'a pris de t'attacher comme ça?

De nouveau Duncan essaya de se libérer, mais Gérald passa sa main autour des épaules étroites, immobilisa ses bras et les tint fermement.

— Ça va bien, répéta-t-il doucement. Pourquoi as-tu une telle peur? Il faut que tu apprennes à supporter d'être puni, tu sais. Il ne faut pas caner. Être un capon, c'est presque aussi mal que d'être malhonnête.

Gérald se tut, sentant que ses paroles tombaient à côté. Il aurait pu aussi bien s'adresser à un animal blessé. Il desserra son étreinte, et immédiatement sentit le corps tendu céder. Presque aussitôt Duncan se mit à sangloter.

Soulagé, Gérald le prit doucement dans ses bras. La crise de violence lui avait fait peur ; pendant, un moment, il avait pensé que Duncan avait réellement une espèce de maladie mentale.

— Pourquoi as-tu si peur? demanda-t-il, encore.

Les yeux de Duncan se levèrent vers lui, vagues et troubles, dans la lumière pâle.

— Je croyais... quand vous êtes entré... je croyais... Pendant un moment ses sanglots l'empêchèrent de finir sa phrase. Enfin il dit d'une voix absolument neutre : Je croyais que vous alliez me tuer.

Gérald, de saisissement, laissa retomber ses deux bras.

— Qu'est-ce que tu dis?

Les mots incroyables furent répétés, de la même voix terne. Gérald était atterré : une fois mis face à face avec l'anormal, tout son moi conventionnel s'écroulait, il se sentait épouvanté et impuissant, comme s'il était lui aussi

un enfant. Il rassembla son énergie : Duncan était malade, c'était évident.

— Quelle sottise, s'écria Gérald. Tu ne sais pas ce que tu dis.

Duncan le regarda, ses paupières battaient, encore humides de larmes, mais il ne pleurait plus maintenant.

— Je croyais que vous veniez pour ça, dit-il.

— Écoute, tu es grotesque. Gérald le serra plus fort. J'étais décidé à te punir parce que tu avais désobéi. Tu t'es conduit malhonnêtement, et de plus tu as manqué à la promesse que tu m'avais faite. Enfin tu m'as menti. Tu as déjà été battu à l'école : tu sais parfaitement que personne n'aime faire cela. Personne n'a envie de te rendre malheureux ; seulement tu as besoin d'une leçon.

Duncan réfléchit à ces paroles. Puis il parla, du même ton inexpressif.

— Personne ne m'avait jamais détesté comme vous.

Gérald eut l'impression qu'il se faisait un tremblement violent dans sa tête : toute son échelle des valeurs était sens dessus dessous, et pendant un instant il se sentit vaciller sur le bord d'un précipice. Béant de stupéfaction, il regardait Duncan d'un air incrédule.

— Mais, espèce de petit idiot... tu sais parfaitement combien j'ai d'affection pour toi. Au moins je pensais que tu le savais. Même je croyais... que tu m'aimais bien. Te détester, vraiment ! Eh bien, j'ai plus d'affection pour toi que pour personne au monde, si tu veux le savoir.

Duncan avait l'air assoupi, et très las de toute la discussion.

— C'est la même chose, murmura-t-il, d'une voix ensommeillée.

Gérald pensa qu'il avait mal entendu ; ces mots ne semblaient avoir aucun sens.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Rien.

Duncan avait presque oublié ce qu'il venait de dire. Cependant le sens de ses paroles restait en lui : l'impression que rien n'avait d'importance, que tout, en fin de compte, revenait au même, l'amour, la haine, et tout le reste. Les mots séparés n'avaient plus de sens, ils s'anéantissaient dans un commun abîme. Il était très fatigué, et avait envie que Gérald ne s'occupât plus de tout cela, le laissât tranquille.

Gérald lui mit doucement la tête sur l'oreiller, et se leva. Il ramassa le bâton, qui était par terre quand il était entré, et, d'un coup sec, le cassa en deux sur son genou.

— Maintenant pense à autre chose et essaie de dormir

dit-il. Je t'enverrai Sims avec quelque chose à manger un peu plus tard.

— Est-ce que vous n'allez pas... commença Duncan, d'un air d'interrogation.

Gérald se retourna vers lui.

— Tu as l'air de t'être suffisamment puni pour le moment, dit-il. Je ne sais pas si tu as eu simplement la frousse, ou quoi. En tout cas, nous parlerons de ça, demain.

Gérald s'en alla et descendit. Il avait été profondément secoué par toute l'affaire ; des idées de navires en dérive, de frontières mouvantes, traînaient dans sa tête avec des échos alarmants. Dépression nerveuse, anormalité, maladies mentales — ces mots retentissaient dans son cerveau, ils n'avaient aucun sens pour lui et n'expliquaient rien. Jusqu'à ce moment, il avait ignoré les singularités de Duncan, préférant attendre « qu'il se passât quelque chose ». Maintenant il s'était passé quelque chose, assurément, mais il était dans le noir autant qu'avant, davantage même en réalité. Qu'est-ce que Duncan avait dit? « Ça revient au même », non, « C'est la même chose ». Cela ne voulait rien dire. Et cette idée qu'on voulait le tuer... Et bon sang, qu'est-ce qui pouvait l'avoir pris de mettre ces menottes? Il était temps, certainement, qu'il vît un médecin.

Accablé, il se rendit dans la salle à manger. Rien ne valait la peine de rien. Il se versa à boire. Autrefois il avait toujours bu régulièrement, mais avec une stricte modération ; il se rendait compte qu'il était maintenant sur le chemin de l'ivrognerie. Mais cela ne semblait pas particulièrement important.

Au dehors, le soir d'avril était plein de chants d'oiseaux. Sur la pelouse qu'on n'entretenait pas, il y avait des quarantaines, comme de petits drapeaux à demi déroulés ; elles célébraient sans grand enthousiasme le frileux printemps anglais. Gérald se versa un autre whisky, pur cette fois-ci, et l'avala aussi vite qu'une drogue amère. Puis il s'assit près de la cheminée, regardant sans le voir le crépuscule qui s'assombrissait.

CHAPITRE V

Avec un singulier fatalisme, Gérald laissa tomber, ou peu s'en fallut, la question de la punition de Duncan. Le lendemain eut lieu une conversation entre l'oncle et le neveu ;

mais ce fut une formalité dénuée de sens, qui les embarrassa tous les deux excessivement. Duncan eut à faire une heure de travail en plus pendant une semaine ; et Gérald lui arracha une nouvelle promesse de ne plus rien faire de malhonnête.

Il s'établit entre eux des rapports particulièrement artificiels. Par un accord tacite, ils s'évitaient l'un l'autre autant qu'ils pouvaient. Duncan était poli et se conduisait correctement ; Gérald faisait de son mieux pour être naturel. Il parlait à Duncan avec une bonne humeur parfaite si jamais il le rencontrait, mais bientôt il restait silencieux, et, sous le premier prétexte venu, il se dépêchait de s'en aller. Quand il voyait son neveu se comporter extérieurement de façon tout à fait normale, il se mettait à espérer que les choses étaient en train de s'arranger ; mais au fond de lui-même il restait sceptique, l'extraordinaire conduite de Duncan l'avait convaincu qu'il y avait quelque chose d'anormal en lui.

Quant à Duncan, cette soirée resta dans son esprit comme le souvenir d'une maladie récente, dont il se serait rétabli, mais qui l'aurait privé d'un organe ou d'une glande d'importance vitale : une partie de son cerveau avait cessé de fonctionner. De même, qu'un amputé, longtemps après l'opération, essaye de se servir du membre, oubliant qu'il lui manque, de même Duncan, en face de certaines expériences mentales, restait court, et se rendait compte de son inaptitude totale. Les événements de ce soir-là avaient été oubliés rapidement ; ou plutôt, non pas oubliés, mais isolés dans un repli éloigné de son cerveau, à la façon d'un foyer d'infection enkysté dans les tissus, et restant, au moins provisoirement, inoffensif pour le reste du corps.

★

Mai succéda à avril, et ce furent les premières journées chaudes. Gérald avait plus de travail à la ferme, et moins de temps à consacrer à son neveu ; et Duncan s'aperçut qu'il avait beaucoup de liberté pour s'occuper comme bon lui semblait. Il prit l'habitude de seller le poney et de le monter tout seul ; peut-être Gérald n'en savait-il rien, en tout cas il ne fit pas d'objection.

Le matin, de même, quand il était censé travailler, Duncan prit l'habitude de se glisser dehors sans être vu, pour aller se cacher dans la forêt. Une ou deux fois Gérald avait dû remarquer qu'il faisait l'école buissonnière, mais il ne fit pas d'observations. Pour tout ce qui concernait Duncan, il était devenu singulièrement défaitiste.

Après le dîner, quand la soirée était tiède, Gérald poussait son fauteuil devant la fenêtre, le whisky et le siphon posés

sur une table à côté de lui. Généralement Duncan s'arrangeait pour se couler dehors après le repas, car il trouvait la compagnie de son oncle un peu embarrassante, à présent — sentiment que semblait partager Gérald.

Un soir, cependant, juste au moment où Duncan sortait, Gérald le rappela.

— Où cours-tu si vite? Tu es incapable de rester assis plus d'une minute. Tu ne pourrais pas rester un peu tranquille, pour changer, prendre un livre, par exemple?

Sans répondre, Duncan prit un vieux volume de l'*Illustrated London News*, et s'assit sur la banquette dans l'embrasure de la fenêtre. L'apostrophe de Gérald était due uniquement à un accès de mauvaise humeur passagère ; à peine avait-il parlé qu'il regrettait de l'avoir fait. La présence de Duncan, obéissant extérieurement, mais au tréfonds de lui-même rebelle, était gênante.

De son siège il observait étroitement son neveu ; au bout de quelques minutes il le vit lever la tête, et tendre l'oreille, comme s'il entendait un son lointain.

Irrité, un peu troublé, Gérald étendit la jambe et toucha Duncan du bout du pied pour attirer son attention.

— Qu'est-ce qu'il y a? Tu entends quelque chose? demanda-t-il.

Duncan fit oui de la tête.

— Ça ressemblait à un cor, ou à ce genre-là.

— Une charrette, probablement.

— Non, c'était une espèce de musique.

— Oh, alors, c'est un clairon. Il y a des troupes qui campent, quelque part, de l'autre côté de la forêt. Je ne sais pas où exactement.

— Mais ce n'est pas seulement ça — quelquefois c'est comme une espèce de chant. Duncan parlait avec nervosité, en détournant la tête.

— Eh bien, les soldats chantent, tu sais, ça arrive très souvent.

— Oui, mais il n'y avait pas de soldats — pas quand je l'ai entendu pour la première fois.

— Quand était-ce?

— Quand je suis venu pour la première fois, aux dernières... je veux dire, au moment de Noël.

Gérald se raidit dans sa chaise. Encore une fois, il était face à face avec l'anormal, et cette rencontre le trouvait sans force. Dans le demi-jour ses yeux rencontrèrent ceux de Duncan, et il y eut un singulier échange de regards. C'était comme si leurs âmes, pour un instant désincarnées, s'étaient soudain rencontrées face à face, nues et honteuses, au cours

de leur marche commune vers un secret avilissement. Cela ne dura qu'une seconde : presque instantanément, tout redevint normal, Gérald rit.

— Tu l'as rêvé, dit-il.

— Peut-être, acquiesça Duncan, d'un ton de quelqu'un qui souhaiterait de croire une chose contraire à l'évidence et à la raison.

Gérald lui versa un demi-verre de porto.

— Bois ça, mon enfant, et ne rêve plus, dit-il.

Ils ne firent plus aucune allusion aux « bruits » étranges. Mais le lendemain Gérald prit rendez-vous avec un médecin de Glamber.

★

Comme Gérald l'espérait et le supposait, le verdict du médecin fut entièrement satisfaisant. Gérald avait causé avec lui avant qu'il voie Duncan : il lui avait parlé de sa nervosité, et avait donné une version, très adoucie, de son renvoi de l'école ; il omit de raconter ses faux pas plus récents et leurs singulières conséquences.

Il n'y avait pas de trouble organique, dit le médecin à Gérald, après l'examen. Le garçon était très émotif, un peu nerveux — il y avait une ancienne histoire de méningite qui expliquait parfaitement tout cela — et probablement grandissait-il trop vite. Bonne nourriture, exercice, grand air, c'est tout ce qu'il y avait à conseiller pour le moment. Un fortifiant fut prescrit. Le docteur ajouta, en réponse à une question de Gérald, qu'un demi-verre de porto après le dîner ne lui ferait aucun mal...

Le soulagement de Gérald fut immense. Il avait fait ce qu'il fallait, et maintenant il avait sa récompense, la paix de la conscience.

Si un certain malaise subsistait, il le surmonterait aisément : l'homme qui vient de se confesser, et qui a reçu l'absolution, se sent la conscience légère.

Débarrasé, au moins en partie, de la question de son neveu, Gérald avait toujours à faire face à la faillite, lente mais certaine, de la ferme. Il vendit quelques parcelles pour pouvoir faire une ou deux améliorations immédiates ; mais probablement, pensait-il, cela serait quand même une perte sèche. Il demanda des conseils à des voisins dans un nouvel esprit d'humilité ; mais il avait été dans le passé trop arrogant, trop « aristocrate » aussi, pour que son changement d'attitude lui attirât beaucoup de sympathie.

★

Un soir, Duncan s'échappa après le dîner et prit le chemin de la forêt. Il y avait de la lune, et le chemin apparaissait distinctement ; la nuit de mai était tiède, et caressait délicieusement ses bras nus et son cou. Arrivé dans la forêt, il s'arrêta, dressant l'oreille, il entendit un bruit de chants, lointain, venu du haut de la colline. Il était si habitué aux rumeurs qui l'obsédaient constamment qu'il resta immobile comme une souche pendant plusieurs minutes, doutant de la réalité de ce qu'il entendait. Mais cette fois-là, au moins, les sons étaient parfaitement réels.

Il avait un peu peur, et presque envie de retourner en arrière ; néanmoins il continua à suivre lentement le chemin de la forêt. Comme il s'approchait de la barrière qui ouvrait sur le champ, il aperçut une petite lumière, puis plusieurs autres, qui apparaissaient entre les arbres. Il eut tôt fait d'atteindre le bout du chemin, et resta là, cloué sur place : il était submergé par une émotion intense, terrible. Ses genoux tremblaient, il se cramponna à la barrière pour se soutenir. En même temps il éprouvait le sentiment d'une sorte de fatalité, c'était comme si quelque antique prophétie s'était réalisée.

Du côté de la lisière de la forêt, des lumières brillaient entre les arbres, et on distinguait des formes humaines qui allaient et venaient entre les lumières. Quelque part, un chant s'éleva. Duncan se pencha par-dessus la barrière, tous ses sens sur le qui-vive, vers les silhouettes et les lumières. Il se sentait gonflé d'une immense reconnaissance, car en lui quelque chose qui était tendu jusqu'à l'intolérable venait de se relâcher.

Sa longue période d'attente était récompensée ; enfin le champ était habité, enfin les pierres n'étaient plus solitaires.

★

Quand Duncan revint à la maison, très tard, il trouva Gérald qui l'attendait. L'expression de son visage frappa son oncle : c'était celle d'une émotion contenue, mais triomphante.

— Qu'est-ce qu'il y a? Où as-tu été tout ce temps? demanda-t-il.

Duncan prit un air évasif.

— Allons, dis-le moi. Ce n'est pas un secret, n'est-ce pas? insista Gérald.

— Je suis monté au champ du dolmen, murmura Duncan à regret.

— Ah, il y a des troupes qui campent là-bas, n'est-ce pas? J'y suis passé aujourd'hui, j'ai vu les tentes.

Duncan se détourna, d'un air bizarre, sournois, et monta dans sa chambre.

★

Le lendemain Gérald devait aller en auto à l'autre bout du comté, pour affaires, et ne comptait rentrer que très tard. Duncan dîna seul, et ensuite, possédé par une étrange émotion, il prit le chemin de la forêt.

La soirée était sombre, la pluie menaçante ; le ciel était couvert de nuages gris, et un petit vent froid soufflait par intervalles entre les noisetiers. Dans la lumière grise et uniforme, le jeune feuillage brillant semblait répandre une lueur verte ; entre les arbres, le sol paraissait plus sombre, à cause des jacinthes qui étendaient à perte de vue leur brume gris-bleu qui ressemblait à de l'eau. Un coucou lançait son appel insistant, alors que les autres oiseaux se taisaient depuis longtemps.

Lorsque Duncan parvint au champ, il lui sembla tout d'abord que ses occupants étaient partis ; bientôt, cependant, il distingua, entre les arbres, les tentes camouflées et les silhouettes kaki qui circulaient. On entendit un clairon qui sonnait la retraite ; il perçait la forêt de ses notes hautes et claires, avec une nostalgie érotique.

Duncan se glissa le long du bois jusqu'aux trois tumulus couverts de lierre. De là, il était à portée de voix des tentes les plus proches, et pouvait apercevoir, dans le crépuscule, deux soldats assis sur des caisses retournées, en train d'astiquer leurs boutons de tunique. Leurs voix lui arrivaient confusément, il ne comprenait presque rien de ce qu'ils disaient, mais il fut un peu scandalisé d'entendre revenir indéfiniment le même mot obscène. Cela lui rappela la « langue » qu'il avait inventée avec des camarades de son école préparatoire, dans laquelle chaque mot, chaque lettre, était suivi d'un monosyllabe qui ne voulait rien dire, mais produisait l'effet d'un jargon inintelligible aux non-initiés.

L'un des soldats se leva, et porta sa tunique dans la tente. Au bout de quelques instants il reparut, échangea un signe de connivence avec son camarade, et se dirigea vers la forêt, avec de fréquents coups d'œil en arrière. Il escalada la clôture et avança furtivement entre les tumulus. Il eut un petit sursaut d'étonnement en voyant Duncan, mais il se reprit et lui fit un signe de tête.

Duncan le regardait fixement, sans pouvoir dire un mot : il avait peine à le croire, mais le fait est qu'il venait de recon-

naître, dans le visage mal éclairé, ce soldat dont il avait fait la connaissance dans le train, plusieurs mois auparavant, quand il était venu pour la première fois à Priorsholt.

Duncan se rapprocha.

— Vous ne vous souvenez pas de moi? demanda-t-il.

L'homme étonné, regarda la figure pâle, couronnée de cheveux roux, qui l'implorait silencieusement, dans le crépuscule bleuâtre.

— Je ne peux pas dire que...

— Nous nous sommes rencontrés dans le train, expliqua Duncan rapidement. Aux dernières vac... je veux dire, juste avant Noël. Vous m'avez dit que vous alliez à Glamber et vous m'avez donné une cigarette. Vous vous appelez Jim Tylor.

— Eh bien, nom de D... ! s'écria le soldat. Pour sûr que je me rappelle. Vous aviez des ennuis, perdu votre mère, je crois. En ce moment je ne me rappelle pas votre nom...

— Duncan.

— C'est ça. Vous veniez habiter par ici, chez votre tante, c'est ça?

— Mon oncle, rectifia Duncan.

— Eh bien, si ça n'est pas marrant. C'est drôle que vous soyez arrivé comme ça ici. Une vraie coïncidence, pas?

Duncan trouva soudain difficile de continuer la conversation ; le soldat, lui aussi, restait silencieux. La nuit tombait ; des lumières apparaissaient dans le camp. Hésitants, immobiles dans le demi-jour, l'homme et l'enfant se regardaient. Duncan remarqua que les bras nus du soldat portaient de savants tatouages, et sur sa poitrine, qui apparaissait dans l'échancrure de la chemise ouverte, il y avait un dessin incompréhensible.

— Eh bien, ça me fait plaisir de vous avoir revu, dit le soldat gauchement.

— Ça me fait plaisir de vous revoir, dit Duncan comme un écho.

— Vous faisiez un tour, hein? dit l'autre d'un air gêné. Ce n'est pas une nuit fameuse pour se promener. J'ai idée qu'il va pleuvoir.

— Et vous, où est-ce que vous alliez? demanda Duncan avec anxiété.

Le soldat prit un air évasif.

— J'allais juste voir quelque chose que j'ai à faire, dit-il vaguement. Écoutez-, petit, ajouta-t-il d'un ton persuasif, il est l'heure de rentrer à la maison. Sans ça les gens se demanderont ce que vous êtes devenu.

— Je n'ai qu'à descendre par la forêt, c'est tout près,

expliqua Duncan. Avec une hardiesse inaccoutumée, il ajouta : Je ne peux pas venir avec vous?

Il était suspendu à la réponse comme si elle eût dû avoir des conséquences immenses. Brusquement, c'était une question de vie ou de mort que reprît cette brève amitié esquissée dans le train.

L'homme le regardait, incertain ; de toute évidence il aurait préféré lui voir faire place nette. Mais Duncan maintint ses positions.

— Je ne peux pas venir?

De nouveau l'autre hésitait.

— Écoutez, dit-il à la fin. Vous savez garder un secret?

— Oui, bien sûr, dit Duncan rapidement.

— Eh bien, alors, vous pouvez venir avec moi, mais vous n'aurez rien vu de ce que je fais, hein? Ni vu, ni connu — compris?

Tout frémissant, Duncan acquiesça brièvement. « Ce que je fais — l'homme baissa la voix — j'attrape des lapins. Ça me fera un peu de fric, quand je serai de nouveau péquenot. Ça n'est pas inutile, par les temps qui courent. Mais si on m'attrape à faire ça, je prendrai quelque chose.

— O. K., je ne dirai rien, répéta Duncan.

— Promis? Parole d'honneur?

— Parole d'honneur.

— Bon alors, très bien, petit. Où est-ce que vous habitez, par ici?

— En bas de la forêt, cela s'appelle Priorsholt.

— Comment, vous habitez la ferme, alors? Le soldat émit un sifflement. Eh bien, écoute, mon gars, pas un mot à personne, compris?

— Je vous ai donné ma parole d'honneur, lui rappela Duncan.

— O. K. petit. Je vois que tu es régulier. Seulement, il faut faire attention, tu comprends? A part lui, il se demandait si l'enfant pouvait être de quelque utilité, et il décida que ce n'était pas impossible. Je pense que tu connais bien le pays, alors, hein?

— Assez bien, admit Duncan.

— Bon, viens, alors.

Ils se glissèrent silencieusement le long d'un sentier étroit que Duncan n'avait jamais pris. Le cœur de l'enfant battait si fort qu'il lui semblait qu'on allait l'entendre. Le soldat avait des semelles de caoutchouc, et Duncan le suivait en mordant sa langue dans ses efforts pour marcher sans bruit.

Le sentier en croisa un autre ; ils devaient être assez près du bois de hêtres, pensa Duncan.

— Il y a des pièges juste ici, dit le soldat à voix basse. Nous y voilà. Non, il n'y a rien cette fois, c'est loupé. » Il remit en place le piège, adroitement dissimulé, à la lueur d'une lampe de poche camouflée avec un papier de couleur sombre. Tout en besognant, il expliquait le procédé à Duncan. « Je suppose que tu t'y connais dans tous ces trucs, puisque tu habites à la campagne », ajouta-t-il d'une voix flatteuse.

— Passons au suivant, dit-il, et ils continuèrent leur chemin. Ah, j'en ai un, ce coup-là, s'écria-t-il. Il n'est pas gros, mais ça vaut mieux que rien. Il saisit fermement le lapin, ramassa une grosse pierre et lui en donna un coup sur la tête. Puis il fourra le corps dans sa chemise, contre la peau.

— Qu'est-ce que vous en faites. Vous les mangez? demanda Duncan. Le soldat lui lança un regard perçant.

— Les peaux, répondit-il brièvement. Il y avait un type, là où j'étais avant, qui en donnait cinq francs chaque. Je n'en aurai pas autant par ici. Mais ce n'est pas embêtant comme boulot, même à part la galette.

Quand ils s'en retournèrent, ils avaient pris quatre lapins. Duncan accompagna son ami jusqu'aux tumulus, puis ils se séparèrent.

— Tu n'oublies pas, pas un mot à personne, rappela le soldat. Il hésita, se demandant s'il pourrait utiliser l'enfant. Cela pouvait se trouver, puisqu'il habitait la ferme. Tu reviendras? suggéra-t-il.

— Je crois bien, répondit Duncan. C'était ce qu'il avait espéré, sans trop y croire.

— O. K., alors. Demain soir. Même heure, même endroit. Au revoir, petit. Bien content de t'avoir revu.

Il s'en alla, et Duncan reprit le chemin de la maison, dans un état de violente agitation.

CHAPITRE VI

Au cours des semaines qui suivirent, le nouvel ami de Duncan prit possession de tout son cœur. Les soirs où Jim Tylor était de service ou parti en ville, Duncan errait misérablement, incapable de trouver une occupation. Les autres soirs, il se coulait dehors après le dîner, en sandales de gymnastique, courait au rendez-vous et accompagnait Jim dans ses expéditions de braconnage.

Avec l'habitude, il devint un auxiliaire précieux, et Jim l'encourageait, ayant d'autres vues sur lui. Au bout de quelques expéditions, il fit à Duncan une confidence ; il avait un bon débouché à la ville, non seulement pour les lapins, mais aussi pour tout, absolument tout, ce qu'il pouvait braconner.

Flatté par cette confiance, Duncan fit de son mieux pour se rendre utile. Sa promesse de garder le secret fut tenue rigoureusement. Gérald, s'il remarquait ses longues absences du soir, ne faisait pas d'observation, si ce n'est un grognement désapprobateur de temps à autre. En réalité il voyait bien les allures de conspirateur de Duncan, et aussi que depuis quelque temps il changeait physiquement, il avait la figure plus rude, et une mine insouciante. Il ne soignait pas ses ongles, et ses vêtements étaient souvent malpropres. Mais il avait l'air mieux portant, et cela suffisait à Gérald. Cela ne faisait aucun mal au gamin de galoper dehors un peu tard, pensait-il ; et c'était une opinion assez commode, en ce qui le concernait, car toutes ses énergies étaient absorbées par la ferme. Un jour qu'il était à Londres, il se donna la peine de prendre des renseignements sur les conditions d'émigration, et écrivit en même temps à un ancien ami qui faisait de la culture au Canada pour lui demander des conseils.

Pour Duncan, Jim Tylor était l'incarnation vivante de l'aventure. L'Ile secrète qu'il avait inventée semblait maintenant avoir presque perdu son identité, elle se fondait dans la réalité passionnante des expéditions de braconnage avec le soldat.

Il n'y avait pas un détail de la vie de Jim qui fût trop trivial pour intéresser son jeune ami. Duncan se mit à vivre, par l'imagination, de la vie des soldats ; à force d'écouter les propos de Jim, et d'observer du dehors la routine quotidienne, il en vint à connaître les moindres détails de la vie militaire. Regarder Jim nettoyer son fusil, l'écouter expliquer le maniement de l'arme, était un sujet d'intérêt passionné, et les moindres événements de son existence, les revues, les punitions, le sempiternel « briquage » du fourniment, étaient entourés d'une atmosphère hautement romanesque.

Jim se plaignait sans cesse de la nourriture de l'armée ; il semblait toujours affamé. Duncan ne mit pas longtemps à comprendre où il voulait en venir. Il se mit à l'œuvre, modestement, d'abord, en subtilisant des tartines de confitures et des biscuits de la salle à manger aux heures des repas. Encouragé par la reconnaissance de Jim, il prit de l'audace et fit un ou deux raids dans l'office. Le fin d'un jambonneau, du

saucisson, une boîte de langue furent remis à son famélique ami, dont les remerciements cordiaux furent pour Duncan la plus douce des récompenses.

Sims et sa femme de journée ne s'expliquaient pas ces disparitions ; il s'écoula néanmoins un certain temps avant que l'affaire vînt aux oreilles de Gérald. Quand ce dernier eut entendu les faits, il traita l'affaire de façon succincte et violente.

— Est-ce que c'est toi qui as fauché tout ça? demanda-t-il d'un ton coupant.

— Non. Duncan mentait hardiment, en le regardant dans les yeux.

— Bon, si je t'y prends, tu verras ce qui t'arrivera, rétorqua Gérald, qui n'était pas convaincu. Et méfie-toi, je ne laisserai pas passer ça une deuxième fois.

Un peu plus tard, quand Duncan fut sorti, Gérald perquisitionna dans sa chambre, mais sans résultat. Il ne pouvait pas faire grand-chose d'autre ; d'ailleurs il prenait de plus en plus l'habitude d'écarter la question de l'éducation de son neveu. Il était sûr que tôt ou tard il se produirait quelque chose qui remettrait tout en place. En attendant, il n'avait pas le temps de se mettre en souci pour des problèmes secondaires de cette sorte ; son travail ne lui laissait aucun répit.

★

Duncan en était venu à considérer son nouvel ami, entre autres choses, comme une sorte d'allié contre son oncle. Il savait bien qu'il existait, entre lui-même et Gérald, un état de guerre non déclarée, un conflit larvé, une affaire de diplomatie et de traités secrets, qui devait malgré tout éclater tôt ou tard à visage découvert.

Pour cette guerre, il avait en Jim un camarade, mais aussi un chef qu'il avait élu, auquel il avait juré fidélité. Les vols de nourriture étaient autant d'expéditions secrètes en territoire ennemi, de même d'ailleurs que le braconnage, car la forêt appartenait à Gérald.

Un soir Jim l'accueillit avec un air de ruse et de complicité.

— Écoute, petit, j'ai une idée. Tu es comme moi, tu aimes bien faire un peu de sport, hein?

Duncan fit oui de la tête.

— Et tu n'es pas spécialement fou de ton oncle, d'après ce que tu m'as dit, hein?

Duncan fit de nouveau signe que oui.

— Bon, eh bien, écoute : qu'est-ce qui nous empêche de prendre deux beaux poulets, par exemple?

Duncan parut dérouté.

— Vous voulez dire de ceux de la ferme?

— Exactement. C'est très facile, mais j'ai besoin que tu m'aides, tu comprends? Jim cligna de l'œil. Je sais bien que tu es un dur, toi.

Il était en train de jouer, très consciemment, avec les idées romanesques de Duncan, à qui plaisait le rôle de criminel achevé. Comme il parlait encore, il vit s'allumer dans les yeux de l'enfant une flamme d'enthousiasme.

— Parfait, dit Duncan, prêt à un nouvel assaut, encore plus audacieux, sur les défenses de l'ennemi.

Jim avait un plan tout prêt. Duncan ouvrirait une porte de côté, vers minuit ; il pourrait se glisser sans que personne en sache rien. Les volailles devraient être tuées tout de suite, sur les lieux. Duncan le guiderait jusqu'au poulailler ; Jim aurait un couteau bien aiguisé avec lui.

— Il vaut mieux leur couper la gorge, expliqua-t-il. Autrement cela fait trop de bruit.

Restait à trouver la nuit la plus favorable. Duncan se souvint que le lendemain était un samedi, son oncle passerait le week-end à Londres. Il n'y aurait pas grand danger, une fois Gérald hors de la maison ; Sims couchait au dernier étage, et personne de la ferme n'habitait assez près pour entendre.

— Tout va bien, alors : ce sera pour demain, dit Jim, finalement.

★

Duncan dormit peu, cette nuit-là, il passa des heures à se répéter ce qu'il aurait à faire. C'était très facile, mais le sentiment du danger faisait battre son cœur avec une violence douloureuse. C'était bien autre chose que les raids dans l'office, qui n'avaient été que de simples patrouilles en territoire ennemi. Maintenant c'est un acte de guerre qu'il allait commettre, ni plus ni moins.

Le lendemain, il n'était plus capable de maîtriser son agitation. Vers le soir il se sentait mortellement fatigué, mais sa tension nerveuse le tenait éveillé.

Tout se passa de façon à permettre l'exécution de leur plan. A minuit, Duncan vérifia que Sims était bien au lit, et qu'il n'y avait personne d'autre par les chemins. Puis il se glissa jusqu'à la porte de côté. Au même instant Jim émergeait de l'obscurité.

— Tout va bien, chuchota-t-il.

— Oui. Le poulailler est juste à côté.

Jim le suivit. Duncan ouvrit la porte, et le soldat dirigea

sa lampe camouflée sur les volailles endormies, les examinant d'un œil expert.

— Ceux-là feront l'affaire, marmonna-t-il. Tu es prêt? un à la fois alors. Numéro un, avancez ! Il saisit l'un des oiseaux, et sortit rapidement du poulailler. Duncan fut consterné par les piaulements aigus et les battements d'ailes du poulet : on eût dit que toute la ferme allait s'éveiller. Ce fut l'affaire d'un moment, d'ailleurs ; pendant que Duncan tenait la lampe, Jim fit une rapide incision, le poulet se débattit un instant, qui parut interminable. « O. K. Ça y est » dit Jim à la fin, et il retourna au poulailler. L'autre volaille fut bientôt dépêchée. Jim fourra sans cérémonie les volailles dans sa tunique de tenue de campagne. Il avait l'air bizarre, maussade, inamical, et fort pressé d'être loin. A la lumière de la lampe de poche, Duncan vit ses mains couvertes de sang. Il s'en allait sans même dire au revoir, quand Duncan rassembla son courage.

— Demain, on fait quelque chose? demanda-t-il très vite, navré du manque de chaleur de son ami.

— Demain? le soldat lui jeta un regard vague, impatient qu'il était de s'en aller.

— Oui, faut-il que je vienne?

— Ah, euh... viens vers neuf heures... là-bas, comme toujours. Il se retourna brusquement et disparut dans l'obscurité. Duncan revint au poulailler et répandit un peu de terre sur les traces de sang et les plumes au dehors de la porte. Le calme de la nuit sembla soudain troublé : on entendit le cri d'un faisan dans la forêt, puis un souffle de vent qui s'éleva brusquement, et était déjà retombé lorsque Duncan rentra dans la maison.

★

Le lendemain soir, Duncan vint au rendez-vous, mais Jim n'y était pas. Une heure ou plus, il attendit, puis s'en retourna misérablement à la maison, se demandant ce qu'il avait pu faire pour s'aliéner son ami.

C'était la mi-juin, le temps était chaud, mais se dérangeait ; le tonnerre rôdait à quelque distance et grondait à l'horizon, comme le son d'une bataille éloignée. Gérald était surmené et sombre, il prenait un ton de plus en plus cassant pour parler à son neveu. Il sortait presque tous les soirs allait, à Glamber ou à Cliff Haven, et achetait des boissons qu'il savait bien qu'il n'aurait pas dû s'offrir. Il était consumé par une agitation singulière. Les affaires ne s'amélioraient pas, et il avait toujours à résoudre le problème de Duncan : il aurait été grand temps que l'enfant allât en classe, et pourtant

Gérald continuait à écarter cette question. En attendant, la présence de son neveu l'irritait et le rendait plus nerveux que jamais. D'après quelques propos de Sims, il le soupçonnait de s'être lié avec des soldats du camp ; bien évidemment cela ne donnerait rien de bon. Il avait pris peu à peu, pensait Gérald, un air de dissimulation qui allait en s'accusant, et montrait une habileté remarquable pour disparaître dès que son oncle était à la maison.

L'homme qui soignait la volaille signala la disparition de deux poulets.

— Ce sont encore ces maudits renards, j'imagine, dit Gérald.

— Ça n'a pas l'air d'être les renards, répondit l'homme.

— Eh bien, de quoi est-ce que ça a l'air?

— C'est plutôt comme si quelqu'un était entré. Ça ne m'étonnerait pas que ce soit les soldats.

Agité, alourdi par une fatigue chronique, Gérald oublia vite l'incident. De toute façon les soldats s'en iraient bientôt : il l'avait entendu dire à l'un de leurs officiers. Ce soir-là il alla à Glamber et dîna au Grand Hôtel, où il rencontra d'anciennes connaissances de l'Armée.

— Il semble bien que nous aurons du grabuge avant l'automne, disaient-ils.

★

Quelques jours plus tard, Duncan rôdait sans beaucoup d'espoir autour des trois tumulus, du haut de la forêt, quand il rencontra Jim Tylor.

Le soldat lui dit bonjour avec quelque chose de plus amical que de coutume.

— Bonjour, petit. Il y longtemps que je t'ai pas vu. Qu'est-ce qu'il y a eu?

Duncan le regarda sans comprendre : un profond soulagement l'envahissait, et en même temps il était gêné de se rappeler l'air désagréable de Jim, lorsqu'il avait pris congé à leur dernière rencontre.

— Je... je croyais que peut-être vous ne teniez pas à me voir, murmura-t-il sans conviction.

— Je ne tenais pas à te voir? Comment, mais nous sommes copains, non? Il passa la main sur les cheveux de Duncan. Je suis toujours content de te voir, petit.

C'était un des jours les plus longs de l'année, mais il n'y avait pas de lune, le ciel était nuageux, et il faisait presque sombre sous les arbres. La forêt était chaude, étouffante, et pleine de moustiques ; par moments de brusques coups de vent secouaient les fourrés, puis ils retombaient tout d'un coup, laissant l'air plus immobile encore qu'auparavant.

— Eh bien, viens, alors, proposa Jim. Si nous allions jeter un coup d'œil aux pièges?

Ils prirent le sentier; l'obscurité plus épaisse se referma sur eux, et la chaleur devint presque intolérable. Duncan, qui suivait le soldat de tout près, percevait plus nettement qu'à l'ordinaire, l'odeur aigre, animale, de son corps. Ils examinèrent les pièges comme d'habitude, mais sans succès.

— Manque de pot, fut le commentaire de Jim, une fois qu'ils eurent visité une demi-douzaine de pièges vides. Ce sont ces sacrés gardes. Ils étaient dans une petite clairière; le soldat se planta sur un tronc d'arbre, et alluma une cigarette. Il en offrit une à Duncan qui l'accepta, et s'assit tout près de lui.

Ils fumèrent en silence. Duncan, qui fumait beaucoup moins par goût que pour le plaisir d'imiter son ami, finit très vite sa cigarette et l'éteignit. Il resta assis, observant la figure de Jim, toutes les fois qu'elle apparaissait, à la faible lueur rouge. La nuit était de plus en plus accablante; on croyait sentir, dans l'obscurité, les nuages épais appuyer sur la cime des arbres comme un couvre-pied. Duncan sentait la chaleur qui s'exhalait à ses côtés, du corps dru et solide; assis, dans le pesant silence, le soldat semblait s'envelopper dans la nuit comme d'un manteau, et ainsi vêtu de ténèbres, il était le cœur vivant, incarné, de la nuit chaude et du mystère.

Soudain il rompit le silence, d'un unique mot grossier, qui exprimait tout son dégoût.

— Je les em... tous, marmonna-t-il, en écrasant sa cigarette contre le tronc d'arbre.

— Qu'est-ce qu'il y a? murmura Duncan, plein de sympathie.

— Oh, rien, comme d'ordinaire. Simplement je suis raide comme un passe-lacet. Il s'arrêta. Je suis à sec cette semaine, ajouta-t-il distinctement.

— Vous voulez dire que vous avez besoin d'argent?

Jim rit.

— C'est bien à peu près ça. Je suppose que cela arrive à tout le monde, une fois qu'on en est là. Mais moi je ne veux pas claquer à l'armée, où il n'y a plus rien à fiche ». Il s'arrêta, soudain frappé par une idée. « Ce qu'il y a, c'est que je suis empoisonné cette semaine — je dois trente balles à un type, et il commence à s'impatienter. J'imagine...» Il s'arrêta court, puis, comme Duncan ne disait rien, il posa sa main sur le genou de l'enfant et le serra. « J'imagine que tu n'es pas spécialement en fonds en ce moment?

Ducan se tut un instant.

— Combien est-ce qu'il vous faut? demanda-t-il à la fin.

— Oh, bien... Jim parlait avec une indifférence étudiée. Si tu pouvais trouver un billet ou deux... Ça ne serait que pour tenir le coup. C'est mardi la paye, et je pourrai te les rendre à ce moment-là.

Duncan hésitait. Un billet ou deux! Il avait pensé que quatre ou cinq balles auraient fait l'affaire de Jim. De toute évidence son argent de poche serait d'un piètre secours.

— Qu'est-ce que tu en dis, hein? dit Jim d'un ton insinuant, et pressant encore le genou de l'enfant.

— Ça va, dit Duncan brusquement. Je vous apporterai ça demain, après-demain au plus tard. Ça ira?

— Eh bien, tu es rupin. La main de Jim resserra son étreinte. Dans l'obscurité, le soldat grimaça, amusé par l'innocence du gamin. C'était rudement commode de l'avoir, il n'y avait pas d'erreur.

★

Duncan le quitta, et redescendit vers la maison en réfléchissant. Il avait promis l'argent sans avoir la moindre idée de la façon dont il tiendrait sa promesse. Emprunter à son oncle était impossible : il aurait posé trop de questions. Sims, peut-être, lui prêterait une livre ou deux, mais il était fort vraisemblable que Sims, lui aussi, désirât savoir ce qu'il voulait faire de cet argent. Ce n'était pas comme s'il avait été réellement en mesure de le rendre : il n'avait pas d'illusions, au moins pas dans cet ordre d'idées, sur Jim Tylor. Mais il avait promis, et il tiendrait sa promesse.

Cette nuit-là, il resta longtemps éveillé dans la nuit étouffante. Une idée lui était venue, une idée toute simple, — mais combien audacieuse. Ce serait dangereux, et il faudrait beaucoup de soin pour la mettre à exécution; mais c'était le seul moyen de tenir sa promesse.

Le lendemain, il attendit l'occasion; mais elle ne se présenta pas. Le jour suivant, Gérald devait aller à Londres pour quarante-huit heures : il fallait que tout fût fait avant son départ.

Le matin de son départ, Gérald se leva très tôt. Quand Duncan l'entendit traverser le palier pour gagner la salle de bains, il sortit de son lit et se glissa dans la chambre de son oncle. La chance était pour lui : le portefeuille de Gérald était sur la table.

Rapidement, Duncan le prit et en examina le contenu. Il fut rassuré par la vue d'une grosse liasse de billets; il n'osa pas les compter, et se dit que certainement Gérald ne le ferait pas non plus, tout au moins pas avant de partir. Il

prit deux billets d'une livre, et replaça le portefeuille exactement comme il était. Dix minutes plus tard, quand Gérald frappa à grand bruit à sa porte, il fit semblant de se réveiller d'un sommeil profond.

*

Gérald partit en toute hâte pour attraper son train, après avoir expédié son petit déjeuner. Duncan le regarda partir avec un immense soulagement. Plus loin il serait, mieux cela valait. Il se pencha à la fenêtre de sa chambre, tira de sa poche une cigarette que Jim lui avait donnée, et l'alluma. C'était risqué, il le savait ; l'odeur pouvait traîner dans la chambre. Il souffla soigneusement sa fumée par la fenêtre. Une émotion aiguë, presque sensuelle, le possédait. La cigarette symbolisait son émancipation récente, qu'il devait à Jim. L'idée de donner l'argent à son ami le mettait dans une sorte d'ivresse, qui n'était pas troublée par le moindre sentiment de culpabilité : la personnalité du soldat lui imposait son propre code, tout ce qui était fait pour lui devenait automatiquement un acte moral.

Duncan passa la matinée à monter à cheval. C'était une journée chaude et orageuse ; le ciel était couvert, mais le soleil émergeait de temps à autre, flamboyait avec une férocité soudaine, et faisait fumer les bois humides comme un bain turc. Après le déjeuner, Duncan monta au camp, dans l'espoir que peut-être Jim ne serait pas de service. Il resta près des tumulus pendant un bon moment, et à la fin son attente fut récompensée ; il aperçut son ami qui émergeait de sa tente. Il lui fit signe discrètement.

Jim répondit par une grimace et un clin d'œil. Deux minutes après, il rejoignait Duncan, qui le poussa avec une hâte fébrile derrière les monticules, où ils n'étaient plus à portée de vue du camp.

— Voilà, dit-il ; et il tendit les deux billets.

— Je l'avais bien dit, tu es drôlement rupin, s'écria Jim. Il empocha l'argent fort rapidement, et mit son bras autour des épaules de Duncan. Un vrai rupin. C'est rudement chic de ta part, petit.

— Oh, ce n'est rien du tout, murmura Duncan.

— Mais écoute un peu. La figure de Jim prit soudain une expression de gravité peu convaincante. Est-ce que ça ira si je te l'envoie par la poste?

Duncan le regarda sans comprendre.

— Ce qu'il y a, continua Jim, c'est que nous nous en allons plus tôt que je croyais, et nous serons payés seulement après.

Duncan se sentit couler à pic.

— Quand partez-vous? demanda-t-il d'une petite voix.

— Demain. Je suis bien ennuyé, petit... je n'oublierai pas de te l'envoyer.

— Ce n'est pas pour l'argent, murmura Duncan, qui pouvait à peine parler, tant il était oppressé par son malheur. Je n'en veux pas. Il n'est pas à moi.

— Pas à toi, hein?

— Non. Duncan regarda la figure vigoureuse et hâlée de Jim avec un étrange orgueil. Jim fit un clin d'œil qui voulait en dire long.

— Tu l'as pris à ton oncle?

Duncan fit oui de la tête.

Jim émit un sifflement d'admiration, et sa figure se plissa dans une grimace sournoise.

— Tu deviens débrouillard, petit, tu sais, dit-il.

Duncan rougit ; il sentait la joie le brûler à la manière d'une gorgée de vin. Cela valait la peine de courir n'importe quel risque, pensa-t-il, s'il recevait de tels compliments de son ami. Mais Jim allait partir ; il retrouva sa souffrance, tout aussi aiguë, et son bonheur d'un instant s'évanouit. Un nuage passa sur le soleil, et l'après-midi parut soudain obscure.

— A quelle heure partez-vous demain? demanda-t-il, sans espoir.

Jim haussa les épaules.

— Dans la matinée. Nous levons le camp au réveil.

— Où allez-vous?

— Nous repassons à Glamber, de nouveau à la caserne... On verra ce que dira ma nouvelle feuille.

Duncan resta silencieux un moment. Puis il sentit que le soldat touchait son bras.

— Viens un instant. Je suis tout seul — censément je mets la tente en ordre. L'autre type est parti, à faire une n... de D... de marche à pied.

Duncan suivit son ami, ils franchirent la palissade et pénétrèrent dans le camp. Il y avait très peu de soldats. Jim lui tint la tente ouverte et il entra. La tente, sous le soleil qui frappait directement la toile, était une fournaise. Jim montra un rouleau de couvertures.

— Assieds-toi, dit-il.

Duncan obéit, et Jim s'accroupit sur son sac.

— Satanée chaleur, dit-il. On va griller une sèche. Ils allumèrent leurs cigarettes. Jim transpirait ; il déboutonna son épaisse chemise d'Angola jusqu'à la taille. Duncan le regarda, fasciné par le dessin compliqué qui couvrait la

poitrine blanche et musculeuse : c'était un cœur percé d'un poignard, avec un serpent qui s'enroulait autour.

— Tu regardes ma galerie de peinture, hein? dit Jim en riant. J'ai fait faire celui-là à Alexandrie. Ceux-ci — il découvrit ses avant-bras — on me les a faits à Marseille. J'en ai un sur le dos, aussi — je vais te le montrer, si ça te fait plaisir. Il se leva, ôta sa chemise, et exposa son large dos, avec un dessin très soigné représentant une femme nue. Il n'est pas mal, n'est-ce pas? Quel dommage que je ne puisse pas le voir.

Sans nul doute il était excessivement fier de ces motifs décoratifs.

— Une vrai galerie d'art, en chair et en os, pas vrai? Il rit. Je vais te montrer mes photos, si ça t'intéresse. Il tâtonna dans son sac, et à la fin produisit un paquet grisâtre, qu'il tendit à son visiteur.

Duncan les regarda avec curiosité : il y avait des vues d'Alexandrie et du Caire, des instantanés de Jim avec ses amis, de sa mère, de son père, de Jim en tenue de promenade, Jim en caleçon de bain, Jim en costume de football. Duncan parvint à un paquet plus petit, glissé entre les photographies, et enveloppé dans un papier de soie grisâtre. Comme il l'ouvrait Jim eut un geste de la main pour le retenir.

— Je ne sais pas si tu devrais regarder celles-là, dit-il avec un gloussement.

Mais les photographies avaient déjà glissé du papier. Duncan y jeta un regard, puis se pencha brusquement en avant, avec avidité. C'était l'article pornographique standard, acheté probablement à Alexandrie ; mais Duncan n'avait jamais rien vu de semblable. Il était bouleversé. Des choses que, depuis un an environ, il lui était arrivé d'imaginer, vaguement, dans le coin le plus reculé de lui-même ; des choses qu'il avait crues, si jamais il y pensait, tout à fait particulières à sa propre imagination — ces choses s'étalaient là, dans l'horreur de la réalité physique, fixées par l'appareil, répandues à des milliers d'exemplaires, grotesques et navrantes.

— Un peu salées, ces bêtises-là, hein? Jim riait.

Les joues brûlantes, Duncan regarda timidement son ami. Jim répondit par une grimace, tout en passant sa main sur sa poitrine à l'endroit où le serpent protégeait de ses anneaux le cœur percé et sanglant.

★

Duncan rentra à la maison vers la fin de l'après-midi. Le ciel était couvert, mais il faisait encore chaud dans la forêt. L'air même paraissait à Duncan chargé d'une sourde

effrayante et fascinante à la fois. Les arbres alourdis par la chaleur d'été semblaient se gonfler en formes étranges et sensuelles. Malgré lui, il revoyait sans cesse les photographies de Jim, et il se sentait accablé. Il arriva à la maison, épuisé, et monta directement dans sa chambre. Comme il entrait, son regard tomba sur la série d'objets qu'il avait autrefois gardés comme des trésors, et rangés sur l'appui de la fenêtre, l'orchis encadré, la photographie de sa mère, les livres, le crâne de lapin, les menottes, une petite branche de gui toute desséchée. Tous semblaient, maintenant, le regarder avec un air indifférent, distrait — c'étaient des étrangers.

Très las, il s'étendit sur son lit et dormit jusqu'à l'heure du dîner.

CHAPITRE VII

Le jour suivant, dès l'aurore, ce fut la même chaleur, le même soleil diffus, les mêmes menaces d'orage.

Duncan avait mal dormi ; néanmoins, il se leva tôt, et après avoir pris le petit déjeuner, il monta jusqu'au camp. Le camp, quand il y parvint, n'était qu'un grouillis de silhouettes confuses et agitées : des tentes et des fourneaux de cuisine étaient chargés sur des chariots, des officiers et des sous-offs aboyaient leurs ordres, des soldats en tenue de corvée se rangeaient sur deux lignes, puis sur une seule, avec des nuages de poussière. Au milieu de ce pandémonium, les pierres se dressaient le long de la forêt, silencieuses et farouches.

Une heure durant, Duncan resta appuyé à la barrière, observant la scène avec curiosité. Il n'osait pas s'approcher ; et il y avait peu de chances pour que son ami le remarquât au milieu de cette confusion. Néanmoins il continua d'attendre. Au bout d'une autre heure, quand il abandonnait tout espoir, il aperçut la silhouette familière qui se dirigeait vers lui à travers le champ.

— Bonjour, petit. Qu'est-ce qu'il y a? Tu voulais me voir? Jim avait l'air nerveux et méfiant.

— Je suis simplement venu vous dire au revoir, répondit Duncan.

Rassuré, le soldat lui fit une grimace amicale, et lui tendit la main.

— Eh bien, petit, j'ai été bien content de te connaître,

dit-il vaguement, avec bonne humeur. Je parie que je te rencontrerai encore, une fois ou l'autre... Il faut que je file maintenant, le sergent va m'appeler. Au revoir, petit, bonne chance.

Il était parti. Duncan le regarda traverser le champ, puis disparaître dans le magma de poussière et de formes kaki, près des pierres. Ensuite il s'en alla, et prit le chemin de la maison à travers les bois. Jim était parti ; avec son ami, il avait perdu son unique allié ; désormais il serait sans appui et sans force, seul contre l'ennemi.

★

A la fin de l'après-midi, le dernier chariot était parti, la dernière colonne s'éloignait en direction de Glamber. Duncan s'attarda près du camp ; il était fatigué et ne se sentait pas bien. Le soleil diffus brûlait sans pitié les bois silencieux. Comme il revenait vers la maison pour le thé, Duncan trouva un corbeau mort au bord du chemin, et il se rappela le bizarre avertissement de Sims : « Cela donne la diphtérie ».

Après le thé, qu'il avait pris tard, il resta à la maison ; et à sept heures il étonna Sims en lui disant qu'il pensait aller se coucher. Il se déshabilla dans le soleil brûlant qui inondait sa chambre ; il se coucha et s'endormit presque aussitôt.

★

Il se réveilla dans un sursaut de terreur : la porte de sa chambre venait de s'ouvrir violemment. Il devait avoir dormi deux heures, car une lumière plus pâle emplissait la chambre. D'un seul coup, il se mit sur son séant, et regarda dans le crépuscule qui s'assombrissait.

Là, sur le pas de la porte, Gérald était debout, énorme, menaçant, les yeux noirs de colère.

Pendant un instant Duncan crut que c'était un rêve : son oncle ne devait pas rentrer avant le lendemain. Mais il fit un pas en avant : non certes créature de rêve, mais bien Gérald en chair et en os, dans sa terrifiante réalité. Il s'arrêta à côté du lit, et fixa les yeux sur le visage de Duncan.

— Écoute-moi bien, commença-t-il, la voix sévère mais étrangement lasse. Je vais te poser une question, et je veux une réponse immédiate. Dans ton propre intérêt, il serait préférable que tu me dises la vérité : Dieu ait pitié de toi, si tu mens.

Il s'arrêta, se tourna vers la fenêtre, puis se retourna de nouveau brusquement.

— Hier matin, continua-t-il, j'avais dix livres dans mon portefeuille. Quand je suis arrivé à la gare, il n'y en avait plus que huit. Il se trouve que j'avais compté cet argent juste avant de me coucher, parce que j'avais payé Sims. Maintenant la question que j'ai à te poser est celle-ci : *est-ce que tu as pris ces deux livres?*

Contre sa coutume, Gérald avait parlé avec un calme que Duncan devinait infiniment plus dangereux que sa colère.

— Réponds par oui ou par non, ajouta Gérald.

Duncan le regarda dans les yeux, avec une sincérité calme et lucide. Il était seul maintenant, pour livrer son combat ; c'était la guerre à mort entre eux, et Duncan le savait.

— Oui, c'est moi, dit-il ; et il baissa les yeux.

— Bon, dit Gérald d'une voix neutre. Il se dirigea encore une fois vers la fenêtre, et pendant un moment resta à regarder le soir qui tombait.

Soudain il tourna sur ses talons.

— J'ai fait le possible et l'impossible, dit-il. Je t'ai donné toutes les chances, je t'ai averti mille fois, je t'ai fait grâce de tes punitions, j'ai eu confiance en toi... et maintenant, voilà. Il s'arrêta, puis reprit d'un air songeur : Autant que je peux m'en rendre compte, la seule chose qui te convienne, c'est une maison de correction.

Un instant encore, il resta debout, immobile, son énorme corps encadré par le rectangle gris de la fenêtre. Puis il se dirigea vers la porte.

— Reste où tu es, dit-il brièvement. Je reviendrai dans un instant.

Il sortit, fermant la porte derrière lui ; et Duncan entendit la clé tourner dans la serrure.

★

Gérald descendit pesamment au rez-de-chaussée. Il avait beaucoup bu au cours de la journée, et à présent éprouvait une fatigue insupportable. Dans le salon, il trouva Sims, et un incident domestique à régler. Gérald s'en débarrassa le plus rapidement qu'il put, renvoya Sims, et se versa à boire.

Il but sans se presser, puis il alla au hangar et choisit un bâton. La boisson était forte, et il se sentait marcher de façon peu assurée : jusqu'alors il ne s'était pas rendu compte de la quantité de liqueurs fortes qu'il avait absorbées depuis midi.

Dans le salon, Sims avait préparé un souper froid. Gérald eut faim tout à coup, il s'assit et dévora du mouton froid et de la salade, qu'il arrosa de deux verres de bordeaux.

Après cela, il prit le bâton ; puis il le reposa. Il voulait d'abord rester tranquille un moment ; cela ne ferait aucun mal au gamin d'attendre encore un peu.

Il devait avoir dormi, car il faisait sombre quand il rouvrit les yeux. Il fit de grands efforts pour reprendre conscience de la réalité, mais son cerveau demeurait bizarrement vide. Ses yeux tombèrent sur un calendrier ; la date était imprimée en gros caractères rouges : 23 juin. Le plus long jour de l'année, à moins que ce ne soit le lendemain? Il ne pouvait se le rappeler.

Il se leva malaisément ; il transpirait et avait mal à la tête. Le bâton posé sur une chaise attira son attention, et la mémoire lui revient. Ce qu'il me faut, c'est quelque chose à boire, décida-t-il ; il alla au buffet, et se versa un whisky sec. Il se rassit. Par la fenêtre ouverte, il voyait la nuit chaude, grosse de menaces, qui semblait écraser la maison. On entendit un sourd grondement de tonnerre dans le lointain.

Il ramassa le bâton, et en tapota doucement son genou. Ce petit voyou, là-haut. Tout juste bon pour une maison de correction. Il chipait des cigarettes, il chipait de l'argent... menteur, capon... il avait besoin d'une bonne leçon, une fois pour toutes... Le toubib avait dit qu'il n'avait rien de malade ; très bien bâti, mais très émotif. Très émotif, nom de nom... de la discipline, voilà ce qu'il lui fallait.

Vaguement, Gérald repensa aux mois qui venaient de s'écouler... j'avais un faible pour ce gosse, pensa-t-il ; il était taillé pour faire un cavalier convenable, j'aurais pu en faire un homme. Mais le temps avait manqué, avec la ferme qui s'en allait en ruine... Et puis il avait été renvoyé — nerveux, hystérique. De la discipline, se répéta fermement Gérald, c'était le seul moyen.

Il se remit à frapper le fauteuil de son bâton. Le whisky le remontait, et ses idées s'éclaircirent brusquement, comme un paysage après la tempête... Autrefois, au cours d'un voyage en chemin de fer dans une région qu'il ne connaissait pas, il avait remarqué une série de collines à l'horizon, et soudain elles lui étaient devenues parfaitement familières : les creux, les tertres, les rochers, il connaissait tout dans les moindres détails. Les noms même des collines, il les avait sur le bout de la langue ; et il aurait voulu à tout prix se rappeler quand il les avait déjà vues, et les identifier exactement. Plusieurs jours après, le problème le tourmentait encore ; mais il ne l'avait jamais résolu... A présent encore, il lui semblait se trouver devant un paysage familier, aussi lisible qu'une carte en courbes de niveau, mais échappant à toute

définition. Il chercha les mots qui convenaient à cette vision, la formule qui ferait un tout cohérent des promontoires et des vallées enchevêtrées, mais il eut une défaillance, et la vision s'effaça. De temps à autre, il lui semblait avoir le mot secret sur le bout de la langue ; à d'autres moments, le mot paraissait enterré dans un monde et une époque plus éloignés, plus anciens que les siècles des siècles. Des souvenirs, des suites de mots lui traversaient l'esprit avec la rapidité de l'éclair, comme des feux follets, ils lui faisaient signe, prenaient un air important, mais ne cherchaient qu'à l'égarer... C'était quelque chose que Duncan avait dit à propos de chants dans la forêt, et une autre fois, d'une lumière, là où il ne pouvait pas y avoir de lumière ; un poulet mort, un morceau d'étoffe blanche qui pendait à un buisson ; et cette date stupide, la date d'aujourd'hui, imprimée en rouge sur le calendrier : le vingt-trois juin...

Gérald se leva, se dirigea en titubant vers le buffet, et se versa un autre whisky. La nuit semblait plus chaude que jamais ; oppressé, il enleva son col et sa veste, et déboutonna sa chemise. Il fut surpris de constater, au moment où sa main rencontra la peau de sa poitrine, qu'il avait froid.

Pesamment, il prit le bâton, et monta l'escalier d'un pas peu assuré. La maison était silencieuse ; Sims devait s'être couché. Avec la lenteur de décisions mûrement réfléchies, il alluma la lumière dans sa chambre ; puis il se dirigea vers celle de Duncan, fit tourner la clé dans la serrure, et l'ouvrit violemment. Il tâtonna de la main pour trouver le commutateur, qui se trouvait à côté de la porte ; à la fin il le rencontra et, ébloui par la lumière, s'avança maladroitement.

La pièce était vide.

Gérald resta à se balancer d'un pied sur l'autre, pendant une bonne minute. Son cerveau refusait absolument de comprendre la situation. Duncan était enfermé ; donc il ne pouvait pas sortir ; pourtant il n'était pas là... Gérald alla à la fenêtre ouverte et regarda dehors ; mais la nuit noire, sans lune, ne révéla rien. Il se détourna et jeta un regard rapide sous le lit ; puis il revint à sa propre chambre. Épuisé de fatigue, il aurait voulu se déshabiller tout de suite, et se coucher. Au lieu de cela, il se mit en devoir de descendre.

Muni d'une lampe de poche qu'il avait eu bien du mal à trouver, il sortit dans le jardin. Sous la fenêtre de Duncan, la terre était piétinée ; une longue tige de glycine, arrachée du mur, pendait mollement. La glycine, épaisse et branchue, atteignait le niveau de la fenêtre de Duncan : la manière dont il s'était sauvé sautait aux yeux.

Gérald revint à la maison, monta tout en haut et appela

Sims. Ses mouvements étaient plus sûrs à présent, et son cerveau fonctionnait de façon cohérente, sinon rapide. Sims apparut en pyjama, et Gérald lui donna des explications brèves et incomplètes. Ensemble ils redescendirent et retournèrent au jardin. Pendant une demi-heure, ils parcoururent le jardin, le verger et les dépendances, appelant Duncan par son nom, mais sans succès.

— Drôle d'histoire, marmotta Sims, comme ils rentraient dans la maison. M. Duncan est allé se coucher très tôt — il a dit qu'il était très fatigué... Je n'aurais jamais pensé qu'il serait ressorti.

— Quelle heure est-il? demanda Gérald.

— Presque minuit, Monsieur.

— Eh bien, nous ne pouvons pas faire grand-chose de plus. Il va revenir tout de suite, sûrement. Je vais l'attendre, et vous, allez vous coucher.

Sims, après quelques protestations, obéit. Gérald retourna au salon se versa encore un peu de whisky, et s'assit devant la cheminée, les yeux fixés sur la fenêtre ouverte et sur la nuit hostile.



Un vaste champ s'étendait sous le ciel presque noir. Au milieu, gisait une forme humaine, fixée au sol et sans défense. Sur la surface du champ, d'autres formes étaient dispersées, dessinant une espèce de cercle, d'où elles paraissaient converger, d'un mouvement lent et délibéré, vers la forme étendue au centre. Il aurait été impossible de dire si ces mobiles avaient figure humaine ou non ; ils avaient des membres, s'avançaient, mais leur démarche était irrégulière et semblable à celle des singes, et leurs figures, s'ils en avaient, étaient invisibles. Très lentement, avec une horrible détermination, ils se traînaient vers le point central ; à mesure qu'ils avançaient, on voyait par terre, derrière chacun d'eux, une traînée de bave argentée, comme celle des limaces. Tout en rampant, ils s'approchaient de plus en plus de la créature sans défense, au centre ; la large circonférence se contractait graduellement, jusqu'au moment où les formes indistinctes se rejoignirent pour dessiner un anneau parfaitement rond. Le cercle ininterrompu continua à diminuer dans ce mouvement vers le centre, jusqu'au moment où la forme étendue ne fut plus visble...

Duncan se réveilla avec un cri étouffé : quelque chose de lourd et de piquant était sur sa figure. Il repoussa la chose des deux mains et roula, du haut de la meule de foin inachevée, sur la terre ferme.

L'obscurité semblait impénétrable ; au bout d'un moment, avec une espèce de soulagement, il vit que les étoiles brillaient, faiblement, à travers un voile de nuages ; il put discerner la Grande Ourse et Cassiopée. A mesure que ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, il distinguait les formes des objets qui se détachaient confusément sur le ciel, moins opaque, sinon moins obscur. Là-bas, au delà de la meule, les étoiles étaient cachées par une masse énorme : le dolmen. Plus loin, au bout du champ, la forêt traçait une ligne d'ébène contre la gaze noire du ciel.

Graduellement la mémoire lui revint ; l'apparition de Gérald, énorme et menaçant, sur le seuil ; la porte fermée à clé ; la certitude que le siège était terminé, le combat engagé ; la descente difficile, effrayante, par la fenêtre... Il avait couru à perdre haleine, pendant une heure ; il allait n'importe où, pourvu que ce soit hors de la maison. A la fin, il s'était dirigé vers le camp, avec un espoir vague, irraisonné : c'était là que se trouvait, jusqu'au matin de ce même jour, le seul ami qu'il avait au monde...

La meule, inachevée, était au delà des pierres. Épuisé, il avait grimpé dessus, et dormi, il ne savait pas combien de temps. Maintenant, assis sur l'herbe mouillée de rosée, il commençait à frissonner ; il n'avait que son pyjama, avec un pantalon de flanelle par-dessus. Il se leva et traversa le champ, se dirigeant vaguement vers le dolmen. Entre les deux pierres dressées, il y avait, couchée sur le sol, une dalle de pierre à peu près de la taille d'une pierre tombale. Serrant le mince vêtement autour de ses épaules, il se coucha sur la pierre plate, et attendit l'aurore.

★

Les premiers coqs chantèrent, et, comme s'il obéissait à un signal, un petit vent froid s'éleva, secouant un peu de la torpeur nocturne. Un long frémissement, pareil à un soupir, passa sur la forêt ; un coup de vent soudain fit claquer la fenêtre du salon, et réveilla Gérald dans son fauteuil près de la cheminée. Il se leva précipitamment, comme s'il ne voulait pas admettre qu'il avait dormi. Machinalement, il étendit la main pour prendre le bâton ; il n'était pas là. Alors il se souvint : il l'avait laissé en haut. A sa place, il se saisit d'une cravache qui se trouvait à portée de main, et, rouvrant la porte-fenêtre, il passa par là dans le jardin.

Il faisait encore sombre ; mais une lueur transparente apparaissait à l'Est. De temps à autre, un souffle de vent agitait le jardin, et faisait courir un frisson sur le corps à

demi-vêtu de Gérald. Il respira profondément, et ouvrit sa chemise encore plus largement, pour sentir l'air frais sur sa poitrine nue.

Bientôt il se sentit beaucoup mieux. Il n'était plus fatigué ; il était capable de marcher d'un pas ferme, et son cerveau paraissait remarquablement clair. Il fit le tour de la maison, puis de la ferme. L'est était clair maintenant, les étoiles disparaissaient une à une. Gérald poussa la porte et prit le chemin du champ où les soldats avaient campé.

Un calme extraordinaire était descendu en lui : c'était comme s'il s'éveillait d'un cauchemar. L'aurore brillait sur la forêt ; par moment des oiseaux gazouillaient ; il y avait beaucoup de rosée sur l'herbe. A l'Ouest, une barre de nuages pourpres annonçait de l'orage pour la journée ; des nuages gris, effilochés, traversaient le ciel ; mais au levant, l'horizon était d'une pureté de nacre.

Frappant les haies de sa cravache, Gérald avançait, rempli du sentiment d'une prédestination inéluctable. Sa certitude et sa volonté étaient bien arrêtées : le paysage mystérieux avait livré son secret, l'énigme était résolue. Au moment où il atteignait la barrière, le soleil se leva, et des gerbes de lumières éclairèrent les bois, le champ maculé et les hautes pierres grises.

Gérald s'arrêta au bout du chemin, et parcourut le champ du regard : il aperçut une tache blanche qui ne lui parut pas parfaitement immobile. Il passa par-dessus la barrière, et avança à grands pas, le bas de son pantalon traînant dans l'herbe humide de rosée.

Duncan était couché sur la dalle, entre les pierres : il dormait, mais d'une manière inquiète, son visage était rouge, et il respirait irrégulièrement. Gérald resta debout un instant à le regarder, dans le froid lumineux de l'aurore. Puis il se pencha en avant et saisit son épaule.

Les yeux de Duncan s'ouvrirent, et, l'espace d'un instant, il regarda son oncle avec des yeux qui ne voyaient pas. L'instant d'après, il se mit à se débattre comme une bête sauvage, sans un son, au paroxysme de la terreur. Autant aurait valu essayer de maintenir une hermine ou un renardeau ; son corps tout entier semblait animé d'une énergie sauvage, vindicative, sans scrupules et sans égards pour rien.

Gérald resserra son étreinte ; mais Duncan, se retournant brusquement, se dégagea de la veste flottante, et tordit sa tête vers son adversaire, avec un mouvement rapide et farouche. Gérald sentit une douleur cuisante à son poignet ; les dents de Duncan se refermaient sur la chair tendre au-dessus de l'artère.

Gérald, fou de douleur, possédé par une rage incoercible, le projeta sur la pierre, et, levant sa cravache, il frappa à coups répétés, de toute la force de ses muscles, sur les épaules blanches, encore enfantines. A la fin il sentit que le corps tendu cédait et se renversait sous son étreinte : Duncan était étendu sans mouvement, en avant, la tête pendant mollement sur l'herbe trempée. Haletant, Gérald s'appuya contre la pierre la plus proche, et s'inclina ; le sang de son poignet blessé alla tacher de rouge le dos nu de Duncan.

Très las, il se courba sur le corps prostré, et le disposa d'une manière plus convenable. Se penchant plus bas, il embrassa doucement le visage pâle, froid comme l'aube ; puis, posément, il mit sa main sur la chair lisse, au niveau du cœur. Mais avant même de faire ce geste, il savait qu'il avait cessé de battre.

Venues de très loin, de la caserne aux portes de Glamber, on entendit les notes affaiblies et nostalgiques d'un clairon qui sonnait le réveil. Gérald s'en retourna. Tout était clair pour lui à la fin, la longue initiation était achevée, les rites observés, et le cycle accompli.

JOCELYN BROOKE.

(Traduit de l'anglais par Anne Marcel).

LA RUBRIQUE DU MOIS

MARGINALES

L'hiver dernier, un poète m'écrivait de province pour me demander si l'un de ses livres, accepté depuis trois ans par un éditeur, allait enfin paraître. Ce n'était pas la première fois qu'il me le demandait, et je n'étais pas le seul qu'il eût prié d'intervenir. Nous intervenions. « Plus tard, » nous répondait l'éditeur; et nous répondions au poète : « Bientôt. » Cette fois encore j'ai transmis sa lettre. Mais le temps de réfléchir, de peser, de rêver à une décision — que voulez-vous? le poète est mort. C'était René-Guy Cadou.

J'ai connu un autre poète, qui luttait contre une grave maladie et n'en souhaitait que plus ardemment de voir son œuvre éditée. Chaque année, il envoyait un manuscrit; on le lisait avec attention, on en signalait les qualités, et les progrès qu'il marquait sur le précédent. Mais chacun sait que les temps sont durs, que l'on ne peut plus guère éditer de poèmes et que l'on n'en édite que de parfaits. Les poèmes de Prevel n'étaient point parfaits; souvent gauches, tout ensemble crispés et tumultueux, s'ils émouvaient, c'était comme des plaintes, des cris ou des imprécations; comme son mal, ils manquaient d'harmonie.

Jacques Prevel m'écrivit voilà quelques semaines, un dimanche, à minuit. Je ne sais par quel miracle il était parvenu à publier, à ses frais, trois des recueils refusés; un quatrième se trouvait prêt : l'éditeur ne pourrait-il pas publier l'ensemble? « Cela me ferait un grand bien de sauver mes textes... Ma vie est difficile. Je lutte pour vivre. Je voudrais tant revivre. » Et de nouveau, à la maison d'édition, fut abordé le cas Prevel; avec sympathie, avec tristesse; mais il fallait attendre. Décidément les poètes manquent de patience; Prevel, lui aussi, vient de mourir, à trente-six ans.

Encore une fois, je sais bien qu'un éditeur, et le plus dévoué

aux lettres, ne peut être un Mécène, que les conditions du livre sont lourdes, que le public n'achète pas un poète inconnu, que l'appui de la critique va naturellement au succès, que les journaux et même les revues ont trop à faire pour s'intéresser à de tels livres. Mais je songe aux prix littéraires que l'on distribue à foison, ici 100 000 *francs, là* 200, *ailleurs* 1 *million; à l'énorme vente des romans policiers ou pornographiques; à l'éclat des réceptions, à l'insolence de la publicité. Et je ne puis me retenir d'un malaise. Il me semble que tous, dirigeants, éditeurs, public, académiciens, jurys, critiques, journaux, écrivains trop soucieux de leur œuvre seule, trop facilement résignés à cet état de choses — il me semble que l'époque tout entière est coupable; je ne me mets pas hors de l'époque.*

★

Je ne suis point un passionné de la radio. Il m'arrive pourtant de l'écouter, parfois dans l'espoir d'un beau concert, plus souvent pour jouir de ces confidences que nos grands écrivains, depuis quelques mois, nous accordent sans lésiner. J'ai donc entendu Gide, qui mêlait à la gêne la coquetterie; et Léautaud, bien sûr, Léautaud, comme toute la France, Léautaud, cette vedette inattendue, qui dut rendre jaloux les plus habiles amuseurs. J'ai entendu Jean Cocteau, moins brillant que je ne l'escomptais, mais d'une gracieuse gentillesse. J'ai entendu Jules Romains, qui, avec une égale bonne volonté, et un égal talent, faisait tantôt l'évêque, tantôt le politicien, tantôt la femme légère. Mauriac nous a confié l'autre soir qu'il aimait les mots croisés, mais que ceux du Figaro *le décevaient un peu, qui l'obligeaient à chercher telle héroïne de* Kœnigsmark, *non du* Baiser au lépreux ; *nous l'avons mieux encore retrouvé, tandis qu'il parlait du péché mortel : il avait là-dessus le même sentiment que saint Louis, mais un peu du ton de Joinville.*

Enfin j'ai entendu, j'entends encore Paul Claudel : parmi toutes ces émissions, la sienne me paraît de beaucoup la meilleure. Nul embarras, mais nulle parade; un ton simple, ferme, fort; une pensée nette, une expression exacte, et, sans emphase, une grande allure. Il est souvent partial, injuste, indifférent ou hostile à tout ce qui ne rejoint pas sa voie; s'il ne l'était pas, il ne serait pas Claudel; qu'il ne veuille rien sauver de Flaubert, sinon, à la rigueur, Salammbô, *que Pascal l'afflige, qu'il voie en Montaigne la médiocrité même : tout cela, nous l'attendions, et le connaissons depuis trop longtemps pour nous en émouvoir. Mais écoutez-le parler d'Eschyle, de Dante ou de Shakespeare; définir la grande composition des romans de Dostoïevsky, étudier chez Bossuet ou chez Rimbaud le rythme*

de la phrase, la disposition des longues et des brèves, l'art du langage : c'est là une vraie et profonde critique. J'ai dit qu'il se ferme à ce qui s'écarte de ses tendances; il ne le fait pas toujours. « Que pensez-vous de Racine? » lui demandait, non sans malice, son interlocuteur; et Claudel : « C'est merveilleux, c'est un miracle de beauté. » Et puis au moins voilà un écrivain qui ne se laisse pas mener par l'enquêteur, quitte à déclarer, sur une réflexion de cet enquêteur : « C'est assez fin, ce que vous dites là. » Il est vrai que la réflexion se trouvait empruntée à Claudel lui-même.

A ces copieuses émissions, joignez-en d'autres où un écrivain, à l'occasion d'un livre nouveau, d'une fête ou de la mort d'un confrère, vient raconter sa vie. Et les avant-premières, les commémorations de lycée, les : « Qui êtes-vous? » Ajoutez encore les échos et reportages d'hebdomadaires, les chroniques bien parisiennes, les photographies de l'auteur, de sa famille et de ses bêtes familières, les enquêtes : « Aimez-vous conduire? » Où passerez-vous l'été? » « Que pensez-vous de l'avortement, de la bonté, du scandale de Notre-Dame? » les réunions, cocktails, conférences, kermesses, brasseries et cabarets. En vérité, jamais la vie littéraire n'a tenu une telle place dans le divertissement public; on n'a jamais tant parlé des écrivains, qui jamais enfin n'ont tant parlé d'eux-mêmes.

Les écrivains, certes. Mais leurs œuvres? c'est autre chose, c'est même le contraire. Que se passe-t-il? On dirait que plus le public est informé de la figure, de la vie, de l'histoire d'un écrivain, moins il éprouve le besoin de le lire. Le personnage supplante l'œuvre. Rien de plus naturel : il fallait faire un effort pour pénétrer dans cette œuvre; à présent, c'est l'écrivain qu'on porte à domicile. Pourquoi pénétrer dans son œuvre, dès l'instant qu'il vient vous dire : « Voici qui je suis »? Notre temps a besoin d'images, qu'elles viennent de l'écran, de la T. S. F. ou des journaux. Et les livres coûtent cher. Au demeurant, les écrivains seraient ingrats de se plaindre : dans la curiosité populaire, ils succèdent immédiatement aux vedettes du cinéma, du théâtre, des sports et de la politique.

★

En relisant les LETTRES PORTUGAISES.

Je reprends les Lettres portugaises *à l'occasion de l'étude fervente que vient de leur consacrer Claude Aveline.*

« Je ne sais ni ce que je suis, ni ce que fais, ni ce que je désire... Je suis déchirée; je ne puis suffire à mes maux... Adieu, je voudrais bien ne vous avoir jamais vu... Adieu, je

vous remercie dans le fond de mon cœur du désespoir que vous me causez... Adieu, je ne puis quitter ce papier : il tombera entre vos mains, je voudrais bien avoir le même bonheur... Adieu, je n'en puis plus. Adieu, aimez-moi toujours, et faites-moi souffrir encore plus de maux. »

Plaintes, reproches, appels, remords, torture et délices du souvenir, cris d'extase, de détresse ou d'égarement : c'est une des grandes voix de la passion, l'une des plus ardentes et des plus effrénées, qui se fait entendre dans les lettres de Marianna Alcofarado, la religieuse abandonnée par Chamilly.

Une voix effrénée, sans doute; pourtant elle s'élève à son heure, elle répond à une attente. En 1669, quand Guilleragues traduit les Portugaises, *toute la belle société accueille et déjà reconnaît les cris de l'amoureuse privée de l'amant. La petite étrangère n'ignore point la rhétorique du cœur, telle que l'élabore le grand siècle, tout ensemble subtile et solennelle. Son traducteur du moins ne l'ignore pas, qui peut-être* (1) *en use librement avec le texte.*

De là, l'étrange allure de ces lettres. Si l'éloquence du temps y a laissé des traces, il se mêle à cette éloquence profane un esprit et parfois un vocabulaire presque mystiques. Avant tout, on y sent l'avide impatience et le tumulte d'un jeune cœur; on y perçoit un accent rauque et gonflé. Soudain c'en est fait : plus de retenue, plus de phrases mesurées; une femme hagarde, qui se débat, se contredit, se répète; elle ne songe pas à faire une œuvre d'art, elle nous livre un document brut; mais elle fait enfin de son égarement le même tableau où parviendront, à force d'invention et de lucidité, nos plus grands écrivains.

Cette voix nue et haletante, ce corps veuf, brûlé, brûlant encore, relèguent dans l'oubli les roucoulements alambiqués de la Clélie *et de l'*Astrée. *Racine vient de porter à la scène la fureur d'Hermione. En 1677, la meilleure lectrice de Marianna va publier* la Princesse de Clèves. *Le XVIII*e *siècle, dans son libertinage comme dans sa passion, caressera le souvenir de la petite religieuse; nul ne saura mieux l'accueillir que Laclos et le divin Marquis, sinon peut-être, pour de tout autres raisons, Jean-Jacques Rousseau.*

— A la mortelle douleur de la séparation, la « petite religieuse » survécut cinquante-six ans. Il ne faut pas trop en demander. Au demeurant, ce détail révèle en Marianna, quoi que j'aie pu dire, certaine vocation d'écrivain.

MARCEL ARLAND.

(1) Nous ne possédons pas le texte original.

LES ESSAIS

ESSAI SUR L'EXPÉRIENCE DE LA MORT
suivi du
PROBLÈME MORAL DU SUICIDE
de
PAUL-LOUIS LANDSBERG.

I. — L'EXPÉRIENCE DU RÉVEIL MORTEL.

J'avais déjà lu avant la guerre cet *Essai sur l'expérience de la mort* dont l'édition originale parut chez Desclée de Brouwer et qui vient d'être réédité (1). Paul-Louis Landsberg pose au départ après beaucoup d'autres que l'existence personnelle n'est point fatalité dans la mesure où elle transforme la nécessité de la mort en liberté. Aussi bien apprendre à mourir fut-il de tous temps l'un des objectifs principaux de la philosophie. Encore faut-il avoir de la mort une connaissance autre qu'abstraite. Celle-ci est spontanément donnée à une minorité d'hommes sous la forme de ce que Charles Du Bos appelait *l'expérience du réveil mortel.* Elle se fit attendre pour lui jusqu'à la trente-deuxième année. Il nous rappelait en revanche que Théophile Gautier avait connu cette révélation à l'âge de vingt-neuf ans, un matin où il s'était réveillé dans un *patio* de l'Alhambra de Grenade en pensant : « Un jour je serai couché ainsi et je ne me réveillerai plus jamais. » Mais il est des êtres, nous disait Du Bos, chez qui cette connaissance aiguë du *devoir mourir* apparaît comme une *innéité,* dans la mesure où elle surgit avec la naissance de la conscience. Il nommait Benjamin Constant et citait le célèbre passage d'*Adolphe :*

Cette indifférence sur tout s'était encore fortifiée par l'idée de la mort, idée qui m'avait frappé très jeune, et sur laquelle je n'ai jamais conçu que les hommes s'étourdissent si facilement. J'avais à l'âge de dix-sept ans vu mourir une femme âgée, dont l'esprit, d'une tournure remarquable et bizarre, avait commencé à développer le mien. (...) Pendant près d'un an, dans nos conversations inépuisables, nous avions envisagé la vie sous toutes ses faces et la mort toujours comme terme de tout. Et après avoir tant causé de la mort avec elle, j'avais vu la mort la frapper à mes yeux. Cet événement m'avait rempli d'un sentiment d'incertitude sur la destinée, et d'une rêverie vague qui ne m'abandonnait pas. Je lisais de préférence dans les poètes ce qui rappelait la brièveté de la vie humaine. Je trouvais qu'aucun but

(1) Éd. du Seuil, 1951.

ne valait la peine d'aucun effort. Il est assez singulier que cette impression se soit affaiblie à mesure que les années se sont accumulées sur moi...

Peu importe, comme le note Du Bos, que Benjamin Constant mêle ici ses souvenirs de Mme de Charrière, avec laquelle eurent lieu sans doute ces « conversations inépuisables » sur la mort, à l'agonie de Julie Talma qui fit sur lui une telle impression, non à l'âge de dix-sept, mais de trente-huit ans. Ce qui compte, c'est l'aveu qu'il vécut *très jeune* l'expérience du réveil mortel. Il nous paraît à propos, avant d'en arriver à la quête proprement dite de Landsberg et aux exemples qu'il a choisis pour illustrer sa thèse, de revenir ici sur Julien Green dont le journal porte à plusieurs reprises témoignage d'une expérience analogue à celle de Constant et de Gautier. Selon son propre aveu, il y a deux grands moments dans la jeunesse : celui où l'on mesure la fragilité de toutes choses ; et « la découverte de la mort, le jour où l'on se dit avec une conviction absolue, profonde : Moi aussi je mourrai » (1er juin 1934). Green précise le 16 octobre 1941 :

La première fois que j'ai songé à la mort comme à un événement auquel je n'échapperais pas, j'avais environ vingt ans. C'était dans le verger de mon oncle, en Virginie. Sans doute, je savais bien que je devais mourir, mais selon le mot de Bossuet, je n'y croyais pas. Ce jour-là, j'ai entrevu ce que cela pouvait représenter que de mourir, et j'en ai éprouvé une sorte de terreur. Jusque-là, comme tout être jeune à qui sourit la vie, je m'étais cru immortel, la mort étant pour les autres, pour tout le monde sauf moi. Ce fut une espèce de révélation intérieure dont je crois ne m'être jamais remis.

Par la suite encore, en mai 1945, Julien Green évoque de nouveau ces vacances de 1920, en Virginie et « cette espèce de révélation de la mort qu'il a eue là-bas, dans le verger, ce coup en pleine poitrine, sous les cerisiers, par une belle journée d'août : Toi aussi tu mourras. » Et il ajoute : « Cette pensée si simple, je puis dire qu'elle m'a changé par le dedans. »

Très différente de cette expérience que l'on peut oser dire vécue de la mort est celle dont parle Voltaire lorsqu'il écrit : « L'espèce humaine est la seule qui sache qu'elle doit mourir, et elle ne le sait que par l'expérience. » Si la recherche de Paul-Louis Landsberg part précisément de cette phrase du *Dictionnaire philosophique*, l'auteur de *l'Essai sur l'expérience de la mort* remarque que Voltaire dit « l'expérience » et non pas « expérience » : « En faisant usage de l'article, il montre qu'il entend l'expérience commune de l'humanité, l'expérience accrue par les sciences : il a donc une notion quantitative de l'expérience. » Or, c'est une expérience existentielle, non intellectuelle, que cherche Landsberg. *L'expérience du réveil mortel* ne semble pas lui avoir été spontanément donnée, comme à Constant, à Gautier, à Du Bos, à Green. C'est la méditation qui la lui fait connaître. S'il la trouve par cette voie réflexive, ce n'est pas dans *l'expérience du vieillir*, telle que la décrit son maître Max Scheler, mais dans la « *répétition* » *de l'expérience de*

la mort du prochain. Il n'ignore pas qu'il pourrait y avoir à son enquête, d'autres justifications initiales possibles : le sommeil profond, certains genres d'évanouissement, le souvenir obscur du stade prénatal embryonnaire, sont, par quelques côtés, des états analogues à la mort. Mais il préfère « le monde étrange et froid de la mort accomplie » auquel nous initie la disparition soudaine d'un être que nous rend cher soit une amitié personnelle, soit une communion née de la prise de conscience de la fraternité humaine :

La conscience de la nécessité de la mort ne s'éveille que par la participation, *que par l'amour personnel dans lequel baigne entièrement cette expérience. Nous avons constitué un* « nous » *avec le mourant. Et c'est dans ce* « nous », *c'est par la force propre de ce nouvel être d'ordre personnel, que nous sommes amenés à la connaissance vécue de notre propre* devoir mourir. *Un instant nous abordons au pays de la mort. Sitôt après nous sommes rentrés du royaume des ténèbres. Mais dans ce moment, le grand froid ne nous a-t-il pas atteints? Serons-nous encore les mêmes après l'avoir senti?*

Voici donc, par d'autres chemins, la même inoubliable *expérience du réveil mortel.* La communauté avec la mort est rompue, « mais cette communauté était moi-même dans une certaine mesure, et dans cette mesure, j'éprouve la mort à l'intérieur de ma propre existence. » Et Landsberg d'en appeler à une semblable expérience de la mort du prochain vécue par saint Augustin à l'occasion de la disparition d'un ami intime, alors qu'il professait la rhétorique à Thagaste, en Afrique, sa ville natale. Je citerai, après Landsberg, mais dans une autre traduction que je préfère à la sienne (1) :

A un pesant dégoût de vivre s'associait, dans mon cœur, la peur de mourir. Je crois que plus j'aimais (mon ami mort), plus je haïssais et redoutais la mort, qui me l'avait enlevé, comme une ennemie épouvantable, prête à engloutir soudain tous les hommes, puisqu'elle venait de l'engloutir, lui. Ainsi j'étais alors; oui, je m'en souviens. (...) Je m'étonnais de voir vivre les autres mortels, puisqu'il était mort celui que j'avais aimé comme s'il n'eût jamais dû mourir; et je m'étonnais encore davantage, lui mort, de vivre, moi qui étais un autre lui-même.

Sans oublier le cri : « J'étais devenu moi-même une grande question pour moi, » dont Landsberg, en précisant qu'il pèse ses mots, nous dit qu'*il nous fait assister à la naissance même de la philosophie existentielle.* O source limpide d'un océan de ténèbres !

II. — Non pas l'espoir, l'espérance.

Philosophe existentiel, disciple et ami de Scheler, Landsberg s'oppose au nihilisme de l'existentialisme heideggerien. La philosophie de Heidegger lui apparaît condamnée en tant que philo-

(1) Texte de Pierre de Labriolle, collection Guillaume Budé.

sophie existentielle dans la mesure où elle exclut l'amour, la foi et surtout l'espérance. Il ne m'appartient pas d'en juger. Mais sur Landsberg, je puis porter témoignage : cette espérance qui est une de mes impossibilités, s'il ne me l'a pas rendue possible, il m'en a rendu sensible la possibilité. Pour la première fois peut-être de ma vie, j'ai compris que l'espérance pouvait être autre chose qu'une mystification. Il faut lire les pages admirables du chapitre V où Landsberg montre ce qui distingue fondamentalement l'espérance de l'espoir, l'un et l'autre tendant vers l'avenir, mais vers un avenir qui ne se déploie pas dans le même *temps :*

L'avenir de l'espoir est l'avenir du monde dans lequel on attend l'accomplissement de différents événements. L'avenir de l'espérance est l'avenir de ma personne même, dans lequel je dois m'accomplir. L'espérance est confiance en tendant vers son avenir, et patience dans ce même acte. L'espoir a sa racine dans l'impatience, en anticipant toujours son avenir et en doutant toujours de soi-même. L'espérance tend, en principe, à la vérité; l'espoir, en principe, à l'illusion. L'espoir admet un temps qui appartient au monde et au hasard, l'espérance constitue un autre temps, qui appartient à la personne même et à la liberté.

Pour la première fois aussi, je conçois comment il peut se faire que, l'inimaginable, ce soit, pour certains esprits, (contrairement au mien) que rien ne corresponde dans le réel à notre nostalgie du surnaturel. Selon Landsberg, l'angoisse de la mort serait incompréhensible si notre être ne contenait pas fondamentalement le postulat existentiel d'un « au-delà ». Cette angoisse nous apprend que la mort et le néant sont en contradiction avec « la tendance la plus profonde et la plus inévitable de notre être » :

Chez la personne qui se sait unique, nous trouvons l'affirmation de cet élément unique à réaliser, affirmation qui implique la tendance à dépasser le temps. La foi en une survie personnelle, n'est pas seulement une promesse consolante, elle est aussi une expression, elle est surtout l'actualisation *de ce facteur ontologique. La mort interprétée comme définitive, la mort physique interprétée comme négation universelle de notre existence, n'est que le reflet de l'incroyance désespérée, une négation de la personne par elle-même. Si la nature humaine a besoin de la survie, ce n'est ni par égoïsme, ni par marotte, ni par un atavisme historique quelconque. Ce besoin même témoigne d'une structure ontologique fondamentale :* la conscience imite l'être profond.

Il n'empêche que je suis de nouveau frappé par le caractère intransmissible d'une expérience dont le réconfort présuppose la foi. Une foi dont Landsberg est possédé et qui m'est interdite, si bien que je reste en dehors de la vérité à laquelle il tentait de m'initier. Selon Landsberg, le désespoir n'appartient pas à l'homme sur cette terre, mais peut-être uniquement à l'Enfer et au Démon : « Nous ne savons même pas ce que c'est. L'acte du suicide n'exprime pas le désespoir, me paraît-il, mais une espérance peut-être folle et déviée qui s'adresse à la grande région inconnue au delà de la

mort. J'oserai le paradoxe : l'homme se tue souvent parce qu'il ne peut ou ne veut pas désespérer. » Pour qui n'a pas la foi (et la plupart des suicidés ne l'ont pas) il y a là quelque chose d'incompréhensible. Nous suivons mal Landsberg lorsqu'il nous dit que ceux qui se tuent veulent, ce faisant, échapper aux souffrances de cette vie et s'engager *dans la direction d'un bonheur et d'un calme inconnus*. Selon notre auteur, « dans l'intention du suicide, il n'y a pas, au moins dans les cas que nous connaissons, une intention vers le néant, mais une intention vers une existence radicalement différente de celle que l'homme veut abandonner par la mort ». Les cas que je connais, d'une sorte de connaissance intérieure (bien que rien ne soit plus éloigné de moi que ce genre de vertige) sont au contraire ceux d'une chute consciente dans le néant et dans le néant seul. Non certes par amour du néant, mais par attirance du vide et impuissance à croire en l'existence d'autre chose (si l'on ose dire) que l'inexistant. Bonheur inconnu, nous disait Landsberg? Certes pas, pour cette race de désespérés. Calme? Si l'on veut. Mais alors celui, définitif, de la mort totale. Nous retrouverons par la suite ce problème du suicide qui tant préoccupa notre auteur. Ce qui pour l'instant doit nous retenir, c'est cette déperdition de force dans la transmission de son message : de lui à nous (ou tout au moins à moi et à ceux de ma race), son témoignage perd toute valeur probante. Certes, Landsberg n'ignore pas que je puis le récuser. C'est là en effet, nous dit-il, un domaine exceptionnel « où l'on ne peut jamais rien prouver » ; où il est seulement possible « d'exposer et d'interpréter très modestement » ; où « chacun est libre, logiquement libre, d'en penser ce qu'il voudra ». Mais, quant à lui, « il tient pour certain que la vérité du mystère est là. » En ce qui me concerne, je ne peux être hélas ! convaincu par des affirmations de ce genre : « La *certitude* d'une victoire possible ne se trouve que dans la vie chrétienne. » — « La force de la promesse chrétienne procède d'une expérience vécue. » Non que je doute de cette expérience, mais de sa liaison avec une vérité transcendante. (« On ne peut pas mettre en doute les expériences mystiques, écrit Karl Jaspers, ni davantage le fait suivant : par quelque langage que le mystique cherche à s'exprimer, l'essentiel reste indicible (1). ») De même demeurais-je sceptique devant cette autre prise de position de Landsberg selon laquelle, s'il y a des phénomènes mystiques dans les différentes religions révélées, « l'analogie qui existe entre ces phénomènes est plutôt une analogie de la forme et de l'expression qu'une analogie de l'esprit. Et cette différence entre la forme et son contenu spirituel devient décisive là où il s'agit de l'ineffable. » Si, comme Landsberg, je suis gêné par « l'affreux pêle-mêle » que l'on fait si souvent avec Plotin, Maître Eckhart, Bouddha et sainte Thérèse, ce n'est pas dans la mesure où de tels rapprochements sont abusifs, mais dans celle, incontestable, où ils apparaissent justifiés et risquent de compromettre le christianisme avec des phénomènes dont il se pourrait qu'ils soient plus physiques que métaphysiques. « Le paganisme

(1) *Introduction à la philosophie*, Éd. Plon, 1951.

est triste, au fond, écrit notre auteur, et la vraie affirmation de l'espérance qui constitue le noyau de l'existence humaine ne peut s'accomplir que par la promesse de l'éternité et de la résurrection. » Oui, mais si, comme disait l'autre, la vérité était triste? Notre nostalgie appelle le surnaturel. Elle ne le crée pas. Conclure de son existence à la sienne m'a toujours paru une faiblesse à laquelle je n'ai cessé d'être étonné de voir de si grands esprits consentir. Mais sans doute y a-t-il autre chose que j'ignore et qu'ils savent?

Et pourquoi ai-je écrit d'instinct en tête de ce chapitre : *Non pas l'espoir, l'espérance*, comme si je faisais miennes, malgré tout, les conclusions de Landsberg? A m'en tenir à la seule expérience qui puisse m'apprendre quelque chose d'assuré, la mienne, j'ai souvent été amené à constater et, une fois de plus, en lisant l'*Essai sur l'expérience de la mort*, à quel point les mystiques, dont je suis tellement éloigné, parlent une langue qui m'est compréhensible. Et pas d'une compréhension intellectuelle : c'est par le dedans, comme si j'avais vécu ce dont ils témoignent, que je saisis, non pas seulement le sens, mais, me semble-t-il, les moindres nuances, les plus lointaines résonances des mots qu'ils emploient. Comme si j'avais connu ce face à face avec Dieu, moi qui ne connais pas Dieu. Cette paix dont parlent saint Augustin, sainte Thérèse (qui sont souvent évoqués par Landsberg) et Landsberg lui-même (avec l'humilité des âmes vraiment saintes), comment peut-il se faire que je crois savoir exactement ce qu'elle est? Je n'ai même pas à l'imaginer. Ce n'est pas non plus un souvenir. Plutôt une sorte de présence. Landsberg dit de la mort que c'est la présence absente où l'absence présente, selon qu'il s'agit de notre mort imaginée ou de celle effective du prochain (1). Pour moi, c'est l'expérience mystique, c'est l'extase, c'est la paix de Dieu qui sont, plus encore, l'absence présente.

Nous parlions de la prudence de notre auteur devant sa propre expérience dont il ose à peine parler et qu'il nous donne comme fort éloignée de ce qu'elle est pour les véritables mystiques. Aucun saint ne s'est jamais considéré comme tel. Attitude liée au phénomène même de la sainteté : les plus grands sont aussi les plus humbles. C'est la règle du jeu et que le joueur le moins averti applique d'instinct. Compte tenu du fait qu'il y a des degrés dans l'initiation au surnaturel, Landsberg apparaît, qu'il en convienne ou non, du nombre de ces privilégiés qui ont du Christ une connaissance personnelle. Et, bien sûr il n'en convient pas. Mais nous l'entendrons avouer tout à l'heure qu'il a *rencontré* le Christ. Sa discrétion elle-même est significative et témoigne en sa faveur. Écoutez-le qui nous dit à propos de *l'expérience chrétienne de la mort* : « Il n'est pas facile de préciser de quel droit et dans quel sens je pourrais parler de ce sujet. (...) Je n'ai eu personnellement aucune expérience de ce genre, encore que, parfois, j'aie l'impression que je

(1) « Dans l'affreux désarroi que nous éprouvons au spectacle d'une mort, il entre un sentiment de duperie : celui que nous aimons est là et il n'est plus là ». François MAURIAC *(Journal)*, cité par Paul-Louis Landsberg.

commence un tout petit peu à comprendre les mystiques qui nous témoignent, devant Dieu, qu'ils ont vécu une telle expérience. » Ces lignes datent d'avant la guerre, puisqu'elles sont extraites de l'*Essai sur l'expérience de la mort*. Nous allons voir que leur auteur est allé beaucoup plus loin par la suite et qu'il s'agissait vraiment d'un commencement. Mais nous sentons bien que, dès cette époque (et même si, à cette date, il n'avait pas encore *rencontré* le Christ) sa compréhension du mysticisme était beaucoup plus étendue qu'il n'osait le prétendre. S'il « se contente d'évoquer quelques documents qui sont à la limite du compréhensible pour nous autres qui ne sommes pas des mystiques », nous devinons qu'il a passé, sans le savoir peut-être, la frontière et que c'est à la lumière d'une expérience toute personnelle qu'il éclaire ces témoignages extérieurs. Il nous dit arriver *non sans honte* à ses propres analyses (surtout historiques, précise-t-il) inhérentes à l'expérience de la mort : notre seul regret est qu'il soit aussi timide avec lui-même et qu'il n'ose presque jamais lâcher la main des saints qui l'introduisent dans un domaine où, aussi inexpérimenté qu'il soit encore au moment où il écrit, nous l'aurions volontiers choisi pour seul guide. A sa suite, l'exploration nous aurait peut-être moins effarouchés. Entre les saints et nous il marque une étape. A moins qu'il n'ait été lui-même un saint? Il faut oser poser la question et, sans avoir la prétention d'y répondre, présenter pour terminer les éléments du dossier.

III. — Un destin.

A Pontigny, au cours de ce qui devait être l'avant-dernière *décade* de la célèbre abbaye, j'eus la chance de rencontrer Landsberg. C'était en août 1939. Ayant quitté l'Allemagne en 1933, quatre jours avant que Hitler s'emparât du pouvoir, il avait alors professé la philosophie à Barcelone et à Santander d'où la victoire de Franco l'avait chassé. Je n'ai pas oublié l'impression que me fit ce grand garçon que, dans mon souvenir, je vois brun, presque noir, auprès de sa blonde jeune femme. Mais les souvenirs risquent d'être trompeurs. Aussi préféré-je, pour plus de sûreté, recourir à mon journal de cette époque qui, s'il n'est pas sur Landsberg aussi riche que je le souhaiterais, ne manque pas de porter à son sujet témoignage. Afin de laisser à ces quelques notes toute leur signification et de les situer dans leur climat, je les citerai avec leur contexte, mais en ne laissant subsister que les détails pittoresques indispensables :

2 *août* 1939. — *(...) Je tombais en pleine décade. Le sujet : la destinée. Rien que cela. Sous la présidence de Gaston Bachelard, tout en barbe, soixante personnes discutent, entassées dans une petite salle. A vrai dire, en dehors des trois conférenciers qui se succèdent (le Dr. Sotty, de Dijon; puis une spécialiste de l'enfance, la sèche Mlle A..., enfin le psychanalyste de Saussure) il n'y a que peu d'interventions. M. Brunschwicg sort un instant de sa somnolence pour préciser un point; Groethuysen se lance dans des discours*

embrouillés et spécieux. Son beau masque de Socrate soigné jure avec le négligé de sa tenue : les chaussettes rabattues laissent voir une peau blanchâtre; le pantalon relevé découvre d'éclatants caleçons longs. Landsberg intervient aussi, avec une mesure et une intelligence remarquables, et Jean Wahl. Rien de très précis ne sort de cette interminable causerie qui dura de 3 heures à 6 heures. Chacun employait son vocabulaire à lui. On s'escrimait en vain à distinguer les termes, paraît-il différents, de destin *et de* destinée. *C'étaient de beaux jeux d'esprit, brillants, mais si gratuits qu'ils m'ennuyaient un peu. On parlait du cas Hitler. M. Bachelard disait qu'il croyait, hélas! ce maître de l'Allemagne, en sa destinée. M. Brunschwicg m'expliquait « Le destin, c'est ce qu'on fait, la destinée, ce qui vous est imposé... » (...) Je me promène avec Jankélevitch. Qu'ils sont semblables à ce que j'imaginais, ces jeunes philosophes dont j'aimais les livres, Landsberg, surtout. (...)*

3 *août. —* 10 *h.* 10, *dans la bibliothèque, Jankélevitch travaille à mes côtés sa conférence du soir. P.-L. Landsberg est là, en face de moi, qui bouquine, Mme Théo V. R., quelques autres dames. Quel* silence *merveilleux. L'esprit se gonfle, l'intelligence se décuple, et la joie de vivre, d'apprendre. (...) Réunion. Jean Wahl parle. Il s'amuse comme un petit fou. Moi pas (jusqu'à présent). Je ne suis pas intelligent... (En écoutant Wahl, Bachelard et Brunschwicg couper des cheveux en dix!) Jankélevitch : il jongle moins haut, mais il jongle mieux. Jankélevitch, Landsberg : ceux qui sont au cœur du problème. Ceux qui, s'ils jouent aussi, jouent* leur vie *.(...)*

4 *août. — Landsberg : un grand Ange aux ailes invisibles...*

Je ne me trompais pas. Landsberg jouait sa vie. Et ce n'était peut-être pas seulement une figure de rhétorique que de voir en lui un Ange. Dans sa préface à la réédition de l'*Essai sur l'expérience de la mort*, M. Jean Lacroix, qui fut l'ami de Landsberg, nous apprend quels furent *le destin* et *la destinée* de ce « philosophe enragé qui mena sans répit la lutte contre le nazisme », dans ses diverses chaires de philosophie et au groupe *Esprit*. Arrêté à Pau en mars 1943 par la Gestapo, il fut déporté au camp d'Oranienburg où il mourut d'épuisement le 2 avril 1944. M. André Ribard, qui fut son compagnon de déportation a écrit :

Je pense à Paul Landsberg dont je n'ai connu l'identité que plus tard : ce professeur si décharné, dépassé par sa tristesse et l'exténuante tension nerveuse de notre vie, m'avait attiré. N'avions-nous pas même inquiétude du comportement humain? Toute connaissance est croyance, me disait-il, et la croyance exige un au delà d'elle-même.

Nous avons vu combien Landsberg était chrétien. Un des seuls points où il fut longtemps en désaccord avec le catholicisme était celui du suicide qu'il ne croyait pas pouvoir condamner absolument. Jean Lacroix et lui abordèrent souvent ce problème :

Il m'apprit qu'il portait toujours sur lui un poison — et cela dès sa lutte contre le nazisme, en Allemagne, vers les années 1930 *— et qu'il était bien décidé à l'utiliser pour ne pas tomber entre les mains de la Gestapo. A Pau, l'idée du suicide continuait de le hanter et*

dans l'hiver 1941-1942 *il s'y tenait perpétuellement prêt en cas de nécessité : c'est, semble-t-il, dans l'été* 1942 *que ses conceptions se modifièrent. Il a même écrit alors : « J'ai* rencontré *le Christ, il s'est révélé à moi. » Ce qui est certain c'est qu'il détruisit alors le poison qu'il portait toujours sur lui; et, au moment de son arrestation, il accepta pleinement de ne pas disposer lui-même de sa vie.*

A la lumière de ces révélations, le bref essai sur *le Problème moral du suicide*, daté de 1942, sur lequel s'achève le présent volume et dont nous avons cité plus haut quelques passages, prend toute sa valeur. Figurez-vous, nous dit Landsberg, un homme qui subit violemment la tentation du suicide. Imaginez qu'il perde sa famille, qu'il désespère de la société où il lui faut vivre, que des souffrances cruelles lui interdisent l'espoir. Est-ce que cet homme sera convaincu dans sa souffrance et dans sa misère si vous lui dites : « Il faut vivre pour suivre le commandement, pour ne pas pécher contre l'amour de soi-même, pour accomplir son devoir envers la société et la famille, pour ne pas décider par sa volonté propre une question que Dieu doit décider? » « Je n'hésite pas à dire que *non* » répond Landsberg — et le ton de sa voix est celui de l'aveu personnel à peine déguisé, de la confidence jaillie des profondeurs de l'être. Seul pourtant ce dernier argument mérite qu'on s'y arrête. Après avoir exposé et réfuté la plupart des raisons traditionnellement données pour expliquer la condamnation par l'Église de la mort volontaire, Landsberg en redécouvre le véritable motif, ignoré depuis que les chrétiens eux-mêmes oublient de plus en plus et à peu près généralement ce qu'est la vie chrétienne. Si l'homme se tue, c'est pour échapper à la souffrance. Mais la fin de la vie n'est pas le bien-être. Le chrétien qui souffre et connaît la tentation du suicide doit se remémorer ce qu'ont subi le Christ et les martyrs ; il doit se dire : « Tu ne dois pas te tuer, parce que tu ne dois pas *jeter ta croix.* » Ce que devaient être, par la suite, la vie et la mort de Paul-Louis Landsberg, donne une signification exemplaire à ces lignes :

La libération de la personne n'existe pas, si elle ne transforme pas en acte libre la nécessité suprême et universelle de l'accident mortel. Mais tandis que le stoïcisme veut acquérir cette liberté par la conscience de la possibilité du suicide, le chrétien doit l'acquérir par l'adhésion amoureuse à la volonté de Dieu. Il peut préférer la vie à la mort ou la mort à la vie selon les circonstances, mais il doit préférer absolument la volonté de Dieu à la sienne propre.

Landsberg, face à face avec une vie plus terrible que la mort, a choisi en toute lucidité de vivre pour attendre la mort que Dieu lui donnerait. Il a choisi le martyre. Et déjà sans doute il savait qu'il ne le refuserait pas s'il se présentait à lui, lorsqu'il écrivait : « Les martyrs chrétiens ont subi sans vouloir se tuer avant elle, et avec une foi victorieuse, la mort la plus horrible dans le temps des grandes persécutions. (...) Se tuer pour éviter la croix, et subir le martyre de la croix, ce n'est pas précisément la même chose. » Telle fut la destinée de cet homme, mais tel aussi son destin au temps des grandes persécutions de notre époque. Parmi

ces saints, dont Louis Lavelle écrit qu'ils sont au milieu de nous mais que nous ne parvenons pas toujours à les identifier (1), nous osons nommer ce grand Ange aux ailes invisibles que nous avons connu et presque reconnu, Paul-Louis Landsberg.

CLAUDE MAURIAC.

VICTOR SERGE OU L'ÉVASION IMPOSSIBLE

« Dès avant même de sortir de l'enfance, il me semble que j'eus, très net, ce double sentiment qui devait me dominer pendant toute la première partie de ma vie : celui de vivre dans un monde sans évasion possible, où il ne restait qu'à se battre pour une évasion impossible. » Ainsi commencent les *Mémoires d'un révolutionnaire* (2). Le drame de Victor Serge, comme celui d'un grand nombre de ses contemporains, est d'avoir cru, un moment, à une possibilité d'évasion, d'avoir tout sacrifié pour la réussite d'une expérience qui devait être décisive, et de s'être aperçu ensuite qu'il avait, de ses propres mains, aidé à refermer les portes de la prison à peine entr'ouvertes. De telle sorte que le double sentiment dont il nous parle ne domine pas seulement la première partie de sa vie : ce sentiment reparaît avec l'exil et si tenace que soit l'espoir de Serge, la fin de son livre où il dépeint la guerre, la débâcle, la fuite au Mexique ressemble étrangement au début : la vie de Serge se referme sur elle-même, nous donnant à penser qu'en effet, l'évasion n'était pas possible.

De ses années de jeunesse, V. Serge écrit : « L'existence s'offrait à nous sous les aspects d'une assez vilaine captivité. » Fils d'émigrés, trimballé de pays en pays, très tôt s'impose à lui l'idée qu'il est un hors la loi, un proscrit et que la vie des autres ne saurait être la sienne. Cette idée le conduit à rechercher la compagnie de ceux qui, comme lui, sont en exil au sein du monde. Un intense besoin de participation restera, toute sa vie, le trait dominant de son caractère : « Ce besoin de participation au sort commun, je vois aujourd'hui que je l'ai toujours ressenti et qu'il fut un de mes mobiles les plus profonds » (p. 61). Nul ne peut se sauver seul ; la vie ne vaut pas la peine d'être vécue pour soi. Au terme de sa longue expérience de révolutionnaire, Serge maintient que « le sens même de la vie consiste à participer consciemment à l'accomplissement de l'histoire... Cela veut dire se prononcer activement contre tout ce qui diminue les hommes et participer à toutes les luttes qui tendent à les libérer et à les grandir » (p. 409).

Une telle certitude a écarté le jeune Serge du mouvement anar-

(1) In *Quatre saints*, Éd. Albin Michel, 1951.
(2) Éd. du Seuil.

chiste qui se développait à Paris, avant la première guerre mondiale. Il n'a pas de mots assez sévères pour condamner, dans des pages qui sont peut-être les meilleures du livre, ces militants égoïstes et violents, qui devinrent les « desperados » de la bande à Bonnot. La même certitude l'écartera plus tard d'une révolution qu'il verra peu à peu se retourner, par sectarisme, par intransigeance, par égoïsme aussi, contre l'idéal de ses promoteurs. « Le socialisme, écrira-t-il, n'est pas seulement à défendre contre ses ennemis, contre le vieux monde auquel il s'oppose ; il est aussi à défendre en son propre sein, contre ses propres ferments de réaction... Pour être honnêtement servie (une révolution) doit être mise en garde contre ses propres abus, ses propres excès, ses propres crimes, ses propres éléments de réaction. Elle a donc un besoin vital de la critique, de l'opposition, du courage civique de ses accomplisseurs » (p. 127).

Combien de temps, Serge qui, dès 1920, apercevait les dangers de la révolution soviétique, a-t-il cru que celle-ci pourrait être défendue contre elle-même? Il semble que ses illusions aient été de courte durée. On le voit peu à peu s'écarter de la vie politique officielle, renoncer à convaincre ceux qui étaient ses amis, et retrouver, en plein pays de la révolution, la vie dangereuse et désenchantée des émigrés. Il devient un des intellectuels de l'opposition ; il écrit des livres qui sont interdits en Russie et finalement est arrêté et déporté.

Un trait nous frappe : pendant toute cette période russe de sa vie, même alors qu'il jouait un rôle dans le régime, Serge est resté un peu en marge, un peu à côté de ses compagnons de lutte. On a l'impression qu'il ne s'engage jamais tout à fait, qu'il voit plus loin que les autres, qu'il n'y croit pas complètement. Jamais il ne cesse d'apercevoir les limites et, dans une certaine mesure, la vanité de son action, ce qui le rend, à la fois, plus tolérant pour ses adversaires et plus sévère pour ses amis. C'est que, fondamentalement, Serge n'est pas un homme d'action. Les circonstances seules ont fait de lui un militant. D'autres circonstances auraient sans doute révélé en lui l'écrivain, romancier et poète, qu'il n'a été que par raccroc, avec un peu de honte. Très jeune, il aimait lire des vers ; il note que la poésie répondait en lui « à un constant besoin d'élévation ». C'est par là qu'il se différencie le plus des révolutionnaires de sa génération. Au rebours de Lénine, ou même de Trotsky qui sont des réalistes, Serge est un idéaliste. Il l'avoue lui-même lorsqu'il explique pourquoi il ne pouvait accepter le « scientisme obstiné » des anarchistes : « Il y avait d'autres valeurs auxquelles je ne pouvais ni ne voulais renoncer, et c'était essentiellement l'idéalisme révolutionnaire des Russes » (p. 30). Comme tout idéaliste, il désire l'évasion, mais la croit en même temps impossible. Et si vers les années 1930, il se tourne vers la littérature, ce n'est pas seulement parce qu'il ne peut plus avoir d'activité politique. C'est aussi parce que la littérature lui apparaît « comme un moyen d'exprimer pour les hommes ce que la plupart vivent sans savoir l'exprimer, comme un moyen de communion, comme un témoignage sur la vie qui fuit à travers nous

et dont nous devons tenter de fixer les aspects essentiels pour ceux qui viendront après nous » (p. 284).

Ce sentiment de la fuite du temps et cette attention aux autres font tout le prix des *Mémoires d'un révolutionnaire,* où Serge révèle de remarquables qualités d'écrivain et de portraitiste. On regrette, toutefois, qu'il s'attarde sur tant de personnages secondaires et n'accuse pas plus nettement les traits de ses grands compagnons de lutte, à commencer par Lénine et Trotsky.

Du jugement que porte Serge sur l'évolution du régime soviétique, à quoi bon parler? Les *Mémoires* n'apportent rien qui n'ait été dit sur ce sujet. Aussi bien le propos de l'auteur n'est-il pas ici de prouver : toutes ces querelles sont derrière lui, quand il commence à écrire et ce sont des ombres qu'il évoque. On ne pourra d'ailleurs jamais prouver de façon décisive que l'évolution suivie par le régime soviétique depuis 1919 était évitable. Entre Lénine et Trotsky, comme l'a montré M. Merleau-Ponty dans des pages remarquables (1), la différence est moins grande qu'il ne paraît. Mais cela est un autre problème, et c'est tout le marxisme qui se trouverait mis en cause si l'on voulait essayer de le résoudre.

BERNARD PINGAUD.

LES ROMANS

JOURNÉES DE LECTURE

Le premier roman de Jacques Chardonne (2) est d'un aspect d'autant plus inhabituel qu'il paraît sans date. On ne voit nulle mode, nulle ambiance qui ait pu déterminer sa forme, ses intentions. Charles Du Bos avait bien raison de rappeler de grands noms étrangers à propos de *l'Épithalame.* On pourrait croire, en effet, à une traduction, si la traduction parfaite est bien marquée par un certain décalage entre la langue et les conditions spirituelles dans lesquelles l'œuvre a été écrite, d'une part — d'autre part, le langage et les nouvelles conditions spirituelles dans lesquelles elle se présente aux lecteurs français. Ce qui infirme cette hypothèse, c'est la qualité de la prose de Jacques Chardonne.

Prose mélancolique et noble, bien entendu. Comme ceci, par exemple : « ... Elle est la nation d'un peuple répandu sur la terre, mystérieusement organisé, suspendu à la même attente et animé

(1) Cf. *Humanisme et terreur.* Éd. Gallimard.
(2) *L'Épithalame,* premier volume des « Œuvres complètes » de Jacques CHARDONNE, que publient les éditions Albin Michel.

par la même impulsion. Elle enviait ces hommes et ces femmes dont la foi pénétrait vraiment les pensées, l'action, toute l'âme dispersée dans le monde et confondue à l'éternité. Elle aurait voulu partager cet enthousiasme pour oublier son cœur, un peu lourd quelquefois, et trop attaché à la vie de chair et de larmes. »

Mais également, prose vive, faite de répliques, ce dialogue qu'on a envie de comparer aux volées du tennis.

Il faudrait alors admettre l'existence d'un très grand romancier anglais adapté par un très grand romancier français.

Ce qu'il y a d'étrange dans ce livre, étrange plutôt qu'étranger, c'est, en effet, la façon dont les événements nous sont présentés. Cette simplicité dans le récit nous est inhabituelle. J'entends bien que nous avons des maîtres de simplicité. On s'applique à citer certaines phrases de Retz, de Stendhal ou de Benjamin Constant. Leur simplicité est une éloquence dans son genre. Il est toujours facile, après de longs développements lyriques de conclure en une ou deux petites phrases sèches. Cette sécheresse n'est pas la simplicité, puisqu'en des circonstances importantes, c'est au contraire le débordement verbal qui serait naturel.

Au contraire, dans *l'Épithalame,* toute la banalité du monde semble digérée. Ce petit ton tranquille et comme détaché change de la littérature fiévreuse dont nous faisons notre nourriture. Ici, la fièvre est sous la peau et n'apparaît que par instants.

Le livre lui-même est composé de courts fragments devant lesquels nous nous plaçons sans effort, car nous sommes là, dans un jardin, dans une pièce, dans un dîner. Le lecteur est invité. Il reste, évidemment, que chacun de ces fragments se termine volontiers sur une image ou sur une phrase dont la mélancolie vise à un certain effet, mais tout de suite après, le fragment suivant remet les choses en ordre et la vie de tous les jours semble reprendre le dessus. L'adresse du narrateur nous paraît consister dans ce rythme où la tranquillité des choses ambiantes se trouve condensée, d'un seul coup, dans une touche plus vive, bien que rien ne se soit passé en apparence. Ce sont les grands mouvements secrets d'une eau qui dort.

L'Épithalame marque également par son sujet une sorte de nouveauté.

Le roman français pourrait volontiers être considéré comme une épopée à la gloire de l'adultère et non pas comme une élégie du mariage. Si l'on excepte Balzac, les couples dans la littérature française semblent s'être rencontrés devant le hasard ou la providence plutôt que devant un monsieur entouré d'une écharpe tricolore. Pourtant, dans la vie, les écharpes tricolores jouent un grand rôle. Par cette volonté de se placer dans les conditions les plus humbles, les plus douces, les plus naturelles, Jacques Chardonne se heurte à un danger que nous connaissons bien, celui de ne pas nous étonner. Or, le lecteur français a un grand besoin d'étonnement qu'il satisfait avec des coups de théâtre, de la violence ou des cris. Le romancier qui ne crie jamais, c'est le spectacle que nous donne Chardonne.

Alors que beaucoup de héros semblent obligés de se regarder

dans les glaces, de se donner des gifles et de se hausser sur leurs talons pour trouver un statut d'existence romantique, les héros de *l'Épithalame* découvrent leur drame sans effort. On songe évidemment à *Anna Karénine*.

Voici la fin d'un chapitre qui semble venir tout droit de Russie :

« Stimulé par le froid, il se mit à couper du bois devant l'écurie ; il s'échauffait à fendre des bûches à coups de hache. Comme pour une revanche impuissante, il dépensait avec rage la force inutile de son grand corps. Des gouttelettes s'accrochaient en petits glaçons dans sa moustache.

« Plus tard, Emma se rappela souvent ce bruit de scie et ces coups dans l'air froid. »

Voilà pourquoi je me trompais sans doute en déclarant que Chardonne n'avait subi aucune influence. Nous oublions aujourd'hui quelle fut l'importance de Tolstoï dans les vingt premières années du siècle. Mais ici, il conviendrait d'employer un mot à la mode en disant : la présence. Maintenant, l'auteur des *Cosaques* nous semble placé très loin dans le temps, à côté de Balzac, de Dickens. Par ailleurs une influence comme celle de Tolstoï peut s'exprimer de deux façons : par des maximes, des intentions et c'est le plus grossier. Chardonne a découvert l'autre face des choses, la finesse d'intuition, la délicatesse à saisir les mouvements du cœur féminin.

La principale différence tient dans le caractère même des deux romanciers. Celui de Tolstoï beaucoup plus sauvage et beaucoup plus moral à la fois l'entraîne vers des préoccupations qui ne sont pas celles de Chardonne. Chardonne pourtant connaît une sauvagerie et une morale du bonheur. Le bonheur ne semble pas pour lui, comme il était pour Tolstoï, une sorte d'état frénétique dans lequel on peut se jeter pour en revenir épuisé. C'est l'état parfait d'une existence parfaite. Toutes ces perfections accumulées forment un équilibre dont il convient de se méfier. La vie, dès lors, apparaît comme un animal dangereux, que nous avons domestiqué, mais dont la férocité pourrait apparaître brusquement.

II

Le hasard n'est pas toujours tendre. Si l'on ouvre un livre de Marcel Jouhandeau, sans se soucier du titre, ni de la page on risque bien de se fâcher avec lui dès le premier contact. L'un entendra parler de Dieu avec une furieuse adoration. L'autre tombera sur une histoire où le fumier joue son rôle. Voici donc une œuvre très variée. Elle n'a pas cette douce égalité d'humeur qui fait qu'un livre de Duhamel ou de Charles Morgan se poursuivent eux-mêmes, sans effort, en gardant le même accent (peu tonique). Le style même de Jouhandeau est très divers. Il rappelle Jules Renard, La Bruyère, Saint-Simon. La sécheresse comme l'excès.

La diversité des personnages n'est pas moindre. Si nous vou-

lons un assassin, le voici : il s'appelle Clodomir ; une sainte : nous avons le choix entre Véronique Pincengrain et Bazilerai ; un homme rangé : ce sera Godichon ; mais l'Innocence, la Pureté la Folie, la Foi jouent leur rôle dans la comédie et c'est un nouvel embarras. Sans doute un auteur peut-il happer un grand nombre d'êtres, de sentiments, mais en leur imposant un ordre qui nous permettra de les juger. Chez Stendhal il y a les bons et les méchants, les généreux et les cruels, avec une amusante catégorie intermédiaire qui est celle des pittoresques. Et encore la plupart sont-ils faits du même alliage de candeur et de calculs, en diverses proportions, la candeur de l'un étant une décoration, celle de Fabrice un sourire de jolie femme. Les choses sont moins simples chez Jouhandeau qui ne paraît pas s'indigner devant les monstres qu'il met en scène. Pourtant il croit en Dieu. D'où vient cette contradiction? Ailleurs il dira son amour de la politesse, des formes élégantes de la conversation et de la vie. Mais ce sera pour nous placer en pleine nature, avec les mots nécessaires, dès qu'il lui plaira. En somme, il possède tous les styles, il est universel malgré ses airs doux, timides, menus, appliqués, il dirige un orchestre : il est contrariant.

Cependant, il n'est pas impossible de percevoir un ordre dans ce chaos. Il suffit de savoir que Marcel Jouhandeau s'il va loin dans le réalisme, va plus loin également dans le commerce des âmes. Ces deux tendances finissent par trouver leur accord, dès qu'on a trouvé les lois de son univers. En attendant, il nous reste à suivre notre auteur dans ses méandres : la spontanéité du monde, sa folie, ses mille visages — et les hautes sagesses de l'esprit, son long dialogue avec un Dieu ou une image de lui-même. Nous reconnaîtrons alors en Marcel Jouhandeau la coexistence d'un grand chroniqueur et d'un métaphysicien. On a dit bien souvent que Balzac était la première tête métaphysique du XIXe siècle. Le même éloge, cent ans plus tard vaudra-t-il pour Jouhandeau?

Un chroniqueur n'est évidemment pas un romancier réaliste. Ce dernier s'imagine faire le tour de la réalité. Il veut l'épuiser et il suit pour cela un chemin très analogue à celui des généraux qui entourent une ville, l'assiègent, attendent sa chute pendant des mois interminables et oublient seulement qu'ils l'affament en la tenant prisonnière : c'est une ville morte qui tombe entre leurs mains, car les objets et les êtres ont l'habitude de se défendre jusqu'à leur dernier souffle contre leurs amants maladroits. Un Zola, un Durand illustrent bien cette tactique. Ils décrivent, ils définissent, ils cherchent à faire vivant, mais ils pensent toujours qu'ils n'en ont pas dit assez ; cette crainte fait leur malheur. Leurs personnages s'exposent devant nous, mais nous ne les voyons pas. Il leur manque, pour nous apparaître, une vertu simple qui serait de nous frapper. Ces créatures raisonnables, animées par des ressorts ingénieux, pleines d'aimables contradictions si les contradictions sont à la mode, grincent au lieu d'hésiter, s'agitent au lieu de vivre.

La méthode de Jouhandeau est très différente. Comme le soleil au milieu de l'orage, il illumine les êtres qu'il approche. D'un

seul rayon ceux-ci se dévoilent, montrent leur vertu exemplaire, disent des paroles qui nous enchaîneront à leur souvenir. Ces vifs regards d'un auteur sur ses personnages ne vont pas sans naïveté, ni sans joie. Les visites que nous faisons à une grand-tante imaginaire en lisant *Portraits de famille* (1) ou *Le fils du Boucher* (2) n'ont donc rien d'ennuyeux. Certains se plaignent de voir paraître trop de Jouhandeau. Quelle erreur ! Nous en voudrions un par mois.

Nous avons parlé d'un chroniqueur. Ce mot a une saveur très ancienne. Il semble bon pour les siècles d'ignorance où le monde était un spectacle si étonnant qu'on ne pouvait s'y promener sans écarquiller les yeux, rencontrer des fées, découvrir des trésors, déchaîner des prodiges. Maintenant nous savons tout, la couleur à la mode est le gris, et le gris lui-même n'est qu'une expression fantaisiste pour désigner un certain nombre de radiations lumineuses. Mais voilà que nous pourrions bien nous tromper.

Écoutons le Seigneur de Chaminadour : *Enfant qui grandissait dans une petite ville, je me compare à ces rois d'autrefois qui ignoraient tout ce qui ne se trouvait pas sous leur empire.*

Brantôme, Tallemant, Saint-Simon s'intéressent aux premiers personnages de leur temps. Ils pensent, ils ont la modestie de penser qu'on s'intéressera d'abord à leurs descriptions par les noms de leurs modèles.

Marcel Jouhandeau est beaucoup plus orgueilleux et ne compte pas sur la vanité des hommes. Ses sujets seront des êtres sans éclat, sans célébrité, des campagnards, des commerçants. Une raison d'ordre métaphysique le pousse comme le voulait Pascal à trouver en tout et partout l'extraordinaire. La médiocrité des êtres n'est pour lui qu'une surface trompeuse, comme celle de la mer. Il sait plonger au fond et ramener ces animaux mystérieux que sont leurs passions : haines ou désirs, qu'importe? Il enrichit la création de ces aveux forcés.

Qu'il nous suffise d'insister ici sur un point : Marcel Jouhandeau s'est fait le chroniqueur d'un monde parce que ce monde était le sien. Il y était enraciné, il participait à ses lois, à ses règles sacrées, à sa fantaisie même. Plus que l'absence d'un univers souverain de héros (3) — autant que l'humilité chrétienne et parallèlement — cette reconnaissance des êtres de sa lignée et de son entourage ont déterminé sa carrière d'écrivain. *Les mots de la Tribu* : c'est le titre d'un de ses livres à venir. Il indique par là qu'avant de parler, il convient que les mots aient une valeur immédiatement révélée. Le mystère avoué de certains d'entre eux est le meilleur signe de cette possession du langage. En somme, les mots doivent commencer par l'intimité pour finir par l'universalité, mais il convient qu'ils fassent tout le voyage qui sépare ces deux termes, faute de quoi ils sont impuissants et ce que nous comprenons ne nous touchera pas ou bien ce qui nous émeut restera lettre morte. Au milieu de sa famille, ce petit garçon

(1) Éd. Gallimard.
(2) Éd. Gallimard. (Ce livre va paraitre incessamment.)
(3) Si l'on compare la cour des Valois ou des Bourbons à l'Olympe.

qui sera plus tard un écrivain célèbre, est déjà en proie à cette difficulté. Il regarde avec passion les choses qui l'entourent. La boucherie de son père est un lieu sacré : on y tue les bœufs comme un sacrifice, et les garçons se succèdent dans cet office, comme des prêtres. Le sang qui coule, les longs couteaux, instruments du culte, jusqu'aux collerettes de papier qui ornent la devanture, tout cela l'enivre, lui fait peur, le retient. Ce fut un âge héroïque. Il nous a raconté le destin merveilleux de tel ou tel des officiants. Le plus mystérieux est encore son père, terrible colosse, terrible mangeur et ses passions ne s'arrêtent pas là — il l'apprendra par la suite. L'amour, dès cet âge, ne va pas sans terreur pour lui : un psychanalyste ne manquerait pas alors de se prendre la tête entre les mains et de déclarer que Dieu, pour Marcel Jouhandeau est une image agrandie de son père. Mais quel ennui : le christianisme ne dit rien d'autre, dont les prières ne s'adressent qu'au Père.

En même temps qu'il se passionne pour le monde qui l'entoure, cet enfant sage se sent appelé par une vocation qu'il ne sait encore nommer. C'est bien le sang de sa lignée qui bat dans ses veines, mais il a une autre mission : celle d'écouter battre ce sang. Dieu viendra le disputer aux siens, il se croira destiné à l'Église. Puis, son enracinement reprendra le dessus : ce sont les siens qu'il décrira ; il en fera des modèles.

Au moyen âge, on décrivait des *Retractationes*. De même, Jouhandeau, avec son Mémorial et les portraits qui l'entourent, retrouve les chemins qui lui firent écrire son premier livre : *la Jeunesse de Théophile*. Le sous-titre en est encore instructif puisqu'il était : « histoire ironique et mystique ». Tout un univers colorié s'agitait autour de Théophile, uniquement partagé entre le Noir et le Blanc, en bon mystique. Que Maman Brichanteau, l'Abbé Placard, Grand-Mère Briochet enlèvent leurs masques : les héros de *Portraits de Famille* apparaîtront.

Oui, dès sa première œuvre, grande et somptueuse symphonie des rapports d'une âme avec son Dieu, à travers l'intermédiaire d'une vieille femme (qu'on pourrait appeler l'Église) s'élève de temps à autre une petite flûte qui contourne les thèmes majeurs, se moque sans méchanceté, avec amusement des personnages et leur donne ainsi une leçon d'humilité : l'ironie vertu chrétienne.

Cette ironie, jointe à la ferveur, me paraît une des plus grandes qualités de Marcel Jouhandeau. Des qualités, il en a besoin si nous l'en croyons quand il écrit (1) *Sans mauvais désirs, on ne se serait pas élevé si haut. En effet, sans une faiblesse qui vous force à la racheter par des mérites qui la feront passer inaperçue, la vie de beaucoup de gens serait d'une platitude rare.*

Roger Nimier.

(1) Dans *Ces Messieurs* (Éd. Lilac), on voit que nous ne sommes pas loin du Jouhandeau mensuel que je réclamais. D'autant que le libraire Blaizot annonce un nouveau titre, que j'ai oublié.

OISEAUX DE TOUS PLUMAGES

Il est devenu traditionnel d'associer, sinon de confondre, les romans parallèles de Jean-Louis Curtis, *Chers corbeaux* (1) et de Georges Magnane, *Le génie de six heures* (2). Pourquoi? Parce que, parus à quelques jours d'intervalle, ils ont le même cadre, Saint-Germain-des-Prés, et un canevas semblable : les débuts d'un jeune provincial ambitieux dans la vie littéraire parisienne. Coïncidence, qui fait dire à certains, avec gravité, que la crise actuelle du roman n'est pas d'auteurs mais bien de sujets. Il faudrait alors se demander si le canevas d'un livre mérite ainsi la première place, si l'œuvre d'art n'existe que par son sujet, puis évoquer Racine et Corneille aux prises avec l'histoire de Titus et de Bérénice, non par hasard mais par défi, et plus tard Racine et Pradon concourant sur le canevas de *Phèdre*... Mais cela pourrait gêner à la fois Curtis et Magnane qui ne désirent ni l'un ni l'autre de si encombrants voisins.

Je doute que dans les oraisons funèbres qui salueront un jour ces deux auteurs, on fasse une grande place aux romans qui nous occupent aujourd'hui. Georges Magnane, qui suit le rythme même des saisons, et produit un livre par an, pour le plus grand plaisir de son éditeur, a été mieux inspiré par les bêtes à concours et les athlètes que par les habitants de Saint-Germain. Il avait un vieux compte à régler avec Jean-Paul Sartre. Il le fait avec habileté. Mais c'est une querelle qui reste étroitement limitée au tireur et à la cible — cible qui d'ailleurs en a vu bien d'autres. Les flèches dont Magnane transperce Jourlieu sont peut-être empoisonnées. Le lecteur ne risque rien. Jourlieu ne l'intéresse guère. Maxime pas davantage. Seul Bourgan a un caractère curieux, assez attirant, mais on le voit peu. Et c'est dommage. Le dessein de Magnane était au fond un dessein « bien pensant ». Il semble que Gisèle, malgré sa petite sottise provinciale, a toutes ses sympathies. Parce qu'elle est mère et martyre. Parce que l'enfant qu'elle a mis au monde est un symbole de vie beaucoup plus vraie que les œuvres de Maxime. Sans doute Gisèle est-elle vaincue, sans doute s'efface-t-elle, sans doute les dernières pages du livre nous montrent-elles un Maxime enfin rentré en grâce. Mais à la cour de Jourlieu. A la cour d'un personnage truqueur et méprisable. Gisèle-la-délaissée est l'image finale de la vérité. Ce qui fait de ce roman, malgré les quelques mots crus qui l'émaillent, un livre pour mères de famille, et jeunes filles vertueuses.

Le livre de Curtis, malgré les apparences est bien différent. Je dirai, pour en finir une bonne fois avec le parallèle imposé, qu'il me paraît beaucoup moins bien composé que celui de Georges Magnane. Sur le plan du métier, de l'artisan, il faut donner la

(1) Éd. Julliard .
(2) Éd. Albin Michel.

meilleure note au *Génie de six heures*, qui se déroule avec une sûreté tranquille et rassurante. Curtis au contraire mêle le dialogue, la lettre, le journal, oublie un personnage en chemin, le rattrape de justesse, s'amuse d'un détail, commence un second roman, revient au premier, etc... avec une désinvolture que la prière d'insérer affecte de prendre pour une suprême habileté de composition, mais sans tromper personne. *Les Chers Corbeaux* sont moins un roman qu'une esquisse.

Pourquoi?

Il faut ici retracer brièvement la carrière de cet auteur. Voici un jeune homme qui débutait bien. Sa première nouvelle, publiée par la revue *Littérature*, est remarquée par Giraudoux. Il publie un premier roman très étonnant, accueilli avec chaleur et qui impose très vite son nom. Peu après, il fait paraître *Siegfried*, récit plus secret, qui avait pour premier mérite de faire entrer un jeune allemand dans la littérature d'après guerre, au moment où nos soldats en mangeaient encore. Tout allait donc bien pour notre romancier. Et soudain, il reçoit le Prix Goncourt. C'est une aventure dont peu sortent vivants. Autour du lauréat épouvanté toutes les passions s'éveillent : la méchanceté, l'envie, la ruse, le mensonge. Il marchait tranquille. Le voilà sur une corde raide. D'en bas tous les visages levés guettent sa chute. L'éditeur crie : « Encore un pas, encore un pas... » Il faut continuer d'avancer. Heureux Bernard Pingaud, qui a connu le rare privilège d'avoir le Goncourt, sans l'avoir. Jean-Louis Curtis continue donc à écrire : mais ses livres n'ont plus le droit d'être bons. Ou des chefs d'œuvre ou rien. Et, comme il est difficile d'être un arbre à chefs-d'œuvre...

Mais si l'on oublie que Curtis a eu le Prix Goncourt, on est bien obligé de reconnaître, en toute loyauté, qu'il est l'un des satiristes les plus sûrs de la jeune littérature. Ce qui faisait le prix de ses *Jeunes Hommes*, et de bien des passages des *Forêts de la Nuit*, ce ton d'ironie et de satire, se retrouve à l'état pur dans les *Chers Corbeaux*. Il y a d'admirables moments de drôlerie : celui notamment où le dîner du soir réunit autour de la table de famille les Marcillac et leurs invités — et celui où Laurent Casamajor rend visite à Lagniel pour la première fois. C'est un genre d'épreuves que Jean-Louis Curtis a certainement été obligé d'affronter. On y sent constamment une envie féroce de sourire qui donne à ces pages un *ton* que l'on chercherait en vain dans les 340 pages du roman de Georges Magnane. Mais ne retombons pas dans le piège du parallèle. Curtis sait voir. Il a un œil sûr et impitoyable. Tout son livre fourmille de notations justes. On le sent constamment à l'affût d'un geste, d'une réflexion, d'un des petits faits vrais dont raffolait Stendhal. Il a écrit une sorte de chronique au jour le jour, qui suit l'humeur et le goût du chroniqueur, et que l'on sent de bout en bout vivante. La faune et la flore de Saint-Germain est obligée de s'y reconnaître. Avec mauvaise humeur peut-être car l'ironie de Curtis est loin d'être tendre, mais la vérité est là. Le dernier chapitre, où tous les personnages s'engouffrent dans une incroyable voiture, avec des rires et des cris, et disparaissent soudain, parce que l'auteur les a assez vus, et qu'il est

temps pour lui de laisser retomber les ficelles de ses pantins, est certainement l'une des images les plus vraies du village de Saint-Germain-des-Prés tel que les touristes américains le connaissent.

Alors? Pourquoi être un peu déçus? Parce que ce sujet que Curtis a choisi (c'est son droit absolu) de traiter en caricature, pouvait être celui d'un roman grave. Il existe des corbeaux plus voraces que ceux-ci. Tout le monde en connaît. De jeunes corbeaux qui dépècent peu à peu les hommes de lettres déjà en place, et l'on s'étonne un beau jour de les voir si gras et si bien « arrivés ». C'est que le cadavre est parfaitement nettoyé. Ces chers-corbeaux-là ne se contentent pas d'envoyer des lettres circulaires aux écrivains connus. Ils jouent de la serre et du bec. Et nous savons par certaines pages des *Forêts de la Nuit*, que Jean-Louis Curtis pouvait leur donner vie. C'était un sujet à sa hauteur. Il l'esquisse par moments. Dans le journal de Paul Berthier notamment, qui est souvent très beau mais trop bref. On aimerait retrouver Paul Berthier, le connaître davantage. On aimerait retrouver Jean-Louis Curtis.

JACQUES TOURNIER.

MAITRE ET DISCIPLE.

Il n'y a rien de plus commun que de voir des parents s'inquiéter de l'empire qu'un professeur est en train de prendre sur leur fils ; rien de plus commun que de rencontrer, dans une biographie, l'analyse des influences qui se sont exercées sur un grand homme. Si l'on considère que les écrivains sont les responsables ou les historiens de l'humanité d'aujourd'hui, il semblerait que les romans qui mettent en scène le couple maître et disciple devraient foisonner. C'est pourtant un sujet rarement traité dans toute sa pureté. On peut se demander pourquoi.

Toute histoire de couple contient, en règle générale, deux personnages qui doivent exciter un égal intérêt chez le lecteur. Mais, dans le cas qui nous occupe, avant même d'avoir commencé notre roman, nous avons une opinion sur le drame psychologique qui s'y déroulera. Nous sommes pour ou contre l'influence.

Si nous sommes pour, c'est la personnalité du maître qui nous attire. Nous le croyons honnête et faisons une large place aux théories qu'il développe. Nous applaudissons à leur victoire. Notre roman est doctrinal. Ou bien le maître n'est pas honnête et se sert de son ascendant pour détruire les âmes. Nous écrivons alors l'histoire, bien peu intellectuelle, du saccage d'un être par un autre. Quoi qu'il en soit, le disciple est sacrifié. Il se remplit comme une petite bouteille ou singe maladroitement son dompteur. L'équilibre est rompu et le sujet que nous voulions traiter nous échappe. Il n'y a que Dostoïewski qui ait été capable de tenir rivés les yeux de ses lecteurs à la fois sur le ciel des idées et la broussaille des actes, aussi bien sur ses « possédés » que sur leurs « démons ».

Si, au contraire, nous sommes contre l'influence, nous voici contraints de doter notre disciple d'une personnalité. Nous lui donnons une intelligence capable de défendre son indépendance. Une joute se déroule, à égalité, entre deux adversaires. Nous discutons la valeur de deux doctrines, quitte à prendre parti à la fin. Pour citer un exemple réussi, c'est Raskolnikoff qui passe du nitzschéïsme au christianisme. Nous pouvons aussi placer notre jeune homme dans une situation dont la fatalité est quasi inéluctable. Son destin se réalise sur le plan de la « vie vivante » qui n'a rien à voir avec le monde des simplifications abstraites. C'est le maître, cette fois-ci, qui se transforme en fantoche, tandis que ses discours sont de lâches échappatoires, sans contenu moral. Ici encore, l'équilibre est rompu et notre sujet nous glisse entre les doigts : le danger de l'influence est devenu dérisoire. Notons que Dostoïewski a évité cet écueil. Son Ivan nous trouble, bien qu'il représente, par excellence, la tentation intellectuelle.

C'est cette seconde solution que M. Troyat a choisie dans son dernier roman *la Tête sur les épaules.* (1) Certes, il nous y transporte du café de Flore dans une « cave » et nous fait rencontrer un professeur de philosophie, laid et d'une familiarité inhabituelle avec ses élèves, qu'il n'est pas difficile d'identifier. Mais le disciple est trop prisonnier de sa propre existence pour être un vrai disciple. L'existentialisme ne crée pas en lui un complexe psychologique, ne lui dicte pas un devoir, comme le nitzschéïsme à Raskolnikoff. Étienne réagit en jeune homme impulsif, orgueilleux et épris d'abstractions, comme nous sommes tous à cet âge, devant un problème que le hasard seul a dressé sur ses pas. On pourrait dire que sa situation l'amène à la doctrine de l'absurde et non que la doctrine lui présente le drame à dénouer. Il est normal que le rôle du maître se réduise à peu de chose. Sommé de donner des conseils, il fuit dans les considérations générales, abandonne la partie et ne sert, en définitive, qu'à donner une vague résonance profonde à un fait divers d'après-guerre. La psychologie du jeune homme est la plus forte et mène le jeu, fortifiée, il est vrai, par un discours complaisant. La maîtrise du romancier aussi, qui n'a pas renoncé à raconter, tambour battant, une histoire cohérente. La situation l'emporte sur les idées. Peut-être que la métaphysique, quoi qu'on en dise, n'a pas encore pénétré le roman français. Et M. Troyat est en complet accord avec son esthétique littéraire lorsqu'il proclame l'inanité de tous les systèmes philosophiques. La vie est la plus forte et reste, jusqu'à nouvel avis, le sujet de son œuvre. C'est ce qui explique qu'en dépit de la tentative dont nous parlons, le roman de l'influence sartrienne comme le roman anti-sartrien sont encore à faire. A moins que l'existentialisme, prise de conscience plutôt que doctrine morale, se dérobe à ce genre d'attaque. Mais ceci est une autre histoire.

Georges PIROUÉ.

(1) Éd. Plon.

BENJAMIN CONSTANT OU L'IMPUISSANCE D'AIMER

> *« Ses passions et ses coups de tête s'expliquent par un refus critique de se donner. C'est en écartant la chaîne d'or qui lie l'homme aux êtres et aux choses qu'il en est venu à traîner derrière lui tous ces morceaux de chaînes brisées et lourdes. »*
>
> ALBERT THIBAUDET.

Par un curieux renversement, le vocabulaire courant a fait de l'*érotomanie* un synonyme de boulimie sexuelle, alors qu'à l'origine (et en réalité) le mot désigne une psychose caractérisée par le désir morbide d'être aimé. L'ambivalence du mot pourrait bien à la fois expliquer et s'expliquer par le comportement, non moins ambigu, du Séducteur-type. Alcibiade parle de ceux que Socrate « a trompés en leur faisant croire qu'il voulait être leur amant et auprès desquels il a été bien plutôt l'aimé (1) ». Il est permis de penser que le philosophe, en l'occurrence, annonce un *certain* Don Juan (qui, bien sûr, aura d'autres visages...), un Don Juan non point victorieux et dominateur, libre de ses conquêtes, mais esclave, un instant au moins, de chacune, à tout le moins de l'espoir, de l'attente absurde qu'il place dans la conquête, de cette folle exigence qui le fait mobiliser tous ses pouvoirs de séduction *contre lui-même*, et, en fin de compte, de ce Séducteur, fait bien plutôt un séduit...

Il y a là, n'en doutons point, le signe de quelque infirmité, de quelque impuissance. Mal assuré de son *être*, l'homme dont nous parlons ici ne chercherait-il pas à l'affirmer à ses propres yeux en l'imposant, d'abord, à autrui? Séduire, c'est se rendre réel et c'est se rendre nécessaire. Le Séducteur est celui avec qui l'on ne peut pas ne pas compter. Or écoutons certains aveux de Benjamin Constant : *Je fais bon marché de moi-même parce que je ne m'intéresse guère... C'est un grand malheur de ne pas s'aimer assez, de ne pas prendre un intérêt assez suivi à soi-même... d'éprouver un détachement de la vie contre lequel la raison ne peut rien*... Faisons, là dedans, la part de quelque *fausse* complaisance à cette « dérision de soi » dont parle M. Alfred Roulin, préfacier de *Cécile* (2) : Benjamin la dément lui-même, au demeurant, en n'écrivant que de lui, du moins dans cette part de son œuvre que la postérité tient, à juste titre, pour la plus valable (lui-même attachait beaucoup plus d'importance à son livre sur la religion, que personne ne lit plus, qu'à *Adolphe* ou, *a fortiori*, à cette *Cécile* qu'il a même négligé

(1) Cité par A. FABRE-LUCE dans *les Sept voluptés spirituelles.*
(2) Éd. Gallimard.

d'achever, et probablement oubliée après l'avoir écrite : curieux trait de mensonge inconscient à soi-même...)

... Le signe, disions-nous, d'une infirmité et d'une impuissance. Citons encore Thibaudet : « Avant Amiel, Constant a amené à la lumière de l'écrit le complexe d'intelligence et d'impuissance qu'il contemplait désespérément en lui. » Quelle est donc cette impuissance singulière, à quoi il ne saurait être question de donner, plus qu'à l'érotomanie dans son sens premier et exact, que nous disions tout à l'heure, une signification physiologique, sexuelle?

Eh bien, il semble que ce soit l'impuissance d'aimer, dont il s'agisse.

★

Sur elle, l'essentiel est dit par Thibaudet lorsqu'il parle de « refus critique de se donner ».

La chose dût-elle sembler paradoxale, ajoutons que, de ce refus, l'amour-passion pourrait bien être à la fois une expression, une manifestation aiguës, et comme le corollaire de fait. La passion amoureuse, quand elle ne naît pas de l'impossibilité de son assouvissement, à tout le moins s'enrichit, se nourrit, s'avive des obstacles qu'elle y rencontre et, au besoin, les crée (l'épée du roi Marc séparera toujours les corps des amants passionnés...). C'est un amour illusoire, créant son propre objet, le substituant à l'être réel qui n'en est plus que le fantôme, l'apparence visible — le prétexte *à peine* nécessaire. Il n'est pas d'amour-passion qui, satisfait, comblé, partagé, soit un amour heureux, car le bonheur, qui est une victoire *durable* sur tous les obstacles, est incompatible avec la passion.

Or c'est au bonheur que tend le don réciproque, cet *échange* en quoi il est permis de voir la forme la plus haute — et sans doute la seule valable — de l'amour. Benjamin — revenons à lui — s'y refuse, en est incapable. Dans *Cécile*, nous le voyons balancer sans fin entre sa femme, Cécile de Walterbourg (c'est-à-dire, en fait, Charlotte de Hardenberg) et Mme de Malbée (Mme de Staël). Que nous soyons bien dans l'ordre absurde de l'amour-passion, tout l'indique : sa femme lui est indifférente, mais recommence à exister à ses yeux lorsqu'elle le trompe ; que Cécile le repousse, il s'enflamme pour elle (p. 35 : *Je n'étais point du tout amoureux d'elle en lui envoyant ma lettre; mais sur sa réponse, qui était convenable, spirituelle, froide, polie et qui se terminait par un refus absolu de me recevoir, à l'avenir, je ressentis ou crus ressentir la passion la plus violente*...) ; qu'elle lui soit accessible, il se glace (p. 47 : *Je crus apercevoir à très peu de distance l'époque où j'allais contracter de nouveaux nœuds : cette idée me donna quelque chose de contraint*...) ; qu'elle s'éloigne à nouveau, tout recommence (p. 48 : *L'obstacle était donc là, inattendu, insurmontable... Il ne m'en fallut pas davantage pour tomber dans un désespoir sans bornes*... ; quant à sa liaison avec Mme de Malbée... mais, depuis *Adolphe*, nous en connaissons l'histoire. Notons en passant la cruelle lucidité avec laquelle lui-même analyse ces « intermittences » de son cœur, et en laquelle il faut voir aussi bien ce mélange de « grandeur de sincérité et de

dérision de soi » dont parle M. Roulin que ce « complexe d'intelligence et d'impuissance » que dit Thibaudet. Il n'est pas jusque dans l'accomplissement de sa dérisoire passion pour Cécile et dans l'assouvissement de son désir où Benjamin ne diagnostique l'aboutissement, je veux dire l'échec de cette passion : *J'éprouvai, en triomphant ainsi d'elle, un sentiment très singulier, un repentir, une honte qui me poursuivaient au milieu du plaisir même. Je n'étais pas très scrupuleux dans les liaisons de femmes et jamais un succès de ce genre ne m'avait semblé une chose qu'on dût s'interdire ou qu'on pût se reprocher. Mais il y avait dans Cécile une telle loyauté, une telle bonne foi, elle avait si peu conçu l'idée que je pusse abuser de ce qu'avec moi elle n'était pas sur ses gardes, que ce que je sentais ressemblait presque à ce que j'aurais senti si j'avais dépouillé un aveugle qui m'aurait prié de le conduire, ou tué un enfant qui se serait confié à moi* (p. 97). On peut douter de la véritable nature, de la bonne qualité de cette « mauvaise conscience », et d'autant plus si l'on se réfère au comportement ultérieur de l'amant à l'égard de sa maîtresse : il n'aura de cesse, même après l'avoir épousée, qu'il ne l'ait quittée, et à peu de chose près acculée à la mort. La vérité ne serait-elle pas plutôt qu'en faisant de Cécile sa maîtresse, Benjamin supprime tout obstacle entre elle et lui et, par le fait, met en échec sa propre passion, dont elle ne pouvait être l'objet *qu'à condition d'être inaccessible?*

En fait, Benjamin est incapable d'aimer *une* femme : deux (ou trois) ne sont pas de trop pour justifier à ses yeux et le duper lui-même sur cette impuissance, en l'empêchant *de facto* de nouer la « chaîne d'or » qui, selon Thibaudet, remplacerait « tous ces morceaux de chaînes brisées et lourdes qu'il traîne derrière lui » — ceux-ci lui dissimulant son incapacité de porter, de choisir celle-là. On le devine, on le sent pourtant à la limite de la découverte. Il n'a pas grand-chose du libertin-type, du Séducteur joyeux et sans illusion (Don Juan le Satisfait, comme dit Montherlant). Son impuissance à aimer, il ne l'accepte pas, ne la reconnaît pas absolument, une fois pour toutes ; il n'a rien de l' « homme à femmes » du modèle courant, et c'est ce qui fait émouvants sa sincérité faillible et ses scrupules : *Quiconque m'eût observé dans les instants qui précédaient immédiatement nos séparations eût été persuadé, et Mme de Malbée devait le croire, que je l'aimais plus que jamais. Il en était d'ailleurs ainsi à beaucoup d'égards, et de la sorte, si je la trompais, c'était en cédant à ce que j'éprouvais réellement. Ma fausseté ne consistait point à feindre une sensibilité plus grande que celle que j'avais, mais à laisser croire que cette sensibilité aurait des suites qu'elle ne devait pas avoir.* Toujours le « refus critique de se donner »... Peu de chose sans doute eût suffi à lui faire franchir le pas : la rencontre qu'il fallait, on ne sait quelle grâce...

★

Et peut-être Benjamin lui-même le pressentait-il. Entendons les propos qu'il prête, dans l'un des passages les plus significatifs de *Cécile*, au Piétiste qui l'exhorte : *Vous ne pouvez nier qu'il n'y*

ait hors de vous une puissance plus forte que vous-même. Eh bien! je vous dis que le seul moyen de bonheur sur cette terre est de se mettre en harmonie avec cette puissance, quelle qu'elle soit, et pour cela il ne faut que deux choses : prier et renoncer à sa propre volonté. Comment prier, m'objecterez-vous, quand on ne croit pas? Je ne puis vous faire qu'une réponse : essayez et vous verrez, demandez et vous obtiendrez. Mais ce n'est pas en demandant des choses déterminées que vous serez exaucé; c'est en demandant de vouloir ce qui est. Le changement ne se fera pas sur les circonstances extérieures, mais sur la disposition de votre âme. Et que vous importe? N'est-il pas égal qu'il arrive ce que vous voulez, ou que vous vouliez ce qui arrive? Ce qu'il vous faut, c'est que votre volonté et les événements soient d'accord. (C'est à peine solliciter les textes que de reconnaître là comme un avant-goût de l'*amor fati* nietzschéen.) En somme, ce qui est demandé à Benjamin — et il le pressent — c'est un *consentement* et un *choix.* Telles sont les conditions premières de cet amour dont il rêve, et qu'il ne connaîtra jamais. Qu'il ne connaîtra jamais car, en lui, veille et ne saura jamais s'endormir un Démon qui lui est familier, même s'il s'illusionne parfois sur sa véritable nature : le Démon de la lucidité — qui est aussi le Démon du refus...

CLAUDE ELSEN.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

DU COTÉ DE L'OCCULTE

Il est des portes ouvertes à enfoncer, qu'il faut enfoncer, pour que l'ouverture fasse position définitive. Qui donc ne croyait qu'il y a vérité usée à affirmer que le romantisme s'accompagna d'une curiosité intense pour le mystère, comme sciences, arts, ballet, opéra, en témoignent autant que la littérature? Pas du tout!

L'an dernier nous a procuré un éblouissement de surprise et d'admiration devant l'immense fresque que Raymond Schwab a brossée des communications nombreuses et vastes entre le ciel de nos grands romantiques et le ciel le plus lointainement surnaturel de l'Inde ; ce maître-livre, *la Renaissance orientale*, renouvelait cent ans d'histoire littéraire. Aujourd'hui, tout autrement et beaucoup plus modestement, en se bornant au panorama d'un genre littéraire, M. Pierre-Georges Castex peint une partie mal regardée jusqu'ici du romantisme de l'au-delà ; et son *Conte fantastique en France, de Nodier à Maupassant* (1) est, pour dire l'essentiel en l'affreux mot commode, exhaustif. Si je me permets de lui signaler

(1) Librairie José Corti.

un oubli, c'est vraiment en pensant à l'exception dont toute règle a besoin : une fleur pour son chapeau d'été. L'oubli est mince, mais me fait de la peine. Je veux parler d'un petit livre très réussi d'Alexandre Dumas, *la Femme au collier de velours*, qui se présente comme une histoire racontée par Nodier à la veille de sa mort.

Le conte fantastique atteignit chez nous, dans les années 1830, un degré de foisonnement dont on reste ébahi. Rêves et cauchemars, vertiges de conscience, hallucinations, manifestations infernales, envoûtements diaboliques, terreurs, tout un monde du mystère le plus extravagant tint dans la lecture d'alors une place que franchement nous ne mesurions pas. Oubliez les noms d'auteurs et les titres d'ouvrages, si vous les savez, ou bien ne les apprenez point. Il y en a tant ! et c'est gibier de spécialistes. Mais M. Castex devait en faire sa toile de fond pour mettre en scène les évolutions des maîtres : les Nodier, les Balzac, les Mérimée, etc., qu'il étudie dans neuf excellentes monographies. Maupassant évidemment déborde le Romantisme, mais il est le seul. On a toujours quelque effort à faire pour ranger Mérimée parmi les romantiques : le moyen de s'y refuser?

Décidément la littérature de l'occulte abonde. Chaque année d'histoire littéraire confirme *les Sources occultes du romantisme français*, les deux tomes inoubliables d'Auguste Viatte. Il est prodigieux que d'importantes Histoires de la Littérature ne contiennent pas encore un chapitre qui corresponde aux doctrines ésotériques du XIXe siècle... Ce siècle y a véritablement plongé, il en ruisselle.

Les apports de l'étranger l'y poussèrent. Illuminés et vulgarisateurs de l'illuminisme venaient non seulement d'Allemagne, mais de Suisse, de Scandinavie, d'Italie, plus souvent qu'ils n'étaient nés en France ; et les deux initiateurs de qui part et par qui passe la courbe du conte fantastique sont Hoffmann et Poe. De qui part...? Ma foi, non. Le conte fantastique part de Jacques Cazotte, écrivain français, mort sur l'échafaud révolutionnaire en 1792. Ce conteur attirant s'intéressa toujours à la magie ; il se prépara par des pages d'une curieuse verve noire à la merveille d'invention qu'est *le Diable amoureux*, qui a imprimé sa trace dans le roman noir anglais et dans les contes germaniques ; n'a-t-il pas inspiré Lewis, Schiller, Hoffmann, comme il a impressionné Nodier, Nerval et bien d'autres?

L'histoire littéraire ne pouvait manquer d'observer qu'Hoffmann s'est installé en France dans le moment où la science menait ses travaux sur le magnétisme et les états seconds de la personnalité, puis que l'influence d'Edgar Poe a fait progresser le conte fantastique dans le sens pathologique en parallélisme avec les progrès de la psychiatrie. Autre chapitre important : la lutte entre les hoffmanniens français et Walter Scott, l'insulaire qui prétendait rester maître de l'Europe. Sur l'étonnante campagne de propagande et de publicité hoffmanniennes conduite par Lœve-Weimars à travers Paris, M. Castex fait courir des pages entraînantes. Les choses devaient marcher plus simplement pour le conteur des *Histoires extraordinaires* que Baudelaire introduisit.

M. P.-G. Castex définit le fantastique : « intrusion brutale du mystère dans le cadre de la vie réelle, » et il le trouve « généralement lié aux états morbides de la conscience qui, dans les phénomènes de cauchemar ou de délire, projette devant elle des images de ses angoisses ou de ses terreurs ». Voilà un terrible diagnostic. Il oblige de se rappeler ce que disait Nerval : qu'Hoffmann « s'effraie lui-même des fantômes qu'il crée », et aussi de penser à l'*Hoffmann fantastique* écrit comme pour charmer l'ombre de Schumann. M. Jean Mistler n'y voile certes pas les malheurs physiologiques de l'écrivain. Et nul n'ignore l'exaltation fiévreuse et les excès d'Edgar Poe, ni la misère physique de Nodier, ni l'hallucination perpétuelle de Balzac ni la sensibilité meurtrie de Gautier, ni la folie de Nerval... etc. Mais convient-il de dire : tel auteur, tel livre? Quel air aurai-je en demandant si des injections de cervelle maligne peuvent doper ou compromettre l'imagination créatrice? Comme si l'avant-garde littéraire avait déjà renoncé à la méthode rimbaldienne du dérèglement de tous les sens ! Rimbaud disait, il est vrai : dérèglement raisonné. Mon Dieu, cette histoire remonte haut et redescend dans quelles complications ! Allons, pas de théorie, puisque Flaubert tombait du haut mal, et que Balzac a du génie...

A s'en tenir prudemment au fait purement littéraire, on a tout de même envie de s'interroger. Le fantastique a-t-il été pour la littérature française une acquisition d'importance et son absence diminuerait-elle, par exemple, Balzac? C'est possible, ce n'est pas sûr. Est-ce que *la Fée aux miettes* vous passionne? et *Jettatura* ou *la Morte amoureuse* de Gautier? Et *Lokis* de Mérimée? Je sais bien, il y a *la Vénus d'Ille*, histoire glacée, histoire impressionnante en raison même de sa glace. Je me ferais une raison si nous ne possédions, en fait de conte ou roman fantastique, que *l'Ève future* et *Aurelia*. A ce propos, on est fâché de trouver le *Villiers de l'Isle-Adam* un peu confus ; en revanche, l'analyse d'*Aurelia* ainsi que celle de *la Pandora* marquent bien la place et le caractère des deux nouvelles. Passant à Lautréamont et osant en parler sans extase, M. Castex montre sans trop en avoir l'air les limites des *Chants de Maldoror*.

Il a d'ailleurs conduit tout ce livre qui l'honore avec autant de goût que d'attention et de savoir, ne manquant jamais de séparer l'artificiel du vécu, du deviné, du rêvé. On n'en regrettera que davantage qu'il ait précipité la fin de son travail. Que devient le conte fantastique? Une allusion à Apollinaire et au surréalisme, un mot sur Fantomas, un paragraphe consacré au roman policier, un autre à la *Nadja* d'André Breton, ce n'est pas suffisant. M. Castex aura beau remarquer que l'inspiration fantastique est passée dans la poésie : il ne nous empêchera pas de penser à Francis de Miomandre, à Alexandre Arnoux, à Marcel Aymé, à Audiberti, pour ne nommer que ces quatre. Un chapitre fait défaut, je l'en assure, une vraie conclusion.

HENRI CLOUARD.

LES LETTRES AMÉRICAINES

F. SCOTT FITZGERALD
et
LE « ROMANTISME DES ANNÉES VINGT »

On assiste aux États-Unis, depuis deux ou trois ans, à un renouveau littéraire et sentimental des années qui ont suivi la première guerre mondiale. Le journalisme, le cinéma, la radio vont chercher dans cette époque, pour les faire revivre, les visages oubliés de ses héros : vedettes du cinéma muet ; champions de base-ball ; gangsters ; écrivains... On reprend, à Broadway, d'anciennes opérettes célèbres : *Gentlemen Prefer Blondes;* on relance les films de Charlie Chaplin ; on remet à la mode d'anciennes romances : *Bewitched;* dans le palais baroque où elle dort depuis vingt-cinq ans, embaumée dans sa gloire muette, on va réveiller Gloria Swanson pour lui faire tourner *Sunset Boulevard.* Le grand magazine *Life* consacrait, l'an dernier, un numéro spécial, à évoquer les années vingt, ses politiciens, ses criminels, ses dandys et ses belles de nuit. Cette décade, on nous la présente tantôt comme un « âge d'or » (*The Golden Twenties :* tel est le titre du film que Richard de Rochemont a composé à l'aide de bandes d'actualités, prises à cette époque), tantôt comme l' « âge de l'aspirine » (*The Aspirin Age,* parce que, nous explique Isabel Leighton, qui a réuni sous ce titre des articles écrits par les meilleurs journalistes des États-Unis, sur les faits essentiels survenus pendant les années vingt, jamais les maux de tête ne furent aussi fréquents qu'alors, et le seul remède qu'on trouva, pour les guérir, fut un cachet d'aspirine...) Je trouve encore, sous la plume du jeune romancier Frederich Buechner, dans son roman : *A Long Day's Dying,* l'épithète *roaring* (mugissant), accolé à ces *twenties* désormais légendaires.

A travers ces films, ces articles, ces pièces de théâtre, nous voyons se dessiner la physionomie singulière de cette période de l'histoire américaine. Les années vingt, c'est la découverte du jazz et de Freud ; c'est la prohibition et le règne des *speakeasies,* ces bars clandestins où l'on servait un alcool frelaté ; c'est le charleston, Charlie Chaplin, Al Johnson, le « chanteur de jazz », barbouillé de noir et de blanc, hurlant, de son extraordinaire voix de gorge, devant les foules en délire, les couplets de *Sonny Boy;* c'est le président Harding et son gang à la Maison-Blanche ; Hemingway, Gertrude Stein à Montparnasse ; Jimmy Walker, l'élégant Jimmy serré dans ses vestons étroits, la canne à la main et la fleur à la boutonnière, à la mairie de New-York. Exécution de Sacco et Vanzetti ; mort de Rudolph Valentino, sur le cercueil de qui ses

admiratrices se suicident ; publication de *Babbitt*, par Sinclair Lewis ; pacte Briand-Kellog : toutes ces éphémérides, dont je n'ai pas vérifié la date exacte, composent le visage d'une Amérique brutale et romanesque, encore proche des temps de la marche vers l'Ouest, insoucieuse du rôle auquel elle peut prétendre dans le monde, jouant avec facilité du colt et imbibée d'alcool de contrebande. L'extrême licence des mœurs alliée au puritanisme qui a rendu possible l'étonnante expérience de la prohibition ; la violence d'un pays neuf devenant sentimental sous l'effet d'un *blues* et d'un verre de gin et se découvrant des complexes, le désenchantement de l'après guerre, se combinent pour former un breuvage fort et dangereux, un cocktail douteux à vous décoller la rétine. Je ne sais si les années vingt furent réellement un « âge d'or » (de toute façon, pas pour tout le monde), mais elles furent assurément un âge pas ordinaire.

Il est instructif de rechercher quelques-unes des raisons de cette vogue. L'Amérique est toujours à la recherche de son histoire, et l'histoire va plus vite dans un pays neuf. Il est significatif que le film *The Golden twenties*, dont je parlais tout à l'heure, est précédé d'un préambule où l'on voit un jeune collégien à la recherche d'un sujet pour une composition d'histoire, échouer à la Bibliothèque municipale de New-York. Un bibliothécaire lui vient en aide, lui propose, entre plusieurs périodes de l'histoire des États-Unis, celle des « années vingt », parées soudain d'une dignité historique, égale à celle de la guerre civile.

Autre cause à ce romantisme attendri : l'après-guerre 1914-1918 fut une ère de prospérité économique, jamais retrouvée depuis, dont le souvenir provoque la nostalgie de ceux qui la vécurent.

Mais je subodore aussi, dans le succès fait aux années vingt, une arrière-pensée politique. Il faut se rappeler que : 1° le parti républicain administra le pays au cours de cette période fortunée ; la crise de 1927, qui la clot, a fait perdre à ce parti le contrôle de la politique américaine ; 2° la grande presse du pays, en particulier les magazines *Life* et *Time*, responsables, pour une grande part, de la mode qui nous occupe, appartiennent à des capitalistes républicains.

Je ne serais donc pas surpris si l'intention inavouée qui préside au lancement publicitaire des *Golden twenties*, pouvait s'exprimer par la formule suivante, qu'il s'agit de faire entrer dans la tête de l'électeur américain : cette époque fut heureuse, parce que le pays avait une administration républicaine. Avec les démocrates sont venus la crise, la guerre, les restrictions... Votez républicain et l'âge d'or renaîtra... Car il est remarquable (c'est là, je le sais bien, un effet de l'illusion même du souvenir) que l'accent, dans cette orchestration, est mis sur les merveilles arrivées au cours de ces années, jamais sur les calamités et les erreurs commises. On passe vite sur les grèves sanglantes, qui furent nombreuses ; sur l'augmentation de la criminalité (l'un des crimes les plus tristement spectaculaires fut le kidnapping du bébé Lindbergh) ; sur les hontes de l'administration Harding et le déséquilibre

moral provoqué par la guerre. Même, la prohibition, source de scandales et de crimes sans nombre, prend la figure d'un jeu brutal, mais pittoresque, et les gangsters qui s'y enrichirent deviennent de sympathiques « mauvais garçons » (nous trouverons une image romantique du bandit sentimental, dans l'un des romans de Scott Fitzgerald, *The great Gatsby*). Tout ne fut pas rose dans ces années d'or. Nous sommes en train d'assister, aux États-Unis, à la naissance d'une légende (nous avons vu de près comment naissent les légendes) : à la création de celle-ci nul écrivain n'aura contribué davantage, par ses ouvrages et par sa vie, que F. Scott Fitzgerald.

II

Pour comprendre l'une des raisons principales du succès dont jouit actuellement l'œuvre de Scott Fitzgerald, il faut envisager celui-ci dans la perspective du « romantisme des années vingt ». Ce succès, que l'écrivain ne connut, de son vivant, qu'au tout début de sa carrière littéraire, se manifeste par une redécouverte de ses écrits. Aux côtés de Faulkner et de Hemingway, Scott Fitzgerald entre dans la collection d'anthologies de la « Vikig Portable Library » (John O'Hara a écrit, pour ce volume, une admirable introduction). Son roman le plus célèbre, *The great Gatsby*, est porté à l'écran, avec l'acteur Alan Ladd dans le rôle principal. Le grand magazine *Life* consacrait récemment plusieurs pages, illustrées de photographies, à la vie de l'écrivain. Car cette ferveur ne va pas seulement à l'œuvre, mais à l'homme. Mizner a écrit une biographie de Scott Fitzgerald et on nous annonce qu'il a servi de modèle au romancier Budd Schulberg pour son œuvre *The Desenchanted.* Une enquête de la *Partisan Review*, menée auprès d'écrivains contemporains (1), mettait en valeur ce renouveau, associé à celui de Henry James : les deux écrivains sont, à la vérité, fort différents l'un de l'autre, et nous nous demanderons s'il est légitime de leur assigner une influence parallèle sur la jeune littérature romanesque.

La France n'aura pas tardé à suivre ce mouvement de curiosité, puisqu'André Bay publie et préface une traduction de *Tender is the Night* le second grand roman de Scott Fitzgerald (il y a, parmi les admirateurs du romancier, la famille de ceux qui « tiennent » pour *Gatsby*, et celle de ceux qui « tiennent » pour *Tender is the Night*, comme il y a les partisans de Julien Sorel et ceux de Fabrice), et qu'on annonce chez Laffont, la traduction de *The Desenchanted.*

Il faudra reprendre ces œuvres au fur et à mesure de leur publication, pour chercher à établir la mesure exacte de l'homme et de son œuvre. Je n'ai d'autre ambition, dans cette courte note, pour laquelle je me réfère à une lecture déjà ancienne, que de brosser

(1) Cf. *La Table Ronde* n° 12.

une esquisse de la personnalité de l'écrivain et indiquer les thèmes principaux de ses romans.

Scott Fitzgerald apparaît à la fois comme le héros et la victime des « années vingt », le chantre mélancolique de ce « mal de l'après-guerre » qui a sévi sur les deux continents. C'est un Rudolph Valentino de la littérature, mort jeune, d'une maladie de cœur, après avoir usé la vie par tous les bouts. Une photographie de lui nous le montre grand et blond, le visage légèrement bouffi par l'alcool, vêtu avec la distinction nonchalante, imitée d'Oxford et de Cambridge, adoptée dans les collèges chics d'Amérique : veston de sport, pantalon de flanelle grise, cravate de tricot à rayures transversales aux couleurs d'un club. A l'horizon de la vie facile et tumultueuse des collèges, Scott Fitzgerald demeure comme un modèle byronien du succès et de la débauche. Il y a en lui un Musset de la prohibition. Et aux prestiges romantiques du succès littéraire, du dandysme princetonien et des excès de toute sorte, il a ajouté celui des voyages et de l'émigration, puisqu'il a fait partie de ces « émigrés » qui écumèrent, en compagnie d'Hemingway, d'Ezra Pound et de plusieurs autres, les bars de Montparnasse. La meilleure évocation que nous ayons de la vie menée en Europe, à Paris et sur la Riviera, par une certaine catégorie d'Américains, c'est *Tender is the Night* qui nous l'offre, roman qu'il faut placer à côté de *The Sun also Rises*, comme témoignage de l'émigration bohème américaine, au cours des années vingt.

Scott Fitzgerald venait du middle-west ; il fit ses études à Princeton, qui passe pour la plus fashionable des trois grandes universités de l'est, et y remporta des succès dont le souvenir a été conservé. En lui s'incarne le rêve de tant de jeunes gens riches du middle-west, pour qui la vie se présente d'abord comme une « marche vers l'est », l'université étant considérée comme une étape et une base de départ d'où diriger l'assaut définitif sur New-York, sa « société » élégante et riche de Park-Avenue, son monde des théâtres et de la littérature. Il y a, dans le destin de Scott Fitzgerald, un « A nous deux maintenant », que répètent tous les garçons débarqués à Grand Central Station d'un train venu de l'Ohio ou du Minnesota, en route vers Princeton, Yale ou Harward. New-York n'est lui-même qu'une étape dans cette marche vers l'est, et, après le Village et les bars chics de Madison, c'est Montparnasse, les cafés de Rome et de Madrid, les boîtes de nuit de Berlin, dont notre héros rêve de prendre possession. Saint-Germain-des-Prés est aujourd'hui envahi par des *college boys*, qui mettent leurs pas dans ceux des héros de Hemingway et de Scott Fitzgerald.

Cette conquête de l'est, réalisée en deux temps (je ne parle pas d'autres étapes intermédiaires, comme celle de l'« école préparatoire » — *prep school* — qui précède l'université : le romancier, dans une de ses meilleures nouvelles, a aussi raconté cette étape), Scott Fitzgerald l'a décrite dans ses deux principaux romans : *The great Gatsby*, qui montre le triomphe bref et dérisoire (suivi d'un échec dramatique), d'un garçon pauvre du middle-west,

dont l'appétit de puissance est comme atténué, ou illuminé, par la fidélité à un amour malheureux. Gatsby n'est pas passé par l'une de ces universités qui confèrent, en Amérique, un brevet d'aristocratisme — mais il est significatif qu'il prétende avoir été un élève d'Oxford. La conquête de l'est, pour lui, c'est la recapture d'une femme née dans un milieu qui lui est socialement supérieur ; c'est aussi son admission dans la société frelatée des country clubs riches de Long Island. *Tender is the Night* raconte la seconde étape de cette « marche vers l'est », opérée, par leurs petits-fils, à contre-courant de celle des pionniers du continent américain : la conquête de l'Europe.

On boit beaucoup dans les œuvres de Scott-Fitzgerald, comme on le fit tout au long des *roaring twenties*. On boit et on analyse ses complexes, car les années vingt furent celles de la découverte de la psychanalyse. Celle-ci occupe une place importante dans la vie et l'œuvre du romancier. Le héros de *Tender is the Night* est un médecin psychanaliste, dont la principale cliente n'est autre que sa femme, détraquée sexuelle. Il faut attendre les révélations de la biographie de l'écrivain, qui nous est annoncée, pour savoir dans quelle mesure il s'est inspiré, pour peindre ce personnage, du destin de sa propre femme.

Tous les éléments du « romantisme des années vingt » se trouvent donc réunis dans la vie et l'œuvre de Scott Fitzgerald : l'appel de l'est et de l'Europe ; l'alcool ; la psychanalyse ; l'émigration ; ajoutez-y les modes de 1920, les robes courtes à la taille sous les hanches et les chapeaux cloche ; le charleston ; le cinéma muet (la seconde héroïne de *Tender is the Night* est l'un de ces monstres sacrés dont l'étoile commence à monter dans le ciel hollywodien), et vous aurez tout ce qui fait le charme d'une œuvre, en laquelle se reflètent les couleurs changeantes d'une époque.

III

Je serais surpris que les deux grands romans de Scott Fitzgerald, celui qui est resté inachevé : *The last Tycoon*, ainsi que les grandes nouvelles : *Babylon revisited*, *Rich Boy*, ne soient pas des ouvrages à clefs. Scott-Fitzgerald est un romantique ; à d'autres époques, il aurait écrit des élégies. C'est lui-même, sa propre vie, celle des femmes qu'il a aimées, des amis qu'il a fréquentés, qu'il a mis dans son œuvre. De cette œuvre, ressort la figure d'un certain type de héros, que nous connaissons déjà en partie, puisqu'il emprunte à son auteur la plupart de ses traits.

Ce héros, nous l'avons dit, est un « college boy », venu du middle-west. Tel est Gatsby, qui se fait passer pour un ancien étudiant d'Oxford. Gatsby est aussi un « mauvais garçon » qui a gagné de l'argent dans la contrebande de l'alcool. C'est un bandit sentimental, et je lui trouve (tous les après-guerre se ressemblent), quelque parenté avec cet autre jeune bandit américain, trafiquant

de pénicilline dans Vienne occupé, et magistralement campé par Orson Welles dans le film *Le Troisième Homme.*

Sentimental et bagarreur, prêt à jouer des poings, sinon du revolver (le héros du *Tender is the Night* se bat dans les rues de Rome), tel est le héros Fitzgeraldien. Il est aussi — circonstance importante, qui l'apparente au héros d'Hemingway — un ancien combattant. Gatsby, le héros de *Tender is the Night,* ont fait la guerre en Europe (rappelons que seule une minorité relative de volontaires américains fit la première guerre mondiale) : ils ont gardé de cette expérience le sens de la brièveté de la vie en même temps qu'un vigoureux appétit de jouissance. Le code de valeurs morales qu'ils ont adopté n'est pas celui d'une société hypocrite, fondée sur l'argent. Dans cette société, ils seront des désadaptés. Puisque c'est l'argent qui est le signe de la puissance, ils voudront s'en procurer, par tous les moyens : le trafic de l'alcool, ou le mariage avec une riche héritière. En rupture avec leur origine, leur pays, ils feront un peu figure d'outlaws. Ils mourront jeunes, mais, s'ils avaient vécu, sans doute les aurions-nous retrouvés en Espagne, avec le héros de *For whom the Bells tols,* et avec le Gilles de Drieu la Rochelle. Nous reconnaissons, en effet, sous le visage du héros de Scott Fitzgerald, celui des héros français les plus chers à notre cœur et singulièrement celui de Gilles Gambier. Je trouve aussi une parenté entre les deux écrivains, compte tenu de leur attitude différente envers les problèmes politiques de l'époque, et les problèmes religieux. Le charme de leur art respectif est fait d'un même désenchantement ; d'une lucidité tendre (moins cruelle et moins mâle, chez l'Américain que chez le Français) ; d'une attirance vers la mort.

J'ai souvent écrit, dans ces notes, le mot « charme ». C'est lui, en effet, qui me paraît le mieux caractériser le talent de Scott Fitzgerald. Ni les romans, ni les nouvelles, n'apportent de révélation au point de vue de la composition et de l'écriture. Ce sont des œuvres coulées dans un moule classique (*Tender is the Night* offre un essai intéressant de dissociation du temps romanesque, les événements de la seconde partie de l'œuvre, se situant avant ceux racontés dans la première). Je crois me souvenir qu'à la lecture de ces romans, certaines maladresses m'avaient frappé. Scott Fitzgerald n'a pas apporté, comme Hemingway, comme Faulkner, une formule nouvelle du récit romanesque. Les personnages de femme, dans son œuvre, surtout si on les compare au héros principal, restent assez pâles ; la peinture des milieux ne laisse pas non plus un souvenir inoubliable. Cependant, il est impossible de résister au charme de ces romans ; c'est celui qui naît de l'évocation mélancolique des visages oubliés et des lieux traversés. Aucun romancier, mieux que Scott Fitzgerald, n'exprime — et par les moyens les plus simples — la magie des lieux, des paysages. Il est impossible d'oublier, quant on y est entré une fois, mêlé à la foule hétéroclite des invités du week-end, le palais absurde de Gatsby, au bord d'une plage de Long Island. La petite plage de la Côte d'Azur, dans *Tender is the Night,* où vit la colonie d'Américains en exil, elle aussi demeure étonnam-

ment présente. C'est New-York, le New-York élégant de East Side, des bars de Madison avenue, du Yale et du Harward clubs, de l'hôtel Ritz et du Saint-Régis, qui revit dans *Rich Boy*, au point qu'on peut assigner à la ville le rôle de personnage principal de la nouvelle. Et ces évocations de lieux sont toujours teintées de mélancolie et de regret. Ce n'est pas que l'œuvre de Scott Fitzgerald manque de force, et le drame (l'accident d'auto du *Great Gatsby;* la fin du héros, tué d'un coup de revolver dans la piscine — épisode qui a été plagié, si je ne m'abuse, dans le film *Sunset Boulevard :* le « romantisme des années vingt » est décidément interchangeable — l'attentat sur le quai de départ du train transatlantique, à la gare Saint-Lazare, dans *Tender is the Night*) y fleurit. Cependant, la couleur générale de l'œuvre n'est pas donnée par ces épisodes dramatiques, qui semblent parfois un peu plaqués sur le récit, mais par l'évocation des lieux et des jours : c'est une couleur tendre. Scott Fitzgerald, c'est un Hemingway qui ne rougit pas de sa tendresse et porte son désenchantement en écharpe.

V

Peut-on parler d'une *influence* de Scott Fitzgerald sur les jeunes romanciers américains? On associe parfois, je l'ai remarqué, le nom de l'écrivain à celui de Henry James, dans la recherche des influences littéraires les plus récentes. Il y a là, je pense, quelque abus. L'œuvre d'Henry James a une influence *formelle* indiscutable sur certaines œuvres récentes (*A Long Day's Dying*, déjà cité), comme elle en a déjà eu sur l'œuvre de Faulkner, sur les romans de Penn Warren. Les qualités techniques des romans de Henry James, la richesse des procédés de composition, la maîtrise de la construction dramatique, en font des archétypes du roman, au même titre que les grandes œuvres de Flaubert ou de Dostoïewski. L'œuvre inachevée de Scott-Fitzgerald ne se tient pas sur ces sommets. Si l'on peut parler, à son sujet, d'influence, c'est dans la matière romanesque qui est traitée, qu'il faut la chercher. Le « retour » à Scott Fitzgerald (aussi bien qu'à Henry James : ici les noms doivent être associés), c'est un retour à la psychologie. Alors que la plupart des romanciers des années vingt : un Sinclair Lewis, un Dos Passos ; un peu plus tard : Steinbeck ; Hemingway lui-même, sont tous préoccupés plus ou moins par des problèmes politiques et sociaux, et assignent à leurs œuvres une valeur d'exemple et de revendication, ce sont exclusivement les relations privées, l'amitié et l'amour, qui intéressent Scott Fitzgerald. Son héros est empêtré dans sa vie privée ; son appétit de puissance se manifeste par un désir de dominer les êtres. Pour lui, il n'y a pas de conquête — que ce soit celle d'une ville, d'un pays, d'une « carrière » — qui se distingue de celle d'une femme.

Le héros de *Tender is the Night*, semble, à la fin du roman, sortir de l'imbroglio de sa vie sentimentale pour reconnaître une réalité supérieure : celle des êtres qui souffrent dans leur chair ; il décide

de leur consacrer sa vie. Mais ce salut est obtenu par la voie strictement privée d'un apostolat individuel : celui que lui offre son métier de médecin, exercé dans une petite ville américaine. Pour un homme qui a mené, en Europe, une vie fastueuse ; qui a été apprécié des plus grands médecins psychiatres et a presque connu la renomée, il y a, dans l'anonymat voulu où il se terre, un renoncement qui équivaut à une entrée au couvent. On ne quitte pas, dans ce dépassement de soi, le plan de la vie intérieure.

L'une des tendances les plus originales et les plus fortes de la jeune littérature romanesque, aux États-Unis, est, sans conteste, un désengagement des problèmes politiques et sociaux. En cela, les jeunes romanciers actuels — en cela et en bien d'autre chose : eux aussi connaissent le désenchantement du retour, l'excitation factice d'une après-guerre ; eux aussi — un Truman Capote, un Buechner, un Guérard — restent marqués par l'empreinte de l'université — ils peuvent se recommander de Scott Fitzgerald.

Mais plus qu'une influence de l'œuvre, c'est une *action* de la personne du romancier, de la figure romantique qu'il propose, qui me paraît digne d'être notée. A l'horizon des collèges fashionables de Nouvelle-Angleterre, se dresse la silhouette élégante, un peu désuète, semblable à celle des premiers don Juan de l'écran, de cet écrivain mort jeune, héros désenchanté d'un âge qui fut peut-être l'âge d'or.

MICHEL MOHRT.

LES LETTRES ANGLAISES

LE FANTOME DE SCOBIE

Routes sans lois avait éclairé quelques-uns des paysages mexicains de *la Puissance et la Gloire* et, d'une manière beaucoup plus profonde, les secrètes raisons qui amenèrent Graham Greene à choisir tel ou tel élément de son univers romanesque et à le douer d'un sens particulier ; il avait, en bref, éclairé la nécessité, voire la fatalité du choix de Greene. Le même mouvement nous pousse vers *Voyage sans cartes* (1), « explication » du *Fond du problème*, et nous y trouvons la même satisfaction : non pas de découvrir les *clefs* du roman, mais de comprendre par quels chemins il est venu jusqu'à son auteur, comment il lui a été littéralement donné.

On connaît l'importance du décor matériel dans l'œuvre de Greene et comme tout s'y accorde au dialogue des âmes, aux passions, comme le destin semble s'y appuyer. Tout se passe comme si une seule *nature* était créée par Greene et que les deux expressions possibles en soient indissolublement un certain drame des

(1) Éd. du Seuil.

êtres et une certaine qualité du paysage. Cette qualité singulière du paysage, ceux qui ont lu *le Fond du problème* s'en souviennent, et se souviennent à quel point elle mettait tragiquement en relief le combat désespéré de Scobie. Les vautours, la pourriture du port, les huttes Nissen au toit martelé par la pluie, la désolation inhumaine du village où Pemberton se suicide : rien de tout cela n'était évoqué au hasard. Tout servait et signifiait ; la solitude de Scobie n'aurait pas été la même à Londres, si profonde qu'elle nous apparut ; elle était le produit, dans une certaine mesure, d'un climat, d'un paysage, d'une nature enfin secrètement accordés à sa désolation intérieure.

C'est à la rencontre de cette nature que nous allons en lisant *Voyage sans cartes*. De la manière la plus simple d'abord, en suivant Greene dans son long périple sur la côte occidentale d'Afrique. Au passage nous retrouvons les amorces de quelques tableaux du *Fond du problème*, nous retrouvons, avec un autre nom, un visage qui nous est familier et qui a traversé quelques pages du roman. Nous retrouvons les vautours à Freetown, à Duogobmai ou à Nicoboozu le modèle du village où vivait Pemberton. Mais, plus que l'écrasante chaleur, la pluie du crépuscule et la lèpre des maisons, nous retrouvons le fantôme de Scobie.

La rencontre est permanente, mais elle commence sans doute dans un bar de Leicester Square où Greene voit pleurer une fille. Mêlée à d'autres souvenirs, elle impose à l'esprit de Greene ce qu'il nomme de manière mystérieuse *la forme de l'Afrique*. « Elle pleurait et tout lui était indifférent ; elle semait la confusion ; les clients faisaient le vide autour d'elle comme on fait cercle autour d'une bagarre, et la jeune fille buvait du gin en pleurant au milieu de tabourets vides. Je ne sais pourquoi, je me mis alors à songer à l'Afrique, sans fixer mon esprit sur un endroit particulier ; c'était une forme, un mystère, un désir de connaître. Notre esprit inconscient est souvent sentimental ; je viens d'écrire « une forme », or cette forme est, cela va de soi, grossièrement celle du cœur humain. »

On retrouve là l'évocation brumeuse des *origines* chez Greene, comme dans les premières pages de *Routes sans lois* où un souvenir de collège — la première vision du Bien et du Mal s'imposant à l'esprit d'un enfant — se réveillait d'abord dans la mémoire, puis trouvait son explication et sa justification avec le passage de la frontière mexicaine, Greene partant sur les traces de son prêtre pourchassé et maudit. Ici, c'est de cruauté et de solitude qu'il s'agit, mais tout reste aussi profondément enveloppé, inexpliqué. D'autres images s'ajoutent à celle de la fille du bar de Leicester Square : celle d'un chien mort déposé sur la voiture de Greene lorsqu'il était enfant, celle d'une manifestation communiste à Paris. Il n'y a pas de liens visibles entre elles. Simplement Greene détache pour nous un morceau entier de son passé — l'important et le futile (en apparence), le vécu et le rêvé — et avec ce morceau, ce qui en est sorti, ce qui a germé. Après un long voyage, raconté avec une minutie jamais lassante — parce qu'on sent toujours derrière la photographie soigneusement prise et classée, une

anxiété permanente, la recherche d'un très profond secret — après un long voyage raconté par un admirable reporter, cela aboutit à cette petite phrase très simple, vers la fin du livre : « Ce voyage, s'il n'avait servi qu'à cela, avait renforcé le sentiment de déception qu'on éprouve devant ce que l'homme est parvenu à faire du primitif, *ce qu'il a fait de l'enfance* » (c'est moi qui souligne). Et Greene ajoute, plus loin : « Avons-nous été sages de substituer notre cruauté à celle du surnaturel? » (Il fait allusion à des scènes de sorcellerie, à d'horribles coutumes des « serviteurs du diable ».) Ce n'est pas, alors, l'Anglais en voyage qui parle, le membre du Commonwealth inquiet de voir sur quelle base fragile s'est édifiée une « colonisation ». C'est déjà le romancier qui cherche dans l'âme de Scobie le ressort secret, le sens de la pureté perdue. Ce que Greene est allé chercher en Afrique, c'est la pauvreté de ce qui est « commencement ». « Lorsqu'il nous a été une fois permis d'apprécier ce « commencement », ses terreurs autant que sa placidité, sa force autant que sa douceur, on sent avec plus d'acuité la grande pitié de ce que nous avons fait de nous-mêmes. » Et ce *nous-mêmes*, c'est en même temps que le cri de l'Afrique (« ce cri était l'Afrique : l'innocence, la virginité, les tombeaux que nul n'a encore violés pour y trouver de l'or, les mines que la masse n'a pas encore éventrées ») le visage de Scobie qui commence à se dessiner dans la conscience du romancier.

Il faudrait certes, évoquer d'autres parallélismes, d'autres « origines » pour bien faire comprendre l'exceptionnel intérêt des livres « de voyage » de Greene. Mais on voit déjà qu'ils racontent, comme toutes ses œuvres, des aventures à double sens. Ils peuvent donner en particulier aux écrivains des leçons complexes, très difficilement explicables mais capitales. Ils disent des *naissances* et comment un homme se retrouve partout, jette sur tout le filet de son passé, de ses obsessions, de ses angoisses — c'est-à-dire de son art.

Ajoutons que l'on doit féliciter, une fois de plus, Mme Marcelle Sibon pour sa traduction. A travers elle, c'est la voix même de Greene que nous croyons entendre.

GILBERT SIGAUX.

LE THÉATRE

LE CHEVAL EN EST MORT

Avant que le rideau se soit levé, nous savons déjà que nous assisterons à un grand spectacle. Très exactement à « une pièce aux dimensions gigantesques », comme dit le programme. Celui-ci ne fait là aucune allusion au diable, au bon Dieu ni même à Jean-Paul Sartre, il entend seulement nous prévenir que pour réussir on n'a pas ménagé les clous. Il a fallu en planter « trois cents

kilos ». La direction, pour satisfaire l'honorable clientèle existentialiste n'a pas été plus regardante en ce qui concerne la peinture. Le programme signale qu'on en a étendu « une tonne ». Passons sur « la cretonne », « les vis » et autres humbles accessoires du Mystère qu'un état d'esprit systématiquement antidémocratique avait empêchés jusqu'ici de paraître sur les programmes. Mais n'ignorons tout de même pas que cent quatre techniciens, pas un de plus, pas un de moins, ont conjugué leurs efforts durant dix-neuf mille quatre cents heures.

Parmi ces techniciens, entre les « menuisiers » et le « chef constructeur responsable » figurent les comptables, ce qui témoigne discrètement mais fermement du sérieux de l'entreprise. Les acteurs, que l'on appelait autrefois les artistes, arrivent à leur tour dans la liste des « techniciens ». On appréciera la leçon de vocabulaire qui nous est donnée. Faut-il y trouver également une échelle de valeur? La liste des techniciens commence par le metteur en scène, qui est M. Jouvet, et se termine par les cinquante artistes qui viennent après le souffleur et les « ignifugeurs ». Cet ordre ne semblant dirigé ni par une progression alphabétique ni par une priorité d'entrée en scène, on n'a plus le choix qu'entre les directives de l'euphonie ou la volonté de Jean-Paul Sartre qui, lui-même, n'est nullement mentionné dans cette énumération. Le secret demeure. Combien d'hectolitres d'encre Waterman a-t-il utilisés? Combien d'heures a-t-il passées à les débiter? Je vous dis que vous n'en saurez rien, puisque M. Jean-Paul Sartre n'est pas compté dans les cent quatre techniciens grâce auxquels le rideau va bientôt se lever.

Tout cela n'est pas pour étonner un sartrien averti. Tout lecteur de *Situations* (I, II, III) sait que l'écrivain est un parasite et que seul compte le travail de l'imprimeur, c'est-à-dire en l'occurrence, des techniciens. Le Théâtre Antoine a-t-il pris Jean-Paul Sartre au mot? Jean-Paul Sartre a-t-il voulu être sa première victime? Est-il pour tout ou n'est-il pour rien dans ce programme remarquable? Au moment où les trois coups étaient frappés, je fus un peu rassuré par une immense photographie qui m'avait échappé en tête du programme, celle de Jean-Paul Sartre et non de l'ignifugeur. La révolution n'est pas aussi complète qu'on eût pu le croire.

Ces trois coups nous annoncent un spectacle de quatre heures. Si nous ignorons le temps que Jean-Paul Sartre a mis dans l'affaire nous savons donc qu'il nous est demandé quatre heures de participation et nous admirons que même à l'époque où les petites annonces offrent le moyen d'apprendre l'anglais en dix leçons et en s'amusant, l'auteur entende, en nous amusant également, tirer au clair le problème du bien et du mal qui, avouons-le sans fausse honte, est tout de même un gros problème.

Puis l'on cesse de s'inquiéter en constatant dès les premières répliques que Jean-Paul Sartre opère sur un terrain savamment préparé. D'abord c'est une réplique qui « nous dit quelque chose ». Puis une autre. A l'usage, on s'exerce à situer et à rendre à *Situations* ce qui revient à *Situations*, à *l'Existentialisme*

est un humanisme ce qui revient à *l'Existentialisme est un humanisme*, etc... Il ne s'agit pas d'une attaque tout de go. Si Jean-Paul Sartre passe ce ne sera pas sans une préparation d'artillerie de plusieurs années. Il s'agit moins d'une tragédie que d'un digest tragique des principaux essais du philosophe.

Il y aurait évidemment de l'imprudence à rapprocher, même d'une manière toute formelle, la dextérité de Jean-Paul Sartre et l'agilité de Sacha Guitry. Était-ce une pièce, était-ce un film? Je me rappelle un spectacle de ce dernier où, mettant à profit ses talents de grimeur, il apparaissait successivement sous les aspects les plus divers. Les habitués de l'œuvre de Sartre goûtaient cette même joie que procure la virtuosité en reconnaissant à une réplique leur bon maître tantôt dans un mendiant aveugle, tantôt dans une jeune fille éplorée, tantôt dans l'un des quarante-huit autres techniciens qui interprétaient la pièce.

Il serait difficile et oiseux de résumer l'argument de la pièce. On raconte *Andromaque* à la rigueur mais pas *les Deux Orphelines*. Ce n'est pas par hasard, comme dirait Jean-Paul Sartre, que je rapproche *le Diable et le bon Dieu* d'un mélodrame. Il ne s'agit pas d'un apparentement factice. Ce n'est pas du tout parce qu'il y a des reîtres, des clefs, des tours, des « Ah ! traître ! », de la fenêtre éclairée, du souterrain, du ciel étoilé, du duel et de la forêt nocturne ni même parce que Pierre Brasseur, l'épée à la main, retrouve certaines attitudes du *Bossu* que l'on craint une concurrence acharnée entre le Théâtre Antoine et le cinéma qui, de l'autre côté du boulevard, joue précisément *la Tour de Nesle*.

La ressemblance est plus profonde et plus secrète. Les personnages du mélodrame, comme ceux du drame romantique, sont des statues. Statue du Roi-Puissance, de l'Orpheline-Innocence, du Valet-Honneur, etc... Jean Paulhan a parfaitement marqué que la prostituée de Victor Hugo n'est pas une femme qui se trouve être une prostituée. Elle est « une déclaration de principe ». Les personnages romantiques sont en effet des déclarations de principe auxquelles, pour les besoins de la cause théâtrale, le poète donne un aspect, tout comme le sculpteur à la Justice ou à la Danse. Pour avoir jadis raconté l'histoire d'un homme que les statues visitaient à l'heure fixe, Jean-Paul Sartre, même sans avoir lu Cocteau, devrait savoir qu'on ne badine pas impunément avec elles.

Quand le théâtre classique utilisait les statues, du moins prévenait-il. On n'annonçait pas « le Commandeur » et l'on évitait de faire palabrer sa statue avec d'autres statues. Don Juan ni le tailleur, ni le pauvre, n'étaient des symboles. Il se trouve que si Sartre accusait jusqu'ici dans son œuvre la tendance actuelle du théâtre à ne plus nous offrir de caractères, à ne plus fouiller le cœur de l'homme, à ne plus apprécier ses passions, à ne plus chercher à le comprendre, il vient de renforcer encore, dans sa nouvelle pièce, son goût des emblèmes parlants qui dans *Huis-clos*, ou *les Mains sales* était encore balancé par le souci de nous donner des personnages suffisamment singularisés, capricieux, avec encore un peu de peau sur les os.

Il arrivait que les personnages de Sartre nous touchassent par des contradictions qui les rapprochaient de nous. Ces contradictions existent dans *le Diable et le bon Dieu* mais trop numérotées pour nous attendrir. Cela sent la bonne copie de licence où le candidat passe de la thèse petit a à la thèse petit b. Nous sommes très loin du « Eh ben ! oui j'ai dit ça tout à l'heure, mais qu'est-ce que ça prouve? » Naturellement, on ne peut pas reprocher à Sartre d'avoir refusé de prendre pour modèle M. Berstein. Mais ne doit-on pas s'inquiéter quand on le voit se rapprocher de M. Camus?

On sait que dans les traités de philosophie, la logique et la psychologie se disputent certains secteurs tampons, le raisonnement par exemple. Dans l'œuvre de Jean-Paul Sartre, tout se passe comme si, après avoir reconnu cet état de *no man's land*, on décidait en faveur de la logique. Cela est-il compatible avec le théâtre? Nous aboutissons, *mutatis mutandis*, à la victoire du raisonnement par récurrence sur le pense-bête et la malice des choses. Nous effleurons le dialogue philosophique. C'est plus animé que dans les tentatives de Locke, de Renan ; c'est plus intelligent que dans le débat de l'élève-ami-du-règlement et de l'élève-ami-de-sa-liberté que le méchant surveillant impose au pauvre Petit Chose ; c'est encore très supérieur à *l'État de siège*, mais que l'on soit amené à cette référence est déjà périlleux en soi.

L'un des nombreux thèmes de la pièce illustre l'aggravation de l'état littéraire de M. Jean-Paul Sartre. Un personnage qui se veut peuple souffre de ne pas arriver à l'être. Un fossé continue à le séparer de ceux qui le sont en ne se donnant que la peine de naître. Or Jean-Paul Sartre avait déjà traité ce cas romanesquement. On mesure, par comparaison, ce qu'il a perdu de chaleur véridique et gagné de rigueur, de mécanisme.

Nous savons d'autre part que, pour ce philosophe, chaque homme se choisit. Encore qu'il n'ait jamais démontré cette assertion du moins, dans ses fictions, l'avait-il souvent brillamment illustrée. Naturellement, dans le cours de la pièce, il enfourche fréquemment ce cheval. Mais pour l'avoir trop enfourché, le geste a gagné en virtuosité ce qu'il a perdu en vérité. Et hop ! On aimerait plus d'hésitation, sinon de la part de l'auteur, du moins de la part du personnage. Peut-être, en permettant à Gœtz de répudier le mal et d'opter pour le bien sur un coup de dés que personne ne lui demande et que ce que nous savons de lui ne nécessite nullement, Sartre s'est-il souvenu de la légende qui entoure la naissance de la vocation de Loyola. Encore celle-ci s'appuie-t-elle sur un contexte qui nous manque en ce qui concerne Gœtz. On se croit dans le chemin de fer des *Caves du Vatican*. C'est le hasard dans les deux cas qui va décider d'un meurtre gidien ou d'une bonté sartrienne. On avouera que la philosophie de Sartre aboutissant à l'acte gratuit, voilà qui mérite le dérangement.

L'acte n'est pourtant pas aussi gratuit qu'il y paraît au premier abord puisque Gœtz a triché. Fort bien, mais pourquoi a-t-il triché? Cela revient à dire qu'en quelques secondes il a décidé de passer de l'état d'égorgeur à celui de bénisseur. Est-ce possible ailleurs que chez un pantin? Le pire est que cette décision, il la

tient. A peine avons-nous eu le temps de tousser qu'il réapparaît, agneau fraternel. J'en appelle à tous les fumeurs. Je n'avance pas que certains d'entre nous n'aient jamais décidé dans la seconde d'écraser leur cigarette et de s'en tenir là. Ne l'ont-ils pas rallumée ensuite? Y aurait-il entre la pratique du bien et du mal, même au sens sartrien, un fossé moins profond qu'entre l'état de fumeur et de non fumeur? Ce n'est pas rabaisser le débat que de rappeler à M. Sartre que si les effigies ne chiquent pas ni les statues ne fument, le théâtre est somme toute destiné à représenter des hommes. Les classiques, eux, ne méprisaient pas la leçon du fumeur et l'on a tort de mentionner moins souvent que la règle des trois unités celle qu'ils s'étaient donnée de ne jamais modifier un caractère pendant la durée de l'action .

On ne se choisit pas si facilement. M. Jean-Paul Sartre n'aurait pu mieux faire s'il avait choisi de caricaturer l'une de ses thèses favorites. Voudrait-on le sauver en appelant à son secours le vocabulaire puéril et honnête qu'on n'y parviendrait pas. Observerait-on que Gœtz, voué au bien, fait le mal, donc reste fidèle à son premier état, que l'on ne viendrait pas à bout pour cela du fait qu'il agit pour le bien, que le mal n'en procède que par un contre-coup ayant pour origine, non son ancien cœur de boucher, mais les complications de la vie sociale.

On connaît l'histoire du cheval que son maître privait progressivement de nourriture et qui mourut juste au moment où il commençait à s'y habituer. Toujours, Sartre a goûté des personnages qui tenaient plus de la thèse que de la vie. Du moins, du temps de *la Nausée*, les habillait-il et les nourrissait-il un peu. Et puis, progressivement... Seulement le cheval en est mort.

Il semble que Sartre s'en aperçoive. Versant dans la géométrie des idées, dans la casuistique, il lui arrive de redevenir homme de théâtre et de s'en effrayer. Alors toute cette chair qui manque, il essaye de la jeter au visage du public en quelques répliques pressées. Il trucule sur une demi-minute. Il n'est plus alors question que de fesses et encore je suis poli car Sartre dit cul. Le public ravi s'ébroue, mais c'est une méchante victoire que celle que l'on obtient contre soi. Ainsi les chics profs et les baths curés égaient-ils, par une bonne blague, un exposé trop ardu. Cela signifie qu'eux-mêmes sentent que leur sujet ne passe pas. Et puis quand certaines verdeurs fleurissent sous la plume de Sartre, on le sait trop livresque pour ne pas les deviner en transit. Il a dû les prendre dans Molière ou dans Gyp.

Pour remonter son public, il abuse du mot d'auteur, j'allais dire du mot de professeur. Car chacun sait que dans tout professeur il y a un chansonnier qui s'ignore. Si l'on veut un exemple, le voici : son lépreux, lorsque Gœtz se met dans la tête de l'embrasser, s'écrie que l'on va encore lui faire le coup du « baiser au lépreux ». Un frisson d'humour érudit parcourt la salle. La partie est encore une fois gagnée, mais à quel prix ! Je sais bien que dans *les Plaideurs*, Racine a raillé certains périlleux excès verbaux de Corneille, mais l'on était dans la satire et Jean-Paul Sartre ne nous prévient pas qu'il est décidé de faire ici celle de sa philosophie.

Mes voisins trouvaient que Pierre Brasseur en faisait trop. J'aurais voulu les y voir. On ne fait pas tourner les tables à si bon marché. Or, bon gré mal gré, Pierre Brasseur a fait tourner la table. Avec effort, peut-être, mais ne faut-il pas s'efforcer quand on se débat contre l'inerte? Gœtz est tout ce qu'on veut, sauf un homme. Que Pierre Brasseur pour le faire admettre comme tel soit obligé de renifler, de se moucher, d'éternuer ses répliques, d'avaler certaines, de rugir les autres, d'en mimer, d'en cracher, d'en barrir, de bégayer à l'occasion, voici qui n'est pas surprenant. Ce qui est surprenant, dussé-je me répéter, c'est qu'il réussisse à faire de Gœtz un homme.

Bonne interprétation dans l'ensemble. Jean Vilar, avec un tact pétulant, nous donne un prêtre heureusement plus près de Graham Green que de Sartre. M. Eugène Durand épaissit tout de même le personnage d'un curé commis-voyageur en indulgence que Sartre lui a confié avec l'autorisation de M. Homais. M. Henri Nassiet a l'air de penser à autre chose, ce qui enrichit étrangement son rôle de syndicaliste un peu trop clairvoyant. En revanche, Mme Marie Casarès pense plutôt trop. Son émotion n'est nettement pas en proportion avec la qualité du rôle qu'on lui a donné. Il est bon de pleurer à bon escient.

Le plus beau, c'est qu'en conclusion, je ne puisse que vous conseiller d'aller voir *le Diable et le bon Dieu* qui est effectivement un grand spectacle. Et cela, en dépit de la tonne de peinture — car les décors, qui ne m'ont guère laissé que le souvenir d'une vague nausée marron, ne sont malheureusement que trop accordés avec ce qu'il y a de mauvais dans la pièce, et en dépit du thème, et en dépit du style, elle tient. Elle tient pendant quatre heures. Voilà qui est plus que du métier, ce métier auquel on serait tenté de réduire Sartre. Ou alors il faut admettre la définition qu'en a donnée Jean Cocteau à moins que ce ne soit Picasso. — « Le métier, c'est ce qui ne s'apprend pas. »

Jean Parquin.

ROME N'EST PLUS DANS ROME EST-ELLE UNE « PIÈCE A THÈSE » ?

Se demander, comme on l'a fait çà et là à propos de la pièce de M. Gabriel Marcel, si le théâtre s'accommode ou non de certains sujets, est absurde. Le problème n'est d'ailleurs pas nouveau, et se pose aussi bien, au demeurant, à propos de toutes les formes de la création et de l'expression artistiques. Y a-t-il des sujets interdits? Y a-t-il un théâtre (ou un roman, ou un cinéma) « pur » et un théâtre « impur »? On ne voit pas pourquoi. On ne voit pas, parmi les problèmes qui peuvent se poser à l'homme, à son esprit, à sa conscience ou à son cœur, parmi les conflits et les situations de quelque nature qu'ils soient, qu'il peut être appelé à vivre ou à imaginer, pourquoi certains seraient dignes de préoccuper ou d'inspirer l'écrivain, et d'autres non. On ne voit pas, enfin, pour-

quoi ceux de ces problèmes, de ces conflits ou des situations qui se rattachent à ou naissent de l'actualité historique ou politique seraient « tabous », ou ne sauraient être abordés que dans un esprit partisan. Après tout, il y a toujours dans l'actualité un élément permanent, une part d'éternité : depuis que le monde est monde, il ne s'est jamais posé aux hommes que des problèmes « actuels » (pour chacun d'eux) et la tragédie grecque ou le drame cornélien ne doivent sans doute pas moins à une certaine actualité (dont il arrive souvent que nous ayons perdu la clef, ce qui nous autorise à l'oublier) que le théâtre de M. Sartre ou de M. Gabriel Marcel.

Ceci n'est pas un plaidoyer pour l'art « engagé », qui, généralement, n'entend être qu'un art de *démonstration*, et celui qui le pratique un prosélyte ou un propagandiste. C'est d'ailleurs ce que, le plus souvent, l'on attend de lui et apprécie en lui : on lui demande moins de poser les problèmes que de les résoudre, de prendre parti, de rassurer ceux qui l'ont pris également, de donner la caution de son génie ou de son talent (quand il en a) à une cause, à une attitude, à un conformisme déterminés, et d'y rallier les suffrages. L'objectivité, la liberté sont toujours suspectes, et le souci de ne pas *simplifier* à l'excès. Ce sont eux, pour une bonne part, semble-t-il, qu'on a reprochés à l'auteur de *Rome n'est plus dans Rome* : d'où l'empressement avec lequel on a voulu entendre dans cette œuvre l'écho d'une récente affaire qui fit quelque bruit dans le Landerneau politique et intellectuel. M. Gabriel Marcel s'est élevé, à juste titre, contre un tel rapprochement. Quand bien même l'affaire en question aurait été pour quelque chose dans la naissance de sa pièce (je l'ignore, et il n'importe), il serait absurde de vouloir les rattacher l'une à l'autre, plus encore de vouloir les juger l'une à travers l'autre. Le problème traité dans *Rome n'est plus dans Rome* est un problème, en un sens, éternel (le titre même de l'œuvre en témoigne, qui évoque à la fois Corneille et ce que l'on serait tenté, à son tour, d'appeler l'« affaire Sertorius », vieille tout de même de quelques années...), auquel il se trouve que l'actualité donne un caractère particulièrement brûlant. Encore une fois le cas, au théâtre, n'est pas nouveau.

Quant à la manière dont M. Gabriel Marcel a traité ledit problème, lui-même s'en est expliqué, insistant sur le fait qu'il n'a pas voulu écrire une pièce « à thèse », qu'il n'a rien voulu démontrer ni prêcher, qu'il n'a pas entendu faire de son héros, ou de l'un quelconque de ses personnages, son porte-parole, mais, selon ses propres termes, donner à son œuvre, par la multiplicité des personnages et la diversité de leur comportement, un caractère *polyphonique* plutôt que *dogmatique*. Posant à nouveau, dans une conférence récente, le problème autour duquel tourne l'action de *Rome n'est plus dans Rome*, il a déclaré : « Il n'est pas à mon sens au pouvoir de l'homme de donner une réponse absolue à cette question, car, en dernière analyse, cette réponse dépend de l'événement, et l'événement est inconnu ». Voilà qui est net, et éclaire parfaitement le sens de cette œuvre. Mais nous avons dit que ce souci d'objectivité et de liberté (liberté des personnages comme liberté du spectateur) indispose aisément nos contemporains. Rien

d'étonnant, dès lors, à ce que chacun, spectateur ou critique, ait voulu s'arrêter à telle réplique, à l'attitude de tel personnage et, à partir de là, donner à la pièce elle-même la signification qui *lui* convenait. La multiplicité et la complexité mêmes des problèmes évoqués dans *Rome n'est plus dans Rome* rendaient inévitables de tels débats, de telles querelles, de telles sollicitations de texte.

Nous n'y prendrons pas part à notre tour, pour ne pas céder à la même tentation. Faut-il rappeler sommairement le sujet de *Rome n'est plus dans Rome?* Un littérateur français, Pascal Laumière, pressé par sa femme de s'expatrier pour fuir une éventuelle occupation soviétique de la France, s'y refuse d'abord, puis, sous l'effet de diverses influences (d'abord sentimentales), s'y résoud, et gagne avec les siens l'Amérique du Sud. Ce sera pour, *in fine*, renier ce qui lui apparaîtra comme une lâcheté, exhorter ses compatriotes à ne pas l'imiter — et l'on devine, s'il en est temps encore, qu'il regagnera sa patrie. Un résumé aussi schématique ne saurait, évidemment, donner qu'une idée très vague de tous les problèmes, de tous les conflits et de tous les drames — généraux ou particuliers — qui viennent se greffer sur ce « cas » singulier. L'on serait presque tenté de dire qu'ils sont *trop* nombreux. Chaque personnage a le sien ou les siens : il y a, incarné par Laumière, le problème des rapports de l'intellectuel avec la politique, avec le patriotisme, avec la Foi ; il y a le conflit, d'ordre purement dramatique celui-ci, qui oppose Laumière, sur le plan amoureux, voire sexuel, à sa femme et elle à lui, compliqué par l'amour imprécis qui unit le héros et sa belle-sœur ; il y a le problème de l'exil (rarement abordé au théâtre), de l'inadaptation de l'homme à un « climat » moral et social qui n'est pas le sien ; il y a, enfin, le drame particulier de chacun des autres personnages : le jeune intellectuel désaxé, près de céder, un instant, à la « tentation communiste », s'y refusant, mais sans rien trouver qui la remplace, l'Allemand émigré en France, l'ex- « collaborateur » français émigré en Amérique du Sud, homme du « ressentiment » selon Scheler, le communiste non-stalinien qui payera de sa vie son hétérodoxie, etc. En fait, chacun de ces êtres pourrait à son tour devenir le héros d'une autre pièce, et l'on comprend que l'auteur ait souvent à lutter contre la tentation de s'arrêter à lui plus longuement qu'il ne lui est permis de le faire. D'où ce foisonnement de situations dramatiques, parfois à peine esquissées, et dont la complexité et l'intérêt, s'il arrive qu'ils nuisent un peu à l'unité de l'œuvre, en font aussi la richesse humaine, cette diversité « polyphonique » qu'a voulue, il nous l'a dit, M. Gabriel Marcel.

Finalement, l'on entend bien que si le problème central reste posé (faut-il émigrer?) et même si l'auteur lui a donné *sa* réponse, en tant qu'homme de ce temps et que patriote français, cette réponse, par contre, il n'entend pas lui donner une valeur absolue, la proposer comme *seule* valable et comme valable dans *tous* les cas.

Dans la conférence que nous avons dite, M. Gabriel Marcel a souligné l'importance qu'avait, à ses yeux, la conversion finale

de son héros, je veux dire son ouverture à la Foi. Placé, sur le plan temporel, dans une situation sans issue, « il reste en vérité à Laumière une ressource, et une seule : transcender l'Histoire, ce qui n'est possible que dans la conversion... Bien sûr, cette ressource suprême, aux yeux de l'incroyant, se présentera comme une évasion (...) La vérité est qu'elle se présentera au terme d'une épreuve vécue jusqu'au fond, c'est-à-dire jusqu'au désespoir. Il y a là une logique supérieure qui présente avec celle de la création, je pense en particulier à la création artistique, ce trait commun de ne pas être une logique pour tout le monde, une logique pour n'importe qui : mais il apparaît justement aujourd'hui avec une évidence irrésistible que l'universel ne peut pas être pensé en extension et qu'il se dégrade, qu'il se pervertit littéralement à partir du moment où il est pensé en termes statistiques, conformément aux exigences d'un rationalisme déchu qui a perdu jusqu'au pressentiment de la Lumière incréée sans laquelle la raison se réduit à une sorte de comportement standardisé. C'est cette logique supérieure qui est à l'œuvre dans les derniers actes de ma pièce et qui conduit à la conversion du héros. »

Si nous avons cité aussi longuement le commentaire de M. Gabriel Marcel à son propre ouvrage, c'est qu'il montre, ainsi que nous le disions en commençant, qu'il serait absurde, et qu'il est abusif, de voir dans *Rome n'est plus dans Rome* une pièce uniquement inspirée par l'actualité la plus immédiate et la plus contingente — à tout le moins de n'y voir *que* cela.

S'agissant ici de théâtre, il serait injuste également de ne pas rendre l'hommage aux excellents interprètes qu'a trouvés M. Gabriel Marcel, au Théâtre Hébertot, en la personne notamment de MM. Jean Deschamps et Jean Muselli, de MMmes Marguerite Cavadaski et Geneviève Auger.

MICHEL DANCRET.

LE CINÉMA

RÊVES ET COLÈRES

Je n'ai pas du tout aimé *Juliette ou la clef des songes* et le respect que l'on doit à l'auteur du *Jour se lève* me commande de le dire. Mais, depuis trois ou quatre semaines que j'ai vu ce film, j'ai plus d'une fois songé à la tristesse, à la déception, à l'étonnement de Carné devant « l'incompréhension » des critiques, et au lieu de me satisfaire du refus que j'avais opposé à *Juliette*, j'ai essayé de me demander comment et pourquoi Carné avait pu en venir là.

L'absence de Prévert explique sans doute bien des choses, et sans doute aussi l'esprit de stricte discipline à l'égard de l'œuvre écrite que Carné apporte à la réalisation de ses films. Mais ces

raisons n'expliquent pas tout. La véritable cause de la catastrophe réside dans un malentendu fondamental qui fait découvrir des défauts où il était peut-être permis d'espérer voir des qualités. Voici un exemple : j'ai trouvé très ridicule tout le rôle et le personnage même de Barbe-Bleue, sans parler de l'interprétation que j'avais jugée exécrable. Mais des amis, qui ont la chance de rêver, m'assurent que des personnages aussi grotesques sont les familiers de leurs rêves. Dans ce cas, Carné a raison et j'ai tort. Autre exemple : le très mauvais goût du décor et des accessoires. Si Barbe-Bleue joue comme il n'est plus permis de jouer à l'Odéon, le château qu'il habite est beaucoup plus laid que tout ce qui aurait pu être imaginé par Viollet-le-Duc un jour de délire. Mais les mêmes amis m'assurent que les architectes des rêves ont plus mauvais goût encore. Carné marque donc un autre point contre moi. Je n'en finirais pas. De fil en aiguille, il n'est pas jusqu'à l'étrange forêt de carton et à ses habitants gâteux, à ses papas gâteaux, qui ne puissent être justifiés, et Carné avait raison d'escompter le succès de son film. Je vous assure que l'on n'est pas très fier d'être critique quand on a assez d'imagination pour songer aux travaux, à la patience, à l'ingéniosité, au courage et à l'aveuglement de ceux qui nous remettent, avec crainte, dédain ou indifférence, leurs copies pour que nous leur donnions une note : « Élève consciencieux mais peu doué. — Esprit brillant mais paresseux. — Composition tout à fait manquée, malgré quelques beaux morceaux de style, etc... » Mais il n'en reste pas moins que le film de Carné nous a laissé avec obstination à l'extérieur de lui-même et que nous avons eu justement tout le loisir de le considérer et de le critiquer, sans jamais perdre le tête.

Que faut-il en conclure? D'abord ceci qu'au cinéma plus encore qu'en d'autres domaines, la réussite n'est séparée de l'échec que par une frange qu'aucun microscope ne mesurera jamais. Le pire ne cesse pas de côtoyer le meilleur. On verse sans peine d'un côté ou de l'autre du fossé. *Agélisas* n'est pas très loin du *Cid*. Ces risques rendent ces métiers plus périlleux, passionnants et mystérieux que d'autres. Marcel Carné ne me contredira pas sur ce point. Ensuite, *Juliette* nous rappellera que la poésie est, au cinéma, d'un usage fort difficile. Il ne suffit pas de proclamer que nous sommes au pays des rêves pour donner à ce décret force de loi. Il faut nous convaincre. Il faut nous émouvoir. Et j'en viens à me demander si la plus grave erreur de Carné, commune d'ailleurs à de nombreux réalisateurs français, n'est pas d'avoir voulu expliciter beaucoup trop clairement ses intentions (ou celle de Georges Neveux). Il a en effet reconstitué et réuni quelques-uns des éléments qui composent la matière de nos rêves. Mais il a omis de nous imposer avec ténacité la conviction qu'il s'agissait d'un rêve : nous croyons à une histoire *vraie*, et du coup, elle nous paraît le comble de l'artifice. C'est qu'il y a trop de raison et trop de calculs là dedans et qu'il y manque je ne sais quelle épaisseur de mystère. C'est un film analytique, fait effectivement avec les fils dont sont cousues nos songeries enfantines. Seulement voilà, dans nos rêves, ces fils doivent être embrouillés d'une autre façon.

On se promène dans *Juliette* comme on se promène sur un trottoir des Champs-Élysées, et on s'y ennuie un peu, parce qu'on ne risque pas de s'y perdre. Il y a des réverbères, des plaques indicatrices (Ici l'on rêve), des numéros aux façades des maisons. Mais, ce défaut n'est pas propre à Carné. Le cinéma mourra de la main de ses « constructeurs ». Le hasard m'a fait, ces jours-ci, retrouver Rilke, que je connais mal. Cette forêt, cette nuit n'ont rien perdu encore de leur mystère.

★

La politique, l'histoire sont, au cinéma, d'un usage beaucoup moins dangereux que la poésie. Des philosophes expliqueraient cela sans peine. Les meilleurs moments du film de Jacques Sigurd et Yves Allégret, *les Miracles n'ont lieu qu'une fois* sont dus à ces souvenirs que l'histoire de ces dix dernières années a déposés dans notre mémoire. On ne s'intéresserait pas autant au couple Alida Valli - Jean Marais (malgré le visage discret et la voix grave d'Alida Valli) si ce n'était pas la hideuse guerre de 1939-45 qui l'avait écartelé. De même, on ne se laisse prendre de sympathie pour le petit héros (Sancho Pança du fascisme) des *Années difficiles* que parce que nous retrouvons dans le film de Zampa des images, caricaturales ou symboliques, ou tout simplement dramatiques et exactes, de notre temps. Encore ce film doit-il surtout amuser ou émouvoir les Italiens. Mais puisque les Français semblent se refuser à raconter notre histoire, il faut bien que nous nous satisfaisions des chroniques étrangères, il faut bien que nous prenions notre bien où il se trouve.

Nous attendions, depuis que nous avions vu avant son départ pour Cannes le film de Bunuel, *les Oubliés*, de le confronter avec celui de Malaparte, *Cristo Prohibito*. Nous nous en réjouissions comme d'une finale de championnats de tennis entre deux joueurs également violents, également sûrs de leurs coups. En effet, s'il ignorait jusqu'alors les règles de la caméra, nous savions bien, pour avoir lu *Kaput* et *la Peau* avec attention, que Malaparte était doué pour le cinéma. Il a l'œil précis et l'oreille musicale.

Le film de Bunuel répète et développe des thèmes que les spectateurs du *Chien andalou*, de *l'Age d'or*, connaissent bien. Mais c'est surtout à travers Cocteau que Bunuel a touché le grand public. *Les Oubliés* appartiennent à la famille du *Sang d'un poète* et d'*Orphée*. Aussi la cruauté de ce film, admirable le plus souvent, et parfois obtenue par des moyens trop simples, ne nous a-t-elle pas surpris, même si elle nous a, à divers moments, incommodé. Il se présentait déjà à nous avec cette allure un peu glaciale de « classique de l'écran ». Il nous touchait, il nous blessait, mais nous l'avions *déjà* vu, nous connaissions depuis longtemps ces enfants terribles, cruels, innocents. Très beau, très dur, c'était un film de l'entre-deux guerres plutôt qu'un film de 1950.

Malaparte, lui, a les deux pieds dans notre boue. *Cristo Prohibito* qui montre le retour d'un prisonnier de guerre italien dans un village toscan où son père a été fusillé par les Allemands, est réalisé selon des procédés empruntés à la tragédie (d'Eschyle à

Lorca). La chronique d'un temps encore tout proche et fraternel, n'est pas, pour une fois, écrite dans le style relâché des journaux. C'est-à-dire que bien qu'il ait été réalisé en plein air (dans les sèches collines de Toscane) et en pleine rue, ce film est aussi loin du « cinéma italien » qu'il est possible. L'anecdote disparaît au profit du symbole et le drame lui-même a moins d'importance que le climat du drame.

On est reconnaissant à Malaparte d'avoir dédaigné d'émouvoir par les moyens dont Bunuel fait un usage excessif. Il repousse les larmes. C'est par une très stricte et farouche volonté de dépouillement que se caractérise son film. La fête, une procession macabre qui défile au rythme des tambours, et le jeu de la croix, auraient tendu des pièges néfastes à des réalisateurs incapables de régler et de dominer leurs sentiments.

Cette autorité permet à Malaparte de faire tenir à ses personnages un langage qu'on n'entend presque jamais dans les salles de cinéma. La colère gronde derrière cette surprenante froideur. Colère à laquelle peut-être seront seuls sensibles ceux qui n'ont pas pris leur parti du sommeil du monde.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

SYMPHONIE ALLÉGORIQUE *LES SAISONS*, Ballet d'HENRY SAUGUET, JACQUES DUPONT et LÉONIDE MASSINE

Comme la plupart de ceux organisés ce printemps et cet été en France, le festival de Bordeaux a fait effort pour mériter ce nom de festival que peut seul justifier le caractère exceptionnel des manifestations qui y sont présentées au public. Sans doute y aura-t-on entendu quelques concerts ne trahissant pas une originalité de conception bien audacieuse, mais, en face de ces concessions à la sainte routine de ce même public, a-t-on pu noter dans le programme bon nombre d'initiatives d'une rareté et d'une qualité indiscutables : *le Retable* de Falla, par l'orchestre de Madrid et Ataulfo Argenta ; le quatuor à cordes d'Henry Barraud par les Vegh ; *les Fourberies de Scapin* de Molière et *les Carthaginois* de Plaute par l'excellente troupe du Grenier de Toulouse ; les débuts en France du grand chef américano-hongrois Eugène Ormandy à la tête de l'Orchestre national ; l'exécution du *Sextuor* de Poulenc et de *la Cheminée du roi René* de Milhaud dans la bibliothèque de Montesquieu à la Brède ; *Falstaff* de Verdi avec Mariano Stabile

et Renato Capecchi ; sans parler d'une exposition des peintures et gravures de Goya comme on a bien rarement l'occasion d'en admirer. Mais la nouveauté essentielle consistait en la création, au Grand Théâtre, du ballet de M. Henry Sauguet, *les Saisons*, par la troupe du marquis de Cuevas, dans une chorégraphie de M. Léonide Massine et les décors et costumes de M. Jacques Dupont.

Avant de devenir ce pourquoi elle avait été conçue à l'origine, c'est-à-dire un ballet, la partition musicale des *Saisons* avait été présentée l'année dernière à la Radiodiffusion française, par Roger Désormière, sous forme d'oratorio radiophonique. Cette partition pour orchestre, chœurs mixtes, chœur d'enfants et soprano solo, avait ceci de particulier qu'elle se doublait d'une autre partition faite de bruitages réalistes — chants d'oiseaux, ruisseaux, cloches, appels ou aboiements lointains, vent, pas de chevaux, etc... — qui, comme une illustration de style purement radiophonique, s'insérait à propos dans la partition musicale ou en émergeait au moment opportun. C'est ce ballet pour aveugles que M. Sauguet vient de nous faire voir en faisant intervenir le peintre et le chorégraphe, en en faisant disparaître toute la série des bruitages réalistes, mais par contre en ne changeant pas une note de sa partition musicale.

L'ouvrage se présente en six parties, *l'Hiver, le Printemps, Nocturne du Rossignol, l'Été, l'Automne, Retour de l'Hiver.* Chacune d'elles est annoncée par le passage, devant un rideau, d'une douzaine d'écoliers dont les vêtements et la mimique suggèrent l'ambiance de la saison qui va être évoquée. Ces tout jeunes danseurs ont été choisis parmi les élèves de l'école municipale de danse de Bordeaux et ont, paraît-il, stupéfait le maître de ballet Léonide Massine par leur intelligence, leur faculté d'adaptation et leur mémoire. Du point de vue musical ils sont accompagnés, en coulisse, par un chœur d'enfants *a capella* (maîtrise de la Radiodiffusion française) que M. Sauguet a traité dans le style clair, simple et poétique des chansonniers polyphonistes de la Renaissance.

Les enfants sortis, le rideau de branchages semble alors se dissoudre dans la lumière, et le véritable décor apparaît. L'ingéniosité de M. Jacques Dupont a été de concevoir un décor unique pour les six tableaux, décor très simple représentant le vieux mur d'un jardin avec sa porte à pilastres de pierre, et un gros arbre qui, suivant la saison, s'ornera de feuillages descendus des cintres, ou étendra ses branches nues et désolées. Seule la lumière changera au cours du spectacle pour évoquer la couleur de la saison, du temps qu'il fait, de l'heure du jour ou de la nuit. Et dans ces combinaisons d'éclairage, M. Jacques Dupont a fait preuve d'une invention et d'une habileté tout à fait remarquables.

L'œuvre présente un mélange de réalisme et de symbolisme. Les deux personnages principaux, et autour desquels se passe l'action humaine et allégorique constituant le sujet du ballet, sont le Jardinier d'une part (George Zoritch) et la Nature d'autre part (Rosella Hightower). Leurs idylles ou leurs luttes se déroulent parmi les êtres, animés ou inanimés, et les éléments : les Corbeaux,

les Abeilles, les Papillons, les Grillons, les Fleurs, le Rossignol, les Biches, les Chasseurs, les Feuilles mortes, ou bien la Neige, les Vents, le Soleil, les Orages. Et c'est ce mélange de réalisme et de symbolisme qui a permis à M. Jacques Dupont de concevoir ses costumes dans un style allégorique d'une imagination ravissante. Et c'est de même ce qui a permis à M. Massine de régler une chorégraphie pleine d'invention qui, tout en restant d'inspiration classique, ne se contente pas de s'en remettre à des formules traditionnelles, stéréotypées, mais suggère constamment le geste réel, évoque le symbole, stylisant ceux-ci avec une richesse d'invention expressive tout à fait rare. Et je n'en veux pour exemples que la façon étonnante dont il fait picorer et sautiller les Corbeaux dans la neige, et celle, bouleversante, dont il fait mourir la Biche. M. Massine a trouvé là un style chorégraphique très original, d'une grande simplicité de moyens, style qui lui a sans doute été inspiré par les particularités de la partition de M. Sauguet avec laquelle elle fait intimement corps.

En effet, nous n'avons pas affaire ici à une partition de ballet composée essentiellement dans un esprit rythmique, l'œuvre étant conçue avant tout dans un sentiment expressif et poétique de base subjective. Lorsqu'elle avait été donnée pour la première fois dans sa forme radiophonique, certains confrères de M. Sauguet ainsi que certains critiques n'avaient pas manqué de stigmatiser comme bien impertinent le fait de reprendre pour un oratorio le titre *les Saisons* utilisé précédemment par Haydn pour le chef-d'œuvre que l'on sait. Ce sont là mignardises et gracieusetés confraternelles. Mais puisque le parallèle a ainsi été suggéré, pourquoi ne pas le préciser afin d'en dégager les caractères originaux de la partition de M. Sauguet. Haydn, bien qu'il n'ait eu à sa disposition que les moyens relativement réduits de l'orchestre et des chœurs classiques, a pensé en peintre, en musicien de film documentaire, quand ce n'est pas, même, en photographe ou en microphone : à certain passage, n'entend-on pas l'herbe pousser? C'est tout à l'opposé de cette attitude objective que s'est placé M. Sauguet : malgré ce qu'il peut y avoir d'élément réaliste dans le spectacle, sa partition n'est jamais descriptive, pittoresque ou imitative : c'est celle d'un poète subjectif qui chante l'humeur poétique que lui suggère telle ou telle saison. Partant du visage des saisons, il chante l'âme de ces saisons et la résonance que celle-ci a dans son âme à lui : mécanisme de transposition des plus classiques renouvelé du romantisme, qui ne semble d'ailleurs pas ici un procédé artificiel, utilisé comme il l'est, tout naturellement et tout simplement, par un artiste de cette sensibilité ; il ne paraît pas désuet non plus sous la plume de M. Sauguet qui fait preuve d'une grande aisance dans les moyens d'expression, en particulier dans le domaine de la modulation où il y a de fort jolies et délicates trouvailles, comme dans celui de l'orchestre qui est traité avec beaucoup de transparence, de légèreté et de couleur.

CLAUDE ROSTAND.

LES BEAUX-ARTS

SOMUK

Parmi les innombrables expositions que le printemps, chaque année, et, celle-ci, le bimillénaire multiplient à Paris (et certaines réunissent d'admirables chefs-d'œuvre, comme celle qu'organise la galerie Kaganovitch), les plus riches en enseignements, les plus excitantes par l'esprit me semblent l'exposition Toulouse-Lautrec à l'Orangerie (nul ne s'en étonnera) et celle de dessins mélanésiens qui peut se voir 108, rue de Vaugirard, et qui, si je ne me trompe, mérite une attention toute particulière.

Un missionnaire mariste, le R. P. Patrick O'Reilly, eut naguère l'idée de demander à quelques indigènes des iles Salomon d'illustrer leurs mythes ancestraux. Il leur fournit papier, porte-plume, encre, crayons de couleur, et recueillit ainsi un ensemble de dessins fort curieux du point de vue de l'ethnographie, et dont certains ne laissent pas de l'être aussi de celui de l'art. Car, parmi ces dessinateurs improvisés, qui, pour la première fois de leur existence sans doute, tenaient un crayon entre leurs doigts, un certain Somuk fit preuve de dons plastiques d'une remarquable qualité. De sorte que ses dessins, présentement exposés par le R. P. O'Reilly en compagnie de ceux de ses compatriotes qui illustrent aussi leurs récits indigènes, nous amènent à nous poser en des termes peut-être nouveaux le problème des arts primitifs, ou, tout au moins, m'amènent personnellement à le faire pour ma part.

Tous ces ouvrages sont animés d'intentions narratives. Le récit constitue leur raison d'exister. Rien de plus étranger à l'esprit de leurs auteurs que les spéculations de l'art pur — et rien de plus pur, pourtant, rien de plus strictement plastique que ces œuvres. La volonté illustrative ne les fait pas sombrer dans l'illustration. Traductions d'anecdotes, ils ne sont pas anecdotiques, ou plutôt ne sont pas seulement cela. Ce danger, dans lequel s'effondrent à tout coup ceux de nos compatriotes qui refusent pour des raisons politiques, religieuses, esthétiques ou autres, de pratiquer la peinture pure — les indigènes mélanésiens l'évitent, comme l'évitaient aussi nos artistes médiévaux, comme l'évitent encore nos naïfs : peut-être est-ce le privilège de tous les arts « primitifs » de pouvoir raconter et faire plastique, tout ensemble, et de savoir concilier ce qui, depuis cent ans, nous paraît (et nous est effectivement) inconciliable.

On pourrait le croire d'autant plus facilement que l'on voit par ailleurs avec quelle rare aisance ils accordent aussi deux caractères que nous estimons (avec raison, dans l'état actuel de notre art) incompatibles : le réalisme de l'observation et l'irréalisme de l'œuvre réalisée. Chez eux, en effet, la vérité s'allie à la plastique, le don de l'observation à celui de l'expression, de la décoration, de l'émotion, du style. Rien de plus exact que les objets introduits pour eux

dans leurs œuvres. « Le regard de Somuk, écrit excellemment le R. P. O'Reilly, me semble meilleur que l'œil des Leica (...). Les professionnels qui, loupe en main, étudieront l'œuvre de Somuk seront aussi certains d'y découvrir ce qui compte qu'un historien grec dans l'inspection d'une coupe béotienne ou d'un cratère corinthien (...) Les pattes des scorpions sont comptées et, de cet animal, M. le professeur au Muséum pourra déterminer le genre et l'espèce, la famille et l'embranchement, le sexe et l'âge. » Et l'on pourrait noter aussi l'extraordinaire vérité des gestes et des mouvements, le plus souvent échevelés : les arts primitifs ignorent le hiératisme ; leur souci de vérité les oblige justement à faire mouvementé. Et cependant que de libertés prises avec le réel ! et, en comparaison desquelles nos peintres contemporains nous paraissent étrangement timides ! Libertés souvent imputables à la gaucherie de ces artistes, qui ignorent, naturellement, perspective et anatomie dont ils ne se soucient aucunement par ailleurs. Car ce n'est pas faire vrai qu'ils veulent, c'est faire intelligible. S'il est nécessaire à la compréhension du récit que l'on reconnaisse, d'abord, un crabe, un cochon, un chien, une flèche (et c'est pour cette raison qu'ils les représentent avec autant d'exactitude), il n'importe guère en revanche que tel personnage soit anatomiquement exact, du moment que son sexe, bien mis en évidence, nous apprend que nous avons affaire à un homme ou à une femme, et qu'il est ainsi défini par le détail propre à le faire. Réalisme chez eux? Non pas. Mais plutôt désir narratif, qui tantôt fait faire exact et tantôt fait faire faux ou du moins arbitraire, ne rendant ainsi pas moins compte de l'irréalisme de cet art que de son réalisme. C'est par le désir d'être expressif, en effet, que s'expliquent, il me semble, les têtes pâles, faites au crayon et grises, dont Somouk surmonte les corps tout noirs et dessinés à l'encre. Comment, en effet, eût-il pu donner l'expression requise à l'intelligence du récit si les visages avaient été aussi sombres que les corps? Pour la même raison, les personnages possèdent, chez lui et chez les autres, des formats différents — et ces différences où la perspective n'entre, bien entendu, pour rien, c'est la qualité des acteurs du drame raconté qui les règle ; aux dieux et aux héros la taille la plus grande, aux hommes les petits formats ; convention qui facilite fort la lecture de ces images. Et pourtant ce n'est pas seulement l'expression que poursuivent ces Mélanésiens, c'est aussi, disons-le — pourquoi pas? — la beauté, et, plus précisément, la beauté décorative. On ne saurait comprendre autrement certains caractères de ces œuvres. Sans doute est-il nécessaire que des feuilles soient dessinées sur cet arbre pour nous apprendre précisément que c'est un arbre. Mais pourquoi ici et pas là? Ce n'est pas le souci narratif qui préside à la répartition de ces feuilles, au dessin de ces branches, à la disposition de ces chiens autour de l'homme qu'ils dévorent, à celle de ces registres superposés, comme ils le sont. Une autre ambition s'y ajoute, que Somuk réalise avec un rare bonheur : celle de meubler heureusement la page, d'établir des rapports harmonieux entre les formes, entre les tons (très peu nombreux, du reste, réduits au rouge, au vert, au bleu, au noir) et d'obtenir une ara-

besque avec les lignes. C'est là une ambition commune à tous les artistes primitifs, aux anonymes qui conçurent et exécutèrent la broderie de Bayeux, à ceux, aussi, qui couvrirent la grotte de Lascaux de ces peintures prodigieuses qui attestent qu'en art les sommets furent atteints dès l'époque des cavernes. Et c'est là aussi le salut pour ces Mélanésiens, ce qui les rend rebelles à la contagion des modèles dont ils s'inspirent. Car il n'est pas douteux que, si innocents qu'ils puissent être, ils n'en ont pas moins vu des œuvres d'art (?) européennes. « Avant de rouler sa cigarette dans une feuille du *London Illustrated News*, écrit de Somuk le R. P. O'Reilly, il a bien pu y glisser un regard et s'intéresser aux dernières toiles exposées à la Tate Gallery. » Mais fort heureusement il a été imperméable à leur exemple ainsi qu'à celui des images pieuses que des missionnaires, moins avertis que le R. P. O'Reilly, ont pu lui mettre entre les mains. Tout cela, il l'a regardé, de tout cela il a subi l'influence. Mais (tant il est vrai que tout est pur aux purs) ce plomb vil devient sous ses crayons de l'or ; l'illustration se change en œuvre d'art ; le plastique s'affirme là où l'on eût pu croire qu'il n'aurait plus jamais place, Saint-Sulpice devient Saint-Savin ; voyez son *Paradis* et sa *Nativité* où « la bondieuserie » se revêt d'une grandeur sacrée, dans le même temps que la sentimentalité la plus frelatée le cède à l'intelligence théologique la plus rigoureuse et la plus grandiose. Miracle de l'innocence, de l'ignorance bienheureuse !

Mais, si, illustratifs, décoratifs, relevant du récit autant que de l'art pur, ces dessins mélanésiens ne nous apprennent ou ne nous rappellent rien que nous ne sachions déjà, il est une autre vérité qu'ils nous enseignent, alors que nous n'avons que trop tendance à l'oublier : c'est que la qualité de « sauvage » prédispose peut-être au grand art, mais ne permet nullement d'y accéder automatiquement. Aux îles Salomon tout comme à Montparnasse, ceci subsiste, mystérieux, indispensable : le don. Les dessins de la plupart des Mélanésiens qu'a montrés le R. P. O'Reilly, les dessins de Hikot, Tsumonok, Tsimès, Ketamon et *tutti quanti* peuvent présenter pour l'ethnographie un intérêt passionnant ; ils ne sauraient guère enthousiasmer l'amateur d'art, par contre. Tandis qu'à leur témoignage social, ethnique, ceux de Somuk ajoutent quelque chose qui, pour cet amateur, est tout : le sens artistique, le talent. Semblable à eux, je le présume, Somuk, diffère d'eux en ce qu'il possède le génie plastique qui leur fait défaut. Pas une ligne, chez lui, pas un geste, pas un mouvement qui n'aient la puissance décorative et expressive. Ce qui, chez les uns, est gesticulation, se change chez lui en mouvement, tant il possède un sens inné de la forme et du rythme. Nous avons trop tendance aujourd'hui, peut-être, à confondre art et primitivisme. L'exposition organisée par le R. P. O'Reilly arrive à point nommé afin de nous rappeler que ces deux faits ne se recouvrent pas. Et peut-être est-ce là une vérité de La Palisse. Mais ce sont celles-là que notre temps oublie le plus allégrement, et qu'il est, par conséquent, le plus urgent de lui rappeler.

Bernard Dorival.

LA VIE COMME ELLE VIENT

LE TEMPS DES GRENIERS

Parce que les caves de Saint-Germain regorgent de présences, il n'en faut pas conclure que rien ne s'éleva jamais au-dessus de leurs voûtes, et que le niveau intellectuel ne connut de plus haute cime en ce quartier spectaculaire, que le ras du sol.

Il y eut avant le temps des caves symboliques, le temps des greniers qui ne le furent pas moins. Il y eut toute une littérature de ce que j'appelle « l'étage des oiseaux », quand l'écrivain se voulait accoudé aux gouttières, le peintre inséré dans une lucarne, et la Muse encadrée de capucines et rêvant sur le zinc. Le zinc des toitures, cela va sans dire. Zinc est un mot qui, à notre époque, se comprend autrement.

Saint-Germain-des-Prés est un curieux village. On en parla beaucoup. On en parlera longtemps. On en parle en ce moment. Et c'est faire preuve d'intelligence et d'opportunité que de rappeler par une Exposition, le temps où d'autres lois, d'autres inspirations, d'autres ambitions le gouvernaient. Le temps où d'autres talents parcouraient ses rues inspirées, le petit square hanté, au flanc (côté Abbaye) de son église, et la mystérieuse place de Furstenberg. Le temps où d'autres yeux se levaient vers ses façades souvent plates et médiocres, mais dont les fenestrations gardent un charme inexprimable ; et que des bustes ou des divinités, insérés dans des niches, parent d'un classicisme hélas périmé.

J'ai, en mon temps rencontré beaucoup de passants « qui ne passeront pas », le long de ses voies, à l'ombre de ses arbres connus ou secrets, et sur les quais de la Seine qui pour moi, sans que j'en puisse définir la raison, appartient (entre la rue de Solférino, froide comme un manche de couteau en hiver, et la passerelle de l'Institut) bien plus à la rive droite qu'à la rive gauche. Non, décidément, Saint-Germain-des-Prés se tourne plus vers le pré que vers l'eau, il se tourne vers Denfert et les sorties de Paris que Villon emprunta, pieds saignants et bourse plate ; que Victor Hugo et Balzac ont indiquées comme pourvoyeuses de mystère et riches en décors, en sites, en curiosités dont la mémoire se délecte. Saint-Germain reste village et village de terriens, détournés du fleuve qui parle d'impatience et de départ.

Et je trouve opportun que la librairie *Palmes* qui vient d'ouvrir une très suggestive Exposition « De Verlaine à Léon-Paul Fargue » soit située place Saint-Sulpice, la place à la fois la plus ouverte, la moins propice aux rêveries, et celle cependant sur laquelle il est plaisant de confronter l'immobilité auguste des quatre grands (vous savez lesquels) avec le mouvement dévergondé des pigeons, leur indifférence à la présence humaine, et leur impudence de volatiles sacrés.

« Sacrés ils sont car personne n'y touche ». On le pourrait cependant. On pourrait, se baissant, prendre un pigeon par la nuque

et le poser un peu plus loin, histoire de dégager le passage, sans qu'il manifestât à votre égard autre chose qu'un étonnement poli.

« *Et moi aussi j'ai vécu en Arcadie* ».

Ce que l'on pourrait reprocher à *Palmes*, c'est de ne pas disposer de plus vastes murs. Car il est difficile de faire tenir en si peu de place les gloires du Saint-Germain-des-Prés, « d'avant ». Lucie-Delarue Mardrus qui figure dans l'Exposition par sa noble main laborieuse, des manuscrits, de lettres et les portraits où éclate l'espagnole beauté qui est parfois l'apanage des Normands de la Côte, me disait un jour où nous discutions de la présence des clochards aux alentours de Notre-Dame, qu'ils en étaient tributaires car toute racine cathédrale plongeant profondément dans le sol, produit ainsi, invinciblement, cette sorte de « gourmands ». Mais de Saint-Germain, abbaye, on pourrait dire que ses racines ont porté d'autres surgeons, des surgeons de pensée, de poésie, de tourment métaphysique, de philosophie, d'esthétique, d'ésotérisme, d'art. Le clocher carré engendre un style qui lui est propre, et les remous que propagent ses cloches, engendrent à leur tour dans des cerveaux bien orientés, d'autres remous.

Bien avant que l'opaline verte, le meuble anglais, la fonte Charles X et le rotin colonial se fussent emparés de nos intérieurs, l'indifférence au bibelot, au décorateur, au style en vogue, permettaient à Verlaine, à Apollinaire, à Nouveau, à Fargue, tous les vagabondages de l'esprit. Leur détachement leur ouvrait des allées nocturnes où s'égarait sans jamais se perdre, un génie capable de refuser jusqu'au bien-être.

Tous ces portraits, sur les murs de *Palmes* sont des portraits d'ermites, de chemineaux glorieux, d'indépendants, d'évadés. Les gens d'aujourd'hui qui se veulent libres, tiennent de partout à leur alvéole, à leur alcôve, à leur clan, à leur public, à leur clientèle, à ce qu'ils appellent certainement : leur art. Verlaine prostré sur sa banquette de café, avec la seule oscillation tragique de son destin entre la brume de Belgique et le brouillard de Londres, Apollinaire avec sa tempe éclatée, Gourmont enserré dans la cage d'osier de son fauteuil, Larguier arpenteur de rues en quête de rimes et de découvertes, Fargue parcourant Paris comme le sang parcourt les artères, c'étaient de considérables voyageurs. Si considérables que cela étonne de les tenir tous là, immobiles, gouvernés par un seul regard alors que leur horizon intellectuel fut si prodigieux. Et si divers... Dans un seul quartier et ce quartier étant un village, quel tableau parfait de la diversité des genres, des recherches, des expressions... Et que dire des absents, des « moindres », de ceux qui gaspillèrent en charmants bavardages, en séduisantes velléités, les dons de leur esprit ; qui consentirent à n'être que poussière mais poussière de diamant, et dont on recherchera, le temps n'en étant pas encore venu, ce que leur passage eut de nécessaire et de significatif.

En quête de Gourmont.

C'était le temps des greniers, et aussi des vastes chapeaux, et des lavallières. La beauté proconsulaire de Fargue eut tôt fait de

ramener à de plus justes proportions cette tenue qui fournissait à la bourgeoisie avant l'uniforme existentialiste, des sujets de conversation. Mais en ce temps-là j'avais rêvé de rencontrer Remy de Gourmont. J'ignorais qu'il vécût dans une grande retraite. Je savais (comment?) qu'un arbre croissait dans sa cour, mais n'en connaissant pas l'adresse, je franchis mainte et mainte porte d'immeuble qui me semblait promise à l'honneur de dissimuler cet arbre. Cela me valut de découvrir les cours du quartier qui sont encore, mais à un moindre degré, variées et surprenantes. J'y découvris des puits, de languissants oiseaux captifs, des plantes atrophiées, un cimetière, des gardiennes plus proches d'Atropos que les circonstances ne l'eussent justifié. Mais d'arbre point. Et voilà pourquoi Remy de Gourmont dont la véritable heure de gloire n'a pas encore sonné, bénéficia toujours dans mon souvenir d'avoir été : l'introuvable.

Miss Natalie Clifford Barney dont la personnalité remarquable inspira à ce reclus *les Lettres à l'Amazone*, me montra, avant de les remettre à *Palmes*, deux de ses portraits, une écritoire qu'il lui offrit, objet magique entre tous, sombre et dont l'ornementation effacée jette encore, par places, un rapide éclair doré ; et surtout l'album que le génial Rouveyre consacra à la maison et à l'appartement de Remy de Gourmont.

Or voici que cette maison jamais atteinte, cet arbre jamais trouvé, je les reconnus, et me demandai un instant si ma mémoire ne m'avait pas trahie. Mais non. Ma mémoire n'a rien à se reprocher. Quelque chose a joué en dehors d'elle, à son insu. Elle est restée à sa place d'enregistreuse et c'est moi qui me suis échappée, sans doute tandis qu'elle dormait. C'est moi qui ai devancé, voyageant à travers je ne sais quel espace, l'instant où, dans l'album de Rouveyre, je retrouverais à leur juste place, la table, le fauteuil d'osier, les bibliothèques, et cette horloge rustique dont, assurait Gourmont, les belles visiteuses dérangeaient les poids de fonte, avec l'aigrette de leur chapeau.

Schéhérazade.

Fargue, je l'ai connu. Il a, au cours d'innombrables années, croisé et recroisé mon chemin. Je garde de lui des images inusitées, celle entre autres où, arrivant vers minuit pour un dîner fixé à vingt heures, il entra le visage exténué, alla droit à une ammonite vaste comme une meule et orgueil d'une collection, la souleva, l'installa sur ses genoux, murmura, la caressant une seconde : « Le beau chat » et s'endormit profondément.

Il aimait dormir et empêcher de dormir. Il fut, le savions-nous, notre Schéhérazade. L'Orient dont il avait le sombre et beau regard, s'était insinué dans ses veines. (Mais comment? Par quelle fumée de train, par quel colportage magique?) La fable abondait sur ses lèvres. Certes, il ne racontait pas : « L'histoire du gâteau échevelé au miel d'abeille et de l'épouse calamiteuse du savetier, » mais tant d'autres... Ainsi un certain soir, où l'on m'avait priée de l'attendre, dans un appartement dont les hôtes, pressés de partir pour une autre soirée et doutant de sa venue éventuelle, s'étaient à regret, envolés.

Il arriva, mais beaucoup plus tard, ne s'étonna pas de ne pas les voir ni de me trouver seule dans un lieu où, je dois le dire, des totems polynésiens alternaient fâcheusement avec des bergères en faux Louis XV, tendues de peluche rose. La table n'était pas desservie, et présentait assez de reliefs pour qu'un peintre médiocre en pût faire une excellente nature morte. On n'entendait pas un bruit, pas un pas au dehors. La vie nocturne, pourtant si animée, du Paris des années heureuses, semblait s'être abolie. Un train de banlieue siffla très loin, et Fargue me conviant à partager son tardif repas, me parla de l'architecture mystérieuse des usines. De temps à autre, une patte de homard éclatait sous ses doigts, sa fourchette heurtait mélodieusement une porcelaine chinoise. Le ciel pâlit, la voiture du laitier carillonna dans la rue. La merveilleuse conférence piranésienne durait encore quand les hôtes reparurent, gâteux de fatigue, et coiffés d'accessoires de cotillon. C'était le jour, et Schéhérazade se tut.

GERMAINE BEAUMONT.

CORRESPONDANCE

LETTRE A LA TABLE RONDE SUR LE CHRIST DE L'ÉGLISE D'ASSY

Monsieur le Directeur,

J'ai été non seulement surpris mais très profondément choqué par la protestation émise dans *la Table Ronde* par M. Bernard Dorival au sujet du retrait du Christ de Mme Richier exigé par l'évêque d'Annecy. Je n'admets pour ma part en aucune manière qu'un critique d'art conteste à l'autorité ecclésiastique le droit de faire enlever d'une église une œuvre qu'elle juge susceptible de scandaliser les fidèles. Je n'ai pu voir, à vrai dire, qu'une reproduction du Christ en question : en photographie il se présente à peu près comme un rameau rachitique et couvert d'une espèce de moisissure. Quand je parle de scandale pour les fidèles, je veux dire très exactement ceci qui me paraît étrangement méconnu par certains de ceux dont la mission est pourtant de sauvegarder les intérêts de la foi. Si une œuvre d'art est présentée aux fidèles dans une église, c'est exclusivement pour autant que cette œuvre est de nature à servir en quelque manière de support matériel à la prière ou à l'adoration ; ceci ne veut évidemment pas dire, comme l'ont pensé les sectateurs de l'art saint-Sulpice, qu'une église doive devenir une sorte de succursale du Musée Grévin ou un conservatoire de bondieuseries douceâtres. Il est certes on ne peut plus légitime de penser que l'art religieux de notre temps doit être à la fois viril et tragique. Mais ce qui est intolérable — je dis bien intolérable, et rien ne me fera atténuer cette épithète — c'est de prétendre offrir à la contemplation des fidèles, au nom d'un dogmatisme à la base duquel la psychanalyse n'aurait aucune peine

à découvrir trop souvent l'impuissance et le ressentiment, les fruits mort-nés d'une cérébralité desséchée.

Si les autorités diocésaines s'émeuvent de cette intrusion, il convient de les en féliciter hautement. Je noterai d'ailleurs qu'il y a quelque chose d'outrageant pour l'esprit à penser que la décoration d'une église a été confiée à des hommes dont on sait parfaitement qu'ils sont étrangers à toute foi religieuse. Il faudrait se demander quels sont les étranges mobiles d'une pareille aberration. J'aperçois là quant à moi sur le plan de l'art une pactisation, je dirais même une capitulation qui correspondent exactement à ce que nous constatons dans d'autres domaines. Il se peut aussi — et c'est une pensée qui m'est venue bien souvent quand je voyais jadis Jacques et Raïssa Maritain assister à des concerts d'avant-garde alors que jamais ils ne se seraient dérangés pour entendre une œuvre classique ou romantique, il se peut dis-je, qu'il y ait chez certains catholiques dont la pensée doctrinale s'est constituée à contre-courant et se formule dans le plus scolastique des langages un besoin de compenser cette volonté de réaction systématique en donnant des gages à la révolution là où elle est jugée sinon souhaitable du moins anodine.

Je sais parfaitement que je pose ici, et dans les termes les plus susceptibles d'exaspérer ceux à qui je m'adresse, des problèmes d'une extrême gravité. Il est bien entendu, d'ailleurs, qu'il ne s'agit pas de l'art actuel considéré en lui-même, mais de ses prolongements dans le domaine religieux. Je souhaite pour ma part très vivement que cette question donne lieu ici même à un débat auquel participeront de part et d'autre des artistes et des personnalités du monde ecclésiastique, à la condition expresse que soit aussi donnée la parole à ceux qui sont d'accord avec l'évêque d'Annecy dans cette affaire. Car il ne faudrait tout de même pas laisser croire que le P. Couturier ou le P. Regamey, je cite à dessein ces deux personnalités, sont ici les représentants autorisés de l'Église. Et il ne faudrait pas s'imaginer non plus que leurs adversaires sont ipso facto les champions d'un art rétrograde — on ne peut même pas parler d'art, mais seulement d'une pacotille qui a trop longtemps déshonoré nos édifices religieux. *C'est là un faux dilemme qu'il convient de refuser à tout prix.* Et avec ce dilemme, il faut refuser l'espèce d'intimidation systématique à laquelle ont recours ceux qui prétendent au nom de théories trop souvent imputables au pire esprit d'abstraction, régenter systématiquement l'art religieux. S'il y a un domaine d'où l'esprit d'abstraction doive être banni, c'est certes bien celui-là.

GABRIEL MARCEL.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1951. 62794.